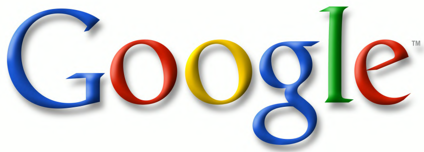
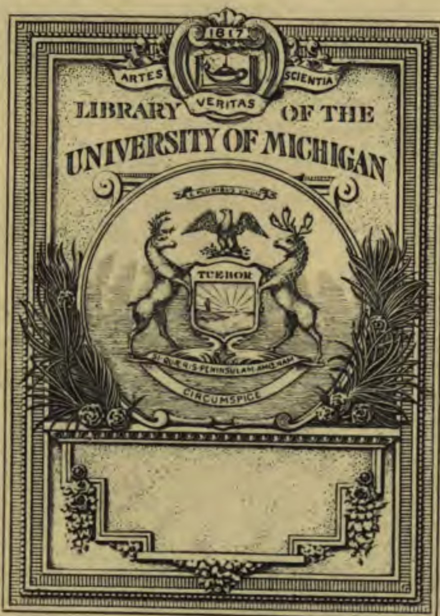
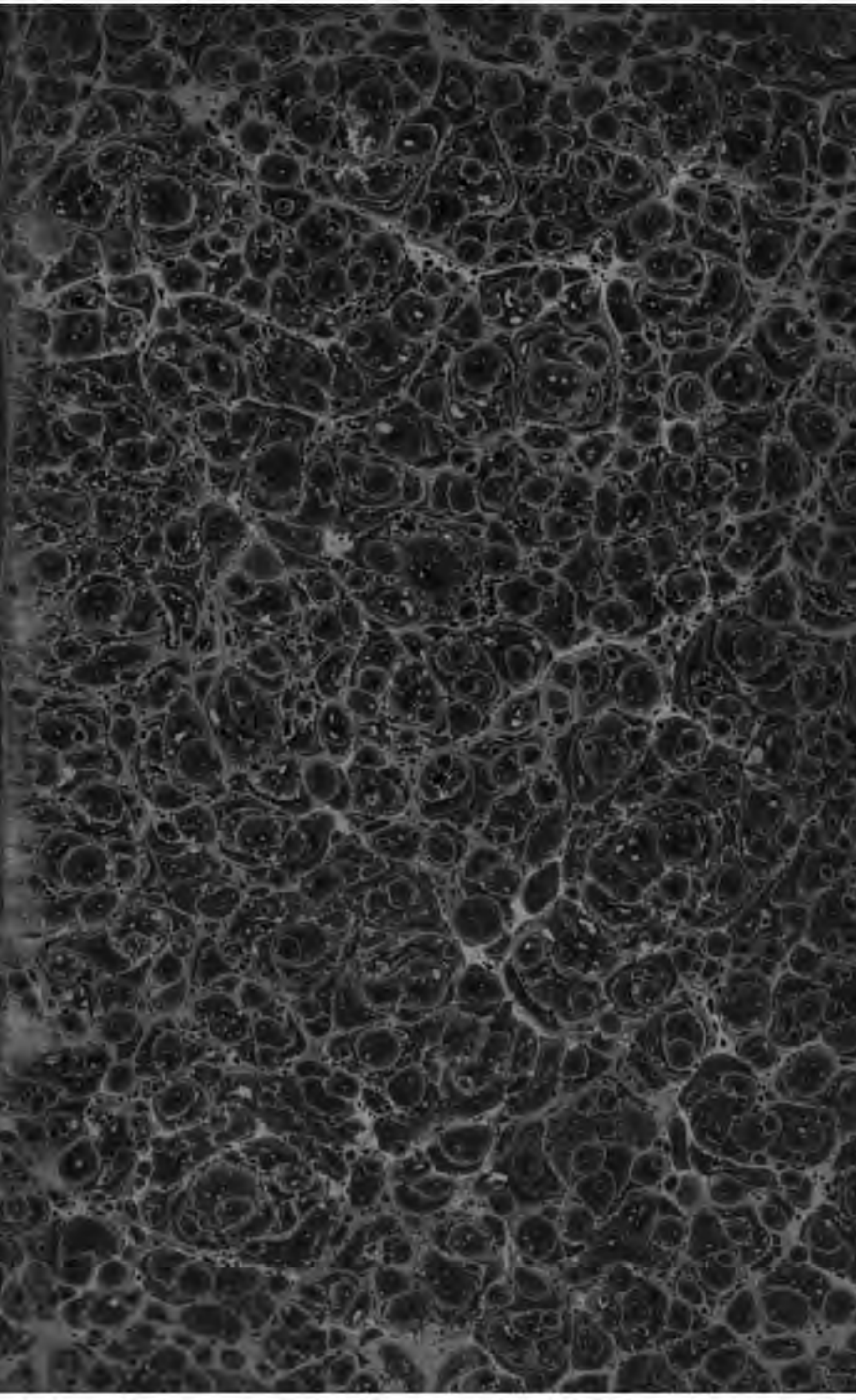



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



SOUVENIRS

D'UN

HOMME DE COUR.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale. Je saisirai ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 30 Messidor, an XIII.

La Gorse

SOUVENIRS

D'UN HOMME DE COUR,

OU

MÉMOIRES D'UN ANCIEN PAGE;

CONTENANT des Anecdotes secrètes sur Louis XV et ses ministres; des Observations sur les femmes, les mœurs, etc.

SUIVIS de Notes historiques, critiques et littéraires.

ÉCRITS EN 1788;

PAR *****.

« C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles : et
« qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi;
« car à peine répondrois-je à autrui de mes discours qui
« ne m'en répond point à moi, ni n'en suis satisfait. »

MONTAIGNE.

TOME PREMIER.



PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et au Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIV. — 1805.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Les Souvenirs d'un homme de cour, mémoires publiés sous ce titre parce qu'il nous a semblé convenir mieux au sujet, ne devaient paraître qu'après la mort de l'auteur. Nous sommes presque fondés à croire cette condition remplie, puisqu'un de ses amis, chargé de les conserver en dépôt pendant les orages d'une trop longue révolution, dont la fin est heureusement due au grand homme que la nation

française regarde comme l'égide de sa félicité, s'est, depuis dix ans, épuisé en vaines recherches pour les lui restituer.

En nous les confiant, on nous a laissé entrevoir la possibilité d'en obtenir la suite : l'accueil du public dirigera notre empressement à nous la procurer.

On remarquera peut-être, avec quelque complaisance, dans ces mémoires, une sorte d'érudition facile, débitée sans aucune pédanterie; et peut-être aussi certaines aventures galantes, que nous soupçonnons y avoir été insérées, afin d'en rendre la lecture moins sérieuse.

Nous les imprimons tels qu'ils furent écrits en 1788, la moindre correction en eût altéré la touche originale.

Un grand nombre d'anecdotes intéressantes, d'observations rapides sur les habitudes de Louis XV, de pensées souvent neuves, de notes curieuses, y éveillent constamment l'attention. C'est aux personnes sensibles à un certain attrait d'abandon, de peser le jugement que nous osons hasarder.

L'auteur termine cette partie de ses mémoires, en déclarant qu'il a eu soin d'y déguiser tous les noms essentiels, afin qu'en aucun cas, ses

apparentes indiscrétions ne puissent nuire à personne, ni même fournir matière à des applications détournées. Cette certitude a guidé notre zèle. Où disparaît l'inconvénient, commence la persuasion de ne pas déplaire.

A CELLE
QUE JE RÉVÈRE.

Je dépose dans le sein de votre sensibilité, ces confessions naïves. Si vos douces vertus, vos lumières, votre aimable indulgence en protègent l'hommage, leur sort est fixé.

Paris, le 10 *décembre* 1788.

AVANT-PROPOS.

J'ÉTAIS depuis deux ans sédentaire dans une garnison où l'ennui d'une foule de minuties inséparables de mon état, m'excédait, quand tout-à-coup l'envie d'écrire sur la tactique, m'offrit une espèce de diversion bienfaisante.

Si j'eusse consulté mes forces, je me serais probablement abstenu de traiter une matière pour laquelle mes connaissances n'étaient point encore assez mûres; mais se rend-on toujours justice ?

Le plan accueilli par mes idées, s'annonçait avec le ton d'une ordonnance imposante. On n'en pouvait dérouler le système sans y découvrir une méthode non moins simple que neuve, dans l'emploi alternativement utile des principes de l'ordre mince et de ceux de l'ordre profond. La partie de la castramétation

soignée aussi avec quelque bonheur, s'y accolait à la science des accélérations. Enfin tous mes ressorts, toutes mes machines se mouvaient, se dirigeaient avec une aisance mathématiquement calculée.

Cet ouvrage était achevé, ou plutôt il ne restait à lui donner que le poli, le dernier coup de lumière d'une révision tranquille, quand j'eus la faiblesse de le livrer à la censure d'un officier-général jouissant de quelque réputation. Plein de lui-même, et se croyant un des premiers professeurs de l'art, il improuva d'un air ironique toutes mes innovations. « Etes-vous donc, me dit-il, un Turenne précoce, pour oser fronder comme vous le faites les Folards de nos jours? » Cette apostrophe incisive me déplut. J'y répliquai. Le général en prit de l'humeur. Je réclamai aussitôt mon autographe; mais voulant m'en priver, il feignit de l'avoir égaré. Il supposa même encore que devant

en avoir gardé copie, cette perte me serait peu sensible. Obligé de céder à la circonstance, je n'insistai plus, et renonçai dès-lors à réfuter les tacticiens du jour, Guibert et Menil-Durand [1].

Entraîné de rechef par le besoin de m'occuper, je veux décrire quelques-unes des situations de ma vie. Cette tâche, plus facile en apparence que la composition d'un livre élémentaire, exige néanmoins une sorte de tact pour allier le langage des faits avec celui de la philosophie. En montrant l'homme naïf devenu peu-à-peu compliqué, méditatif, penseur selon les diverses influences de l'age ou celles des sociétés qu'il a parcourues, peut-être offrirai-je aux jeunes gens réfléchis certains exemples dont ils retireront quelque profit.

Je prie, avant de commencer, qu'on

[1] Le premier est partisan de l'ordre mince; le second, de l'ordre profond. Le maréchal de Broglie, au camp de Vaussieux, donnait la préférence au dernier.

me pardonne la contexture, le genre, le style d'une production sans orgueil, où je ne conserverai aux dialogues de quelque intérêt, que le trait de l'ancienne opinion des interlocuteurs. Le laps de tems écoulé entre les faits et le moment de la rédaction, doit me servir d'excuse envers ceux qui prétendraient à une exactitude plus rigoureuse.

Toute imagination un peu exercée ayant communément ses associations de goût, ses intimités particulières, son microscope habituel, on ne blâmera point, j'espère, les incursions de la mienne dans celle d'autrui, si cette hardiesse innocente en soulage la faiblesse. On sait que les réminiscences se glissent quelquefois malgré nous au milieu de nos propres idées, et s'y incorporent indiscrètement; mais quand celles-ci les appellent à titres de renforts, il semble qu'un tel supplément, loin d'être un défaut, seconde au contraire l'effet attendu.

Trop de mémoire étouffe le naturel, pas assez empêche de l'enrichir. Entre ces deux écueils repose une sorte d'esprit peu imitateur, dont les conceptions, quoique modestes, sont ennemies de l'uniformité. Il est inutile d'en dire davantage.

Vainement voudrait-on se rendre un compte scrupuleux de toutes ses actions, sans en ressentir une véritable déplaisance. Plus difficilement encore aspirerait-on à conquérir la bienveillance des gens, en ne soumettant à leurs regards que le résumé d'une élaboration consciencieuse. La toile levée, l'acteur demeure en butte aux caprices du parterre ; ses partisans battent des mains, la cabale le siffle, et l'indifférence reste neutre.

Mais malgré mon desir d'intéresser, je ne copierai point Bussy-Rabutin, cet ingénieux controuveur d'anecdotes galantes, qui bien à la cour, ne discontinuait d'en faire la satyre ; qui exilé regrettait comme un enfant de n'être plus en faveur ; qui,

dans le sein de l'infortune, contrefaisait le philosophe sans pouvoir jamais le devenir. Bussy, à force de mentir à lui-même, déforma jusqu'à sa raison. Pour moi, nulle gaze n'enveloppa mes erreurs, toutes seront nuement exposées; corrigé du vide des présomptions, je répète souvent ces vers de Voltaire :

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des sottises.

SOUVENIRS

D'UN HOMME DE COUR.

LIVRE PREMIER.

NON loin des rives d'un fleuve majestueux, dont les flots constamment irrités se précipitent dans la mer qui baigne les murs de l'antique Marseille, est la contrée agreste où je reçus le jour. Elle faisait autrefois partie de la Gaule narbonnaise. Des sages, dit-on, la gouvernaient avant l'irruption des romains, et savaient y répandre tous les biens annexés à la plus douce liberté. A présent on y trouve une foule de cultivateurs assez heureux encore pour y défier l'indigence et professer une hospitalité bienfaisante, qui les ramène incessamment aux vertus pratiquées du tems de l'âge d'or.

Là un ciel presque toujours azuré, une température délicieuse semblent appeler de toutes parts l'homme excédé de l'âpreté des climats hyperboréens, ou des peines

sourdes qui minent sa santé. Les étrangers y admirent et ce magnifique canal, dont les eaux s'unissent aux deux mers, et ces restes somptueux d'antiques monumens, qui attestent encore toute la grandeur romaine [1], et ce sol à peine sorti de l'incandescence, dont une culture laborieuse sait faire centupler le produit.

D'Alembert parcourant cette portion du globe, s'écria d'abord : « Quel étrange pays ! quel cahos ! sont-ce donc ici les décombres de l'entassement fait par les orgueilleux titans, quand ils voulurent escalader les cieux ? » Mais bientôt à ces expressions de l'étonnement succédèrent celles de l'observateur éclairé.

Il ne put disconvenir que si la monotonie des plaines fatigue l'optique sans le recréer un seul instant, il est singulièrement réjoui par l'harmonie des contrastes et les consonnances d'un pays coupé, mon-

[1] « Qu'avez-vous vu en Grèce ? disait quelqu'un à « un voyageur qui en revenait. J'ai vu, répondit-il, « le tems qui démolit en silence ». *Encycl.*

Cette réponse philosophique honore celui qui la fit. Les monumens romains tombant en ruine par notre faute, lui en auraient également fourni l'idée.

tueux. Aussi ne vit-il pas sans émotion ces pics dont la cime audacieuse domine la région des éclairs, tandis que des chutes d'eau, des cascades argentines en décorent les parties déclives. Mais si l'on eût dirigé ses pas à ce pont naturel d'une seule arche, dont le ceintre immense formé par des roches de granit, repose ses bases sur les deux bords d'une rivière large et profonde [1]; s'il eût visité la merveilleuse grotte du *Mas-d'Ardus*, qui le cède à peine pour l'étendue de la concavité, pour la beauté des pétrifications, à celle d'Antiparos, justement renommée par ses nombreuses stalactites; si on lui eût fait remarquer à quelques pas plus loin l'abyme incommensurable appelé l'*Aven de Chasiau*, dans lequel, durant les guerres civiles de religion, les catholiques et les calvinistes précipitaient tour-à-tour leurs victimes; si, le livre de Faujas de Saint-Fond à la main, il eût arpenté cette longue chaîne de volcans éteints, dont les cratères, quoique fécondés par l'éternité des tems, conservent encore les bouches énormes qui vomissaient, à

[1] L'Ardêche.

leur origine, des torrens de bitume enflammé, n'eût-il pas infiniment mieux senti combien la richesse des sites pittoresques est prodiguée au pays des helviens, où la nature libérale semble s'être complue à déployer toute la grandeur et la magnificence de ses idées?

O bons helviens, traités si généreusement par elle, n'abandonnez jamais vos asiles champêtres! gardez soigneusement et vos mœurs naïves, dignes des peuples nomades, et ce type des amours qu'ont chanté sur la lyre pastorale, Théocrite, Virgile, Pope et Gessner! Jouissez, loin du tumulte des grandes villes, de vous-mêmes; que jamais la rongeante envie n'ait d'accès sous vos humbles toîts, réservés au charme de l'union famillale, première de toutes les félicités!

Lieux qui fûtes mon berceau, soyez aussi les dépositaires de mes plus précieux souvenirs! Ordonnez à la résonnance des antres paisibles, où le berger fidèle et sa douce compagne s'abritent, alors que l'astre du jour darde verticalement ses rayons de feu, d'être souvent la délatrice et des regrets transpirés par ma sensibilité, loin de mes compatriotes, et de mon desir d'aller,

vers le soir de mes ans, partager encore leurs plaisirs innocens.

En attendant que mes souhaits s'accomplissent, je tâcherai d'assoupir ma pénible impatience, par la diversion des délassemens qui naissent du sein des loisirs. C'en est un pour moi aujourd'hui de faire une espèce de confession générale ; d'accuser, avec toute la franchise d'un vieux soldat, le bon et le mauvais côté de la conduite que j'ai tenue dans le monde. Puissent mes aveux n'être pas sans utilité pour la jeunesse !

J'avais neuf ans quand mon père crut devoir m'envoyer à Paris, pour y recevoir une éducation conforme à ses préjugés. Celui qu'il chargea de m'y accompagner en obtint les fonds, les lettres de crédit nécessaires, puis nous partîmes ensemble par la diligence de Lyon. Ce voyage, peu important en lui-même, s'est gravé dans ma mémoire à cause d'un incident qui pensa m'être fatal. Un jour, à la dînée, tandis que je courais dans le jardin de l'auberge après des hannetons, la voiture partit sans moi. On ne conçoit guère un tel oubli. L'aubergiste s'en aperçut si tard, qu'un de ses

valets fut obligé de monter vîte à cheval et de me placer devant lui pour rejoindre au galop le carrosse, déjà éloigné d'une lieue. Nous y trouvâmes mon insoigneux conducteur endormi ou du moins feignant de dormir. Jusqu'à ce moment les autres voyageurs l'avaient observé en silence. L'un d'eux l'ayant blâmé la veille de m'avoir laissé aller sur l'impériale, chacun m'y supposait remonté encore à dessein de prouver combien je me moquais du faiseur de remontrances. Mais quand on me vit ramené par le garçon de l'auberge, l'indignation générale éclata ; tous à l'envi accablèrent de sanglans reproches mon prétendu gouverneur. Il soutint mal cet assaut. Le rejet de ses torts sur son extrême distraction, sur sa croyance de m'avoir vu placé où j'étais la veille, fut regardé comme un subterfuge coupable. Cependant on ne poussa pas plus loin la sévérité de la censure ; l'honnêteté y mit un terme.

Ce serait vouloir troubler le repos de ses cendres, si l'on cherchait à scruter le motif d'un pareil abandon. Enoncer seulement à sa charge que, peu après notre arrivée à Paris, de mauvaises affaires le forcèrent

d'user d'une extrême célérité pour échapper aux poursuites de ses créanciers, sera, je pense, jeter un louche suffisant sur ses arrières-projets.

Ainsi donc, sans l'obligeant aubergiste, une chasse aux hannetons aurait pu influer sur mon sort : car alors, avec mon seul idiôme languedocien, que même je parlais mal, je n'eusse jamais su proférer le vrai nom de la résidence de mes parens, et encore moins expliquer sa position géographique. A quoi tient le fil de nos destinées!

Je glisse sur les premiers instans de mon adolescence ; sur mes années de rudimens ; sur ces ateliers de la pédagogie, où l'on apprend si rarement à devenir homme, et si souvent le sot caquetage d'un perroquet. A quinze ans, je quittai les bancs du collége pour entrer page du roi à la petite écurie. Qu'on est heureux à ce tendre âge, où les besoins tiennent d'une main à l'enfance et de l'autre à la virilité. Alors, mollement agité par un ferment inconnu, les plaisirs, comme les peines, sont légers et sans suite ; alors une foule de sensations diverses contre-balancent autant de desirs. Après avoir resté trois ans à cette école, sur

laquelle il y aurait bien des remarques à faire (1), j'obtins une lieutenance à la suite du régiment du C.....l cavalerie, dont je joignis sur-le-champ les étendards.

J'eus le bonheur d'y intéresser un militaire blanchi par l'expérience. Ses sages leçons me furent très-utiles dans les commencemens de ma nouvelle carrière, non-seulement parce qu'elles m'offrirent une collection de thèmes faits, adaptables à une infinité de circonstances, mais parce qu'elles m'apprirent l'art de me concilier l'estime et l'amitié de mes compagnons d'armes.

Avec de tels moyens, il me fut aisé de prospérer dans un état que j'avais embrassé par vocation et pour suivre les traces de mes ancêtres. Cependant un léger échec essuyé au jeu altéra à-la-fois mes finances et mes satisfactions pour quelque tems.

Parmi les fléaux de la guerre, on ne doit point omettre la passion du jeu, dont la fureur s'accroît en raison de la plus ou moins grande oisiveté des camps. Ce vertige, engendré par l'ennui et la cupidité, y gagne toutes les cohortes; une fois qu'elles

en ont contracté le goût, elles le traînent par-tout, et la paix même n'en saurait détruire l'activité. Selon Hérodote, les jeux furent inventés en Lydie, à l'occasion d'une grande famine. Atys, roi des lydiens, les divisa en deux classes alternantes; celle qui jouait tout le jour ne prenait de nourriture que le lendemain. Un semblable correctif devait nécessairement prévenir l'excès du mal : car ce qui s'achète par des sacrifices paraît à la longue beaucoup trop onéreux. Les lois romaines ne permettaient d'autres jeux que ceux propres à rendre le corps plus adroit et plus robuste; mais elles étaient mal observées. Tacite rapporte que les germains, ce peuple si belliqueux, jouaient leurs biens et même leur liberté; Du Halde, que les chinois jouent quelquefois leurs femmes, leurs enfans et leurs propres personnes; Bosman, que les nègres de Juidha en font autant, malgré la sévérité des lois qui le leur défendent expressément. Voilà, si je ne me trompe, l'apogée de la corruption. Kœmpfer assure que tout japonais surpris hasardant de l'argent au jeu, est puni de mort. Cette extrême rigueur, digne des lois de

Dracon, n'est guère moins blâmable que les autres excès. Tous en général sont autant de gouffres où vont s'engloutir tour-à-tour nos meilleures qualités ; mais quelque vraie que soit, cette assertion, ils auront toujours des prôneurs. Ovide, sans y songer, en augmente le nombre, quand il conseille aux gens empressés de réussir dans le monde, de savoir tous les jeux. Ne contestons point à l'auteur de l'Art d'aimer, le droit d'enseigner celui de plaire ; mais refusons-lui de croire à la nécessité de risquer sa fortune au jeu, pour mériter la couronne de myrte réservée aux modernes Alcibiades. Madame Deshoulières, dont le sentiment à cet égard est passé en maxime, tranche toutes les difficultés : au jeu, dit-elle,

> Le desir de gagner, qui nuit et jour occupe,
> Est un dangereux aiguillon ;
> Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
> On commence par être dupe,
> On finit par être fripon.

Ce jugement plein de justesse et de sens, dispense de tout commentaire.

J'avais continuellement sous les yeux au régiment du C.....l l'exemple des dangers de cette passion. Au lieu de résister à

son épidémie, je fis mon rêve comme bien d'autres, et donnai tête baissée dans le panneau. Huit mille francs perdus en trois séances dérangèrent toutes les combinaisons de mon économie. Ce fut un véritable naufrage après lequel je tombai à la merci de mes entours. Combien de réformes ne me fallut-il pas faire pour pallier ma faute et la cacher à mon père ! J'eus recours à des emprunts ; je vendis mes effets les plus précieux ; je me punis moi-même en mangeant à part dans ma chambre durant près de neuf mois, afin de dépenser moins qu'à l'auberge avec mes camarades. Toutes ces privations me mirent à même de faire honneur à mcs engagemens ; elles m'ouvrirent aussi pour toujours la bourse de mes obligeans prêteurs, car l'exactitude dans les paiemens est la meilleure de toutes les pièces de crédit.

Mais pendant que j'étais réduit à cet état d'obèrement, où je pourrais dire comme Bias : *omnia mecum porto*, il se fit en moi une espèce de révolution à demi salutaire, puisqu'elle dirigea toutes mes facultés morales vers des objets de méditation, presque toujours traversés rapidement par la jeu-

nesse irréfléchie. Point de malheur qui n'accroisse la pensée, qui n'ouvre quelques-unes des portes de la sagesse. Un Plutus, un Montmartel, un Baugeon, enivrés de dédain, d'orgueil, au sein d'une fastueuse aisance, peuvent bien accrocher leur esprit à quelques idées philosophiques consignées dans les écrits du tems; mais être philosophes, je les en défie (2). Il n'appartient qu'à l'homme souffrant de lire avec succès le code de l'immuable raison : nous devons aux chagrins incurables d'Young ses immortelles Nuits. Familiarisé avec l'intérieur des tombeaux par sa mort, déjà commencée dans celle de sa fille, il entonna les chants lugubres d'un poëme où le brasier ardent de la douleur allume jusqu'à notre admiration.

Il eśt assez difficile au jeune âge d'analyser tout d'un trait le drame de la vie. La lassitude est si près du travail, quand les organes sont faibles encore ! Le dénuement passager auquel je devais la découverte de mon aptitude à étudier les hommes, eut des bornes qui devinrent aussi celles de mes efforts. Je ne laissai pas toutefois de consacrer une partie de mes loisirs à mon ins-

truction ; l'histoire, la morale, la littérature légère les occupèrent tour-à-tour. Cardan disait qu'il ne troquerait pas sa pauvreté et sa vieillesse contre l'âge et les richesses d'un jeune homme pour qui la science serait sans attraits. Son opinion, goûtée par ma raison, donna le ton aux miennes. Des nations barbares seules ont pu croire à l'incompatibilité des lettres avec la profession des armes (3).

En jetant un regard sur l'histoire, j'y voyais Alexandre enthousiasmé des œuvres d'Homère et les regardant comme la véritable instruction des affaires, comme le meilleur protocole du guerrier, comme la plus précieuse production de l'esprit humain. J'y voyais César toujours suivi de sa bibliothèque, faisant part des connaissances qu'il y puisait soit aux magistrats, soit aux proconsuls-gouverneurs des provinces; Lucullus devenant habile général par la lecture des ouvrages de Xénophon; Scipion Emilien consultant avec non moins de délices les écrits de ce grand capitaine; l'empereur Julien adoptant pour modèle d'instruction et de sagesse Marc-Aurèle Antonin. J'y voyais encore Charles-Quint

et Henri VIII, roi d'Angleterre, apprenant par cœur les Mémoires de Ph. de Comines, et le bon Louis XII, les œuvres de Cicéron ; Gustave - Adolphe, roi de Suède, ayant toujours en main le Traité de la Guerre et de la Paix de Grotius ; Henri IV, roi de France, et l'immortel Turenne ne se séparant jamais des Commentaires de César : enfin je surprenais Quinte-Curce sous le chevet de Charles XII. Je concluais de là que les sciences et l'instruction non-seulement sont les multiplicatrices des leviers de l'esprit. mais donnent au courage une énergie attique, amie de son éclat. Ces adolescentes réflexions provoquèrent bientôt en moi le desir de m'attacher aussi à un auteur célèbre. Le Tasse, dont le coloris est enchanteur, la composition riche, le dessin fier et mâle, le style pompeux, la pensée majestueuse ; le Tasse fut celui que je choisis. Plus d'une fois je dus à son poëme de la Jérusalem délivrée le secret d'abréger mes incertitudes au milieu de certaines occurrences difficiles, où je jouais le pénible rôle d'un frêle arbrisseau plus ou moins incliné par les brises des passions.

Mais quoique constamment occupé à fixer le sens de mes *aperceptions*, j'étais loin encore, à l'époque dont il s'agit, de la possibilité d'émettre une seule opinion conforme à ce qu'on appelle des idées fortes. Quelques-unes de ces dernières m'attrayaient sans que j'en pénétrasse complètement le motif : il m'aurait fallu un Chiron pour donner à ma sagacité une complexion plus robuste, et à mes penchans une tendance plus réguliere. Cet appui essentiel me manquant, je fus obligé d'être mon propre instituteur, faible ressource à côté de l'envie de s'élever plus haut que soi. Par malheur, l'instituteur diminua insensiblement de zèle, le *moi* conscientieux perdit de sa prépondérance, et sans réflexion je m'enfonçai dans le duvet de mon siècle.

Ce fut dans ces entrefaites qu'un de mes camarades nommé Théodore Donnaford, homme aimable, instruit, et ayant rapporté de Rome, où il avait accompagné le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France, toute l'aménité, toute la souplesse, tout le *grazioso* des italiens, devint mon mentor d'élection. J'avouerai à sa louange que

dans le principe de notre liaison, il me montra constamment le danger des écarts avec un multipliant capable d'effrayer. « La vertu, me disait-il, est humble, la sueur la précède et quelquefois la suit. Le vice au contraire, toujours effronté, s'entoure d'éclats. La vertu se laisse offenser en silence; le vice offense toujours avec bruit. Ce dernier est inexorable, sa haine a ses racines dans l'enfer; l'autre trouve de la volupté à pardonner, elle ne sait point haïr. On triomphe facilement des embuches du vice, quand de bonne heure on s'accoutume à gourmander ses passions, à leur refuser la dangereuse initiative qu'elles usurperaient si on les flattait. Un des écueils les plus redoutables, celui qui les sert avec le plus d'efficacité, c'est le désœuvrement [1]; il est

[1] « Les péruviens punissaient l'oisiveté comme le « plus grand des crimes, parce qu'elle est l'origine « de tous ceux qu'on peut commettre : les vieillards « et les infirmes incapables de travailler, étaient « nourris par le public; mais on les chargeait de « préserver du dégât des oiseaux les terres ense- « mencées. » (*Cout. des Peup.*, t. III, p. 141.)

Le farouche Dracon décerna la peine de mort contre la paresse et l'oisiveté; Solon permit à chacun d'accuser un homme oisif; et s'il ne se justifiait pas,

la source de presque toutes les imperfections de l'humanité, le conspirateur occulte qui en dégrade peu-à-peu toutes les vertus innées. Ainsi, quand l'étude vous fatiguera, cherchez à vous produire dans le monde. « Pour n'avoir pas besoin de société, dit Aristote, il faut être un dieu ou une brute ». Celle des femmes, toujours si douce, est celle où l'on acquiert le plus cette tournure agréable, ces manières aisées, ce maintien d'esprit, par-tout couronnés de suffrages.

. . . . Le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames.

M'appuyer de l'opinion de Voltaire, c'est accréditer mon sentiment à vos yeux; que des gens à rebours du vrai vous tiennent un autre langage; qu'ils exigent, selon leur louable coutume, plus que vous ne sauriez tenir; qu'ils baptisent du nom de *faux pas* certains essais du cœur, ou tout ce qui cesse de porter cette empreinte imaginaire, lorsque, maîtres des formes, ils peuvent secrètement disposer du fonds, cela n'est ni

il était déclaré infâme. Cette loi se répandit ensuite jusqu'en Sicile. (*Plutarque.*)

surprenant, ni fait pour ébranler quiconque est un peu éclairé sur le manège ordinaire de nos bonzes rigoristes. Moi, qui suis franchement votre ami, j'aurai soin de vous déceler les gens de cette trempe, partout où nous en rencontrerons. Vous prémunir contre eux, intituler chaque chose de son propre nom, ne vous en taire aucune d'utile, telle sera ma tâche à cet égard, si votre amitié m'y encourage.

Les insinuations d'un ami ont presque toujours du succès. Celles de Donnaford inspirèrent ma conduite. Il engagea Roquef...., lieutenant-colonel du régiment, à me présenter dans les meilleures maisons de la ville. Sous ses auspices, je n'y éprouvai qu'accueils gracieux, témoignages pleins d'honnêtetés, attentions flatteuses. Dans ce nouveau tourbillon, mes idées sérieuses firent bientôt place à celles de la frivolité; je devins léger, mais sans uniformité; gai auprès de chaque belle, mais sans prétention; infiniment poli envers tout le monde, mais sans autre dessein que celui de passer pour bien élevé. En voltigeant ainsi d'objet en objet, mon cœur rencontra mademoiselle de Lévart. Nous

nous étions déjà observés plusieurs fois à différentes assemblées avec le même coup-d'œil d'intérêt. Ce grain semé furtivement de part et d'autre, ne demandait qu'à éclore.

Mademoiselle de Lévart, avec une de ces figures à demi jolies qui plaisent sans qu'on sache pourquoi, avec des talens agréables et un caractère fait pour éveiller l'applaudissement, manquait de cette modulation sentimentale dont les femmes à passion savent tirer de si grands avantages. Mais alors j'y regardais de moins près, il me suffisait de voir la beauté sourire à mes soins, pour que tous mes desirs parlassent à-la-fois. Cependant rien n'égala mon embarras auprès de ma nouvelle conquête, lorsque j'essayai de lui faire part de mes sentimens. Représentez-vous un jeune novice doux, timide, singulièrement frappé de l'aisance des gens qui ont un certain usage du monde, et ne se cachant à lui-même ni sa gaucherie, ni son extrême insuffisance; un homme enfin se livrant au projet de séduire sans savoir comment s'y prendre, comment dominer les obstacles, comment déjouer le moindre inci-

dent, et vous aurez une idée encore imparfaite de la décourageante minorité de mes moyens.

Dans cette conjoncture, Donnaford eut pitié de mon inexpérience. Il se crut obligé de m'endoctriner à demi, sinon pour m'affranchir de l'entière oppression de mes doutes, du moins pour m'apprendre à suivre une marche sûre et conséquente à mon but : mais malgré l'excellence de ses conseils, je ne parvins à obtenir de mademoiselle de Lévart, après deux mois de la plus constante assiduité, qu'un nœud de ruban. Elle me le donna en y mettant la condition de ne jamais m'en détacher. Cette exigence n'était pas de nouvelle invention. On vit autrefois, dans une guerre civile, Châtillon porter à une bataille la jarretière de mademoiselle de Guerchy à son bras. Quant à moi, ce ruban me parut revêtu de toute la grace d'un privilége exclusif. Ravi de joie de l'avoir obtenu, je jurais de le conserver toujours ; et, donnant un libre essor à mes épanchemens, je me glorifiais déjà en sa présence d'être le plus heureux des mortels, quand soudain, les yeux baissés, elle comprima mon ar-

deur en me récitant ce madrigal si connu :

> L'excès de notre amour, autant que la sagesse,
> Nous fait mettre souvent des bornes à nos feux ;
> On veut d'un tendre amant être toujours maîtresse,
> Et l'on craint de le perdre en le rendant heureux.

Aimable Lévart, repris-je après l'avoir écoutée, débiter, au lieu de sa propre pensée, celle d'autrui, c'est annoncer tacitement une espèce de mésintelligence avec soi-même. Votre madrigal est du raisonnement passé à la teinture poétique ; je ne vous pardonne pas d'en avoir chargé votre mémoire. C'est au cœur de créer sa vie, à l'esprit de n'en prendre aucune d'imitation dans les écrits érotiques ou les tendres fugitives du jour, à l'ame à s'élever par l'énergie de ses sentimens au-dessus des idées communes. On ne calcule point sa manière d'aimer, on aime comme on sent, rien ne doit décontenancer le naturel de la sensibilité.

Mlle de Lévart fut choquée de mon objection, elle ne la trouva ni juste, ni assez empreinte du coloris de ces ménagemens d'où transpire une espèce de culte.

Si peu de succès ne pronostiquait pas une victoire prochaine ; et à l'âge où les

fantaisies se confondent avec les goûts, où la possession se prend pour l'amour lui-même, on s'impatiente du moindre retard, quelquefois même alors les desirs se décomposent [1]. Ne voulant point laisser aux miens le tems de se refroidir, je changeai subitement de rôle.

La résistance de M.lle de Lévart paraissait une erreur à mon amour-propre. Résolu de l'en corriger, je puisai dans les romans de Richardson la feinte candeur dont je crus avoir besoin. Erigé en personnage dont les tournures, les expressions, le dévouement simulé ennoblissaient les prétentions, j'éprouvais déjà le bon effet de ma nouvelle manière d'être; déjà même certains témoignages d'heureux augure commençaient à flatter mon espoir, quand Donnaford, redoutant pour moi les conséquences sérieuses d'une intimité plus confirmée, plaça la sagesse de ses réflexions entre mon zèle et mes intérêts. On ne pouvait être arrêté en plus beau chemin; mais pendant

[1] La jeunesse dissipe autant que l'âge accumule. Chez elle, remarque Pope, le luxe des sens l'emporte sur celui du cœur, et elle use sa vie plutôt qu'elle ne la goûte.

que j'en murmurais, une diversion inattendue fit tout-à-coup dévier mon agitation.

Mme de Cloher, dont la fille venait de sortir du couvent, était très-liée avec Mlle de Lévart; elles se voyaient tous les jours. Celle-ci parut un soir chez son amie, avec un énorme bouquet fixé de manière à gêner le mouvement ondulant de son joli sein. Comme alors les femmes laissaient à découvert les deux globes charmans qu'elles voilent aujourd'hui avec tant de soin, je crus lui fournir un prétexte de replacer plus avantageusement cette masse de fleurs, en la priant d'en détacher un œillet en ma faveur. Mais cette demande, délicate au fond, quoiqu'indiscrète en apparence, ne fut pas écoutée. L'on est quelquefois singulièrement humilié de ces bagatelles, surtout si le refus essuyé a le public pour témoin. Wilhelmine (c'était la fille de Mme de Cloher) s'apercevant combien ma susceptibilité en souffrait, se hâta de l'appaiser en me donnant, même devant sa mère, une rose. Quelle rose ! aucune jamais ne me fit tant de plaisir ! Je l'acceptai avec toute la joie d'un amour-propre sou-

lagé. Mlle de Lévart le vit, en fut inquiète;
elle eut raison.

Seize ans, jolie, plus fraîche que la fleur dont elle venait d'orner le revers de mon uniforme, c'en fut assez pour détourner mon cœur de ses premières affections, et rendre Wilhelmine l'objet de sa nouvelle ardeur. A l'instant même Mlle de Lévart devint une rivale punie. Peu de chose, au printems de la vie, provoque le revirement de nos goûts; l'inconstance les suit, les caprices fomentent leur variation; et si l'extrême facilité les blase, trop d'obstacles les tuent. Presque toujours dans l'attente, ils éclosent selon les occasions. Aussi à cet égard la plupart des hommes sont-ils comme certaines plantes dont les vertus secrètes doivent leur développement au hasard.

Cette fois, Donnaford fut mécontent de moi. Il blâma mon excessive légèreté avec un ton d'humeur qui, dans toute autre circonstance, n'eût pas été perdu. Mais envain me représenta-t-il combien j'avais tort de renoncer si lestement au fruit de mes soins et peut-être même à la suave récompense qui eût effacé le refus d'une fleur, sourd à

ses objeetions, toutes mes pensées se rémplirent uniquement de l'envie de plaire à Wilhelmine. Enfant gâté de l'aimable nature, et n'en ayant que le verbe naïf, elle laissa bientôt répondre ses penchans aux miens. Nous voir, nous aimer, nous le dire ingénuement, telle fut la première rosée de félicité recueillie par nos ames.

Quelques-uns de mes camarades devinant notre situation réciproque, voulurent me persuader d'en agir avec elle comme ils eussent fait eux-mêmes. A les entendre on les eût cru animés de mes intérêts; mais non, c'était pure affaire de curiosité, desir de savoir où en étaient mes actions. La modestie du silence me servit à tromper les essais de leur indiscrétion. Donnaford, changeant toujours de voile selon le tems, reprit alors avec complaisance les rênes du char qui m'entraînait. Il me promit même de ne plus les abandonner, si je l'assurais d'être plus constant à l'avenir que par le passé. Nous fûmes bientôt d'accord sur ce point.

Quoique nain encore en fait de galanterie, j'avançais à pas de géant vers mon but. Wilhelmine, tourmentée de la fièvre

d'amour, protégeait elle-même mes vœux. Jamais de plus rapides progrès en moins de tems. Cependant un cri s'élevait du fond de ma conscience : il m'avertissait de ralentir ma marche, de respecter la candeur de la vertu; mais bientôt la sève d'une sensibilité trop exaltée modérait cette impression. Balancé entre deux alternatives, je reçus la loi de mes desirs et des circonstances. Serait-il donc vrai que chacun portât avec soi une espèce de chapelet d'actions inévitables, qu'aucune puissance, aucun art ne sauraient diminuer d'un grain? Ah! si le marteau de l'horloge de nos destinées frappe toujours de la sorte l'heure que nous devons sonner, j'aurai moins à gémir de mes écarts et de ceux de mes semblables.

Impatient d'assigner à mes droits toute leur plénitude, je remis un jour à Wilhelmine un billet où je la pressais de m'exhiber toute la soif de ses sens agités. Elle y répondit avec le langage même de ses sensations. Je m'enivrai de ses aveux, et dès ce moment nous ne cessâmes de nous écrire. Oh! combien en amour les plaisirs précurseurs sont au-dessus de ceux qui les suivent! La fraîcheur, la volupté des idées

les escortent, ils ont une contexture romanesque délicieuse, une jeunesse d'ardeur dont l'enchantement semble promettre une éternelle félicité. Aussi, tels que des adultes, au moment où ils atteignent l'âge de puberté, sont émerveillés de l'extension nouvelle de leur être, tels nous le fûmes de celle obtenue par notre heureuse intelligence. Si vous avez vieilli sans vous reporter jamais vers les doux événemens dont l'aurore de votre existence fut embellie ; si l'âge a réduit votre optique moral à l'impuissance de contempler des points d'une saillance trop radoucie, écartez de vous ces détails offerts à la seule ingénuité.

La correspondance établie entre Wilhelmine et moi, en multipliant nos tendres rapports, nous jeta insensiblement dans une théorie sans réticence, qui donna à nos missives un degré d'intérêt particulier. Peut-être cette manière de s'instruire en choses aussi matérielles, n'est-elle pas très-louable ; mais elle avait alors pour nous tout le naturel de l'innocence, ce qui nous empêchait d'y soupçonner aucun mal.

Cependant Donnaford, partisan outré du platonicisme, épiait journellement notre

conduite mystérieuse. Il voulait absolument enclore mes prétentions dans le cercle étroit tracé par sa froide prudence. Cette rigueur d'opinion, en froissant mes perspectives, tourmentait mes combinaisons et gênait ma liberté. Fatigué de la trop grande sévérité de ses principes, je fus obligé à la fin d'employer plus d'art encore à le désorienter, qu'à faire réussir nos projets surveillés très-activement par les principaux entours de Wilhelmine. Celle-ci, brûlée d'amour et d'impatience, souhaitait vivement la fin de nos longues expectatives. Nous étions sans cesse à l'affût des expédiens propres à remplir ce but, quand la fête de Noël nous présenta dans sa messe nocturne quelques heureuses facilités.

Raconterai-je que, travesti en redingotte grise, j'attendis ce soir-là Wilhelmine à la porte de l'église; que, mêlés dans une foule pressée d'entrer, nous nous reconnûmes, malgré l'obscurité, à ces mots d'ordre : *Colin*, *Colette*, convenus entre nous, et qu'aussitôt que nous fûmes rapprochés l'un de l'autre, sa *faille*, en s'abaissant, rendit ses jolis traits invisibles[1] ? Raconterai-je

[1] La faille est une espèce de grand voile noir que

de même comment nous parvînmes à nous placer dans une des parties les plus sombres de la nef du temple? Hé! pourquoi ne pas tout dire? Elle avait seize ans, j'en avais dix-neuf; où sont les amans de cet âge assez ennemis d'une heureuse occasion, pour en faire le sacrifice à la majesté du lieu? Tendre Pétrarque, songiez-vous à invoquer l'Eternel dans le temple où vous vous éprîtes d'amour pour la belle *Laure de Sades*? Et vous *Deu de Prade*, prêtre et poëte à-la-fois, ne dites-vous pas dans vos vers que vous refuseriez une place au paradis, si l'on vous ôtait la liberté d'y faire l'amour à l'objet de votre idolâtrie [1]? Ames timides et froides, à vous permis de rougir de la coulpe involontaire commise par deux amans imbus du sentiment d'une passion

portent les femmes dans une partie de la Flandre, toutes les fois qu'elles sortent à pied. Ce voile tombe comme la manteline italienne, beaucoup plus bas que la ceinture.

[1] « Le chanoine Froissard, dont il nous reste, outre son histoire si connue, un recueil considérable de poésies amoureuses, dit à la tête de la préface qu'il y a mise, qu'il les entreprend avec l'aide de Dieu et celle de l'Amour ». *Fabl. du 12 et du 13.e siècle*, p. 121, t. 3.

sans bornes, mais qui ne fut pas un seul instant souillée par la pensée coupable de braver l'Etre suprême dans son propre sanctuaire.

Le court instant dont nous jouîmes s'échappa avec la rapidité de l'éclair. Nous nous séparâmes en arrêtant que le lendemain Wilhelmine tâcherait de m'introduire chez elle à une heure après minuit. L'idée que tôt ou tard semblable dénouement aurait lieu, m'avait suggéré celle de me familiariser avec un gros chien danois chargé de la garde de la maison Aussi quand à l'heure indiquée il m'entendit entrer, ses encourageantes caresses semblèrent protéger mes pas.

Wilhelmine me conduisit alors vers l'escalier dérobé de son appartement. Soit circonspection, soit empressement, nous ne le montâmes pas tout-à-fait. *Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre* [1]; mais un amant trouve le sien même dans un engagement où la seule effigie du triomphe lui est offerte. Ici, malgré l'angustie du lieu, tout conspirait

[1] Saint-Réal.

à favoriser notre ardeur, lorsque trop de précipitation en déconcerta l'heureux accord. Ce n'est presque rien, dans une telle mésaventure, que de rouler d'une marche à l'autre, de se blesser légèrement; le bruit, voilà le pire. A celui que nous fîmes, le danois aboya ferme, ses terribles jappemens réveillèrent Mme de Cloher, elle sonna plusieurs fois, nous entendîmes quelqu'un se lever, la frayeur s'empara de nous et chacun s'évada de son côté.

Si le mal d'autrui n'est qu'un songe à vos yeux, riez, lecteur bénévole, d'un tel accident; mais pensez du moins qu'au moral comme au physique, il est une espèce de statique dont on ne peut sans danger décliner les lois. Cette réflexion diminuera votre intolérance, vous corrigera de la manie de persiffler les boiteux de corps et d'esprit, et vous fera sentir qu'ici-bas la chaîne des affinités embrasse absolument tout par ses ramifications plus ou moins occultes.

Le jour suivant je retournai chez madame de Cloher, accompagné de mille inquiétudes. Je la supposais si avancée dans nos mystères de la veille, qu'il y avait pres-

que de l'effronterie à reparaître devant elle. Mais dès en entrant j'aperçus sur toutes les physionomies une sérénité qui conjura mes alarmes. Il ne fut pas même une seule fois question, dans tous les propos, du vacarme extraordinaire fait la nuit précédente par le cerbère de la maison.

Depuis ce malencontreux événement, Wilhelmine n'osa plus m'accorder de rendez-vous. La peur l'emportant sur le sentiment, nos amours languirent, notre correspondance devint moins animée, et un certain vague d'attentions, dont la divergence prépare insensiblement la fu te des goûts, agit sur nous avec tant d'efficacité qu'au bout de quelques mois nous ne nous aimâmes plus que comme des absens habitués à se chérir.

Jusqu'alors mes parens m'avaient envain pressé d'aller à Paris pour y solliciter une compagnie de cavalerie; mais n'ayant plus de raison particulière pour m'obstiner à ne pas quitter H*****, je cessai d'être rebelle à leur volonté. Malgré notre refroidissement, Wilhelmine fut très-affectée de mon départ; je ne m'arrachai point non plus d'auprès d'elle avec indifférence, ni sans

lui promettre de lui donner souvent de mes nouvelles. Dès mon arrivée à la capitale, je me hâtai de remplir cet engagement. Mon exactitude épistolaire se soutint assez bien le premier mois ; elle baissa au second, disparut au troisième, et j'éprouvai au quatrième qu'en amour, comme dit la Rochefoucault, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri. On eut beau me sermoner, m'accabler de reproches, le décours de mon inclination ayant atteint son dernier période, il n'existait plus aucun moyen d'y remédier.

Quand Donnaford eut jugé ma tiédeur absolument incurable, il imagina de faire des tentatives particulières auprès de Wilhelmine, et de piloter sa gloire sur mes débris. Mais il eut la honte d'échouer dans ses projets, d'être éconduit sans pitié, et de perdre l'estime de celle qu'il voulait séduire.

Maintenant les objets prendront des couleurs que le prisme de la société rendra plus distinctes. On ne me trouvera peut-être guères plus sensé, mais du moins l'immaturité de mes premières années s'affaiblissant à mesure, mes fautes auront une consistance assez remarquable pour être salu-

taires à ceux qui désireraient en éviter de semblables.

Ce sera toujours sans art que j'écrirai. Peu partisan du faible mérite des transitions le plus adroitement ménagées, je me livrerai le moins possible à ces efforts de l'esprit, si estimés de la plupart de nos littérateurs modernes. Est-ce un tort de n'aimer ni les enchaînures travaillées, ni les charnières finement glissées à travers les joints d'un ouvrage pour en faire cohérer les parties disparates ? Si c'en est un, je persiste à le conserver. Le moindre redressement à ce sujet, donnerait à mes idées une roideur fatigante, et à mes expressions une sécheresse calquée d'après un genre de composition à la mode, qui conviendrait à peu de penseurs.

Quand on est dans la carrière des armes, on ne peut long-tems séjourner à Paris sans imiter une foule de gens soumis à l'usage d'aller chaque dimanche se montrer au lever du roi, au dîner, au jeu de la reine, etc.... Comme je postulais de l'avancement, je manquais rarement de m'y présenter ce jour-là. J'avais souvent la douleur de ne rencontrer à Versailles que de pâles

courtisans, autour d'un trône sans éclat. Jamais, à coup sûr, les cours des Henri IV, des Frédéric II, des héros couverts de gloire, n'offrirent rien de semblable.

Je demandais sans obtenir ; je revenais à la charge avec aussi peu de succès. Le ministre en faveur, plongé dans les voluptés de son maître, ignorait presque mes sollicitations. Oh ! combien alors il me parut cruel d'avoir abandonné ma chaumière à tourelles, mes antiques créneaux, pour venir étourdiment me briser contre l'écueil de mille froids dédains !

C'est à Versailles qu'un capitaine du régiment Dauphin infanterie (le chevalier de Modène) reçut l'humiliation d'être expulsé, à cause de sa tenue militaire, de la salle du château, où se donnait une superbe fête à l'occasion de la glorieuse victoire remportée sur les anglais à Fontenoi. On se réjouissait dans le palais du monarque des succès de l'armée, et l'étiquette y proscrivait l'uniforme de nos guerriers ! Modène, outré de cette insulte, s'en vengea par ces vers :

Serviles instrumens de triomphes nouveaux,
Victimes des projets dont cette cour abonde,

Courez, piochez, minez et montez aux assauts;
Sacrifiez vos jours au plus grand roi du monde,
Louis vous le permet, combattre est votre état.
Mais ne paraissez point au grand jour qui s'apprête;
Votre nombre importun pourrait troubler la fête,
Et vos habits poudreux en terniraient l'éclat.

Cette explosion d'une verve énergique faillit à causer la perte de Modène. On le chercha par-tout pour l'arrêter. Des amis l'avertirent du danger dont il était menacé ; il se cacha pendant quelque tems, puis il s'enfuit à Avignon sa patrie.

On en fut bien aise : le ministre chargé de ces actes de rigueur, avait pour principe qu'en pareil cas il fallait toujours faire beaucoup plus de peur que de mal. Aussi laissa-t-on en paix le fugitif dans sa ville papale, où il récitait à tout le monde ses vers, et se pavanait de sa petite gloire, sans qu'on s'occupât à Paris ni de sa disgrace assoupie, ni de ses succès particuliers. Un si léger incident ne mérite pas de plus longues réflexions.

Nous parlerons peu de ce fameux OEil-de-Bœuf, toujours si plein de monde après le lever du monarque. Là, vous voyez plus d'un grand débiter ses antiennes de cour (4); plus d'un ambitieux préparer l'intrigue de

ses espérances ; plus d'un envieux épier vos intentions cachées ; plus d'un hypocrite *étouffer en secret l'ennemi qu'il embrasse ;* plus d'un être nul se placer en remarque. Vous y voyez aussi des bureaux d'amitié d'un jour, d'une heure, d'un instant ; une école de l'amplification du rien et du rejet des essentiels ; un rapide courant de phrases perdues ; un échantillon de beaucoup d'extrêmes. Autour de vous on sautille en s'abordant d'un air de joie et d'intérêt, pour ne causer que du nouvel opéra : près du foyer, l'entretien roule sur la promotion d'hier ; vers l'embrasure des fenêtres, sur des pertes essuyées au jeu ; au centre du salon, sur l'anecdote galante du matin : enfin tous les esprits y sont rôdeurs, grimaciers, inquiets, et ont une demi-teinte de climat d'antichambre. Je me ressouviens encore d'une de ces histoires gaies qu'on y racontait vers ce tems-là jusqu'à satiété. Je la rapporte ici, afin d'offrir au lecteur une légère idée de la futilité et de la désoccupation des acteurs habitués à figurer sur ce théatre où souvent l'ennui, enfilant des mots pour se distraire, y recueille et débite avec avidité le trait du moment.

Beaucoup d'oisifs, le jour de la fête de saint Louis, se rendent de toutes parts à Versailles pour y voir jouer les eaux. Dans cette occasion, où le château ne désemplit pas d'étrangers, il est assez rare que la patience de quelques-uns n'y soit exercée par la folie des jeunes pages. Trois jolies femmes, élégamment mises, parcouraient ce même jour le palais de nos rois, et en examinaient avec une curiosité intelligente toutes les beautés. Après avoir admiré la magnificence de la chapelle, elles demandèrent au suisse s'il y avait un trésor : celui-ci se disposait à leur répondre négativement ; mais six pages, par hasard présens au moment de la question, se hâtèrent de lui ôter la parole, et d'assurer aux trois étrangères que le trésor de la chapelle surpassait en richesses celui de Saint-Denys ; puis, contrefaisant les empressés, ils se proposèrent pour leur servir de guides. Le suisse sourit, sans rompre le silence. Les femmes trouvèrent d'abord quelque indiscrétion à profiter de la complaisance de MM. les pages ; mais après un court débat de politesses réciproques, elles consentirent à se laisser conduire par eux.

Ce prétendu trésor n'était pas facile à montrer. Les nouveaux *Cicerone* menèrent leurs belles de détour en détour jusqu'à la plate-forme servant de spaciment dans tout le pourtour extérieur des plus hautes fenêtres de la chapelle ; quand elles furent là, ils en fermèrent promptement la porte. Les dames s'aperçurent bien alors, mais trop tard, qu'elles s'étaient compromises : elles voulurent réclamer leur liberté, on fut sourd à leur demande ; essayer de s'enfuir, on s'y opposa. Dans cette situation critique, il s'éleva au milieu du groupe isolé, un certain genre de contestation assez neuf. A nombre égal des deux sexes, tout essai téméraire eût comblé la mesure de l'indécence sans être profitable à personne. Mais ici, où trois femmes luttaient contre six jeunes audacieux, rien n'y pouvait empêcher la force de subjuguer la faiblesse. On s'imaginera donc sans peine l'espèce de victoire remportée par ces modernes flibustiers, âgés de quinze à seize ans. Cette victoire excita la fureur des vaincues ; elles jurèrent haine et vengeance à leurs ravisseurs. Dans le premier éclat du courroux, leur ton d'inéxorabilité annonça le ferme dessein de les

poursuivre criminellement. Cependant on fut obligé de se séparer en gardant de part et d'autre ses résolutions : les hommes, celle de se confondre en excuses ou réparations capables d'adoucir un méfait commis dans un instant d'ivresse ; les femmes, celle de n'en accepter d'aucune sorte, et de n'obtenir justice que de la loi. Mais, nonobstant ce grand fracas, les choses n'allèrent pas au-delà du bruit ; d'où l'on conjectura qu'une satisfaction concentrée avait amorti tout-à-fait la colère simulée des nouvelles Sabines [1].

[1] Le fameux Saint-Germain, qui se disait vieux de plusieurs siècles, avait un album sur lequel était écrit de la propre main de Montaigne, en 1580 : « Il « n'est homme de bien qui mette à l'examen des lois « toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable « six fois en sa vie ; voire tel qu'il serait dommage et « très-injuste de punir ». — Les jeunes gens dont nous venons de parler, en fournissent un exemple : livrés à la sévérité des lois, leur action les eût conduits à l'échafaud ; livrés à la seule peine de leurs remords, ils ont sûrement senti combien cet écart impardonnable avait exposé leur honneur, leur quiétude, et combien il est important de savoir réfréner ses passions. Corrigés par cette leçon puisée dans leur expérience, ils sont peut-être maintenant des hommes du premier mérite.

Cette incursion galante devint bientôt l'aliment de la conversation de l'Œil-de-Bœuf. Chacun en discourut à sa manière. Il y eut même quelques chroniqueurs assez exagérés pour oser soutenir en thèse, que maintes beautés difficiles seulement sur le mode, ne seraient guère moins enchantées que celles-ci d'être introduites par de jolis pages, au prétendu trésor de la chapelle. Une opinion si erronée contredit trop les notions acquises sur la pudeur innée des aimables dispensatrices de nos plus doux momens, pour y acquiescer. Si, en général, les femmes aiment les choses nouvelles ; si, comme le déclare Saint-Réal, la plus honnête est lasse de son métier, n'en inférons point que la délicatesse de leurs sentimens pût s'accommoder jamais de l'inconvenance d'aucun semblable impromptu. Les plaisirs ont aussi leur syntaxe, ils perdent toujours beaucoup à n'être pas goûtés correctement.

Mais laissons-là de coupables adolescens dont les frasques, les étourderies trouvent encore quelques apologistes, et ne quittons point Versailles sans dire un mot du faste de l'insouciant monarque qui ré-

gnait alors. Cinq mille chevaux et trois cents voitures de toutes les dimensions étaient exclusivement destinés au service de sa maison. Nous ne nous étendrons point sur son immense commensalité ni sur sa maison militaire.

Les princes, ses petits-fils, étaient environnés d'un éclat oriental, qu'on n'accorda jamais à *Monsieur*, frère de Louis XIV. Chacun d'eux avait une maison nombreuse et une compagnie de deux cents gardes-du-corps attachés à sa personne. Beaucoup de gens de qualité y occupaient les places ou les charges honorables. Il en coûtait des sommes immenses pour les entourer d'une splendeur si supérieure à celle des potentats du second ordre en Europe.

Jusqu'à Philippe-Auguste, nos anciens rois n'avaient eu aucune garde. Un faux avis, où on le prévenait du dessein formé par le scheick de la montagne de le faire assassiner, le détermina à lever, pour garder sa personne, un corps de cent sergens-d'armes tous nobles. Il les arma de massues d'airain, d'arcs, de carquois garnis de flèches, et les astreignit à le suivre par-tout.

Telle est l'origine de la première garde de nos rois.

Au reste, la chasse était chez Louis XV une véritable passion. On comptait dans ses divers équipages, du daim, du chevreuil, du cerf, du vautrait, de la grande louvèterie et de la fauconnerie environ deux mille chiens. Combien de gens il fallait pour en avoir soin! Ce plaisir, innocent en soi, et même utile à un souverain pour le reposer de ses grandes occupations, poussé à l'excès, paralysait ses meilleures qualités, en le détournant trop constamment de ses hautes fonctions. Il assistait néanmoins assez régulièrement au conseil, où son avis, assure-t-on, était presque toujours le meilleur, quoique rarement on y déférât. Une bonhomie d'indolence, une routine d'habitudes, une politique s'usant en consultations, mille faiblesses avec lesquelles on est constamment sûr d'être gouverné par ses entours familiers, telles étaient les principales bases de son caractère.

Pendant que d'un côté la magnificence du roi, poussée à l'extrême, donnait une certaine vie à nos manufactures, de l'autre

elle ruinait la France. Si le Pactole eût roulé son or, ou le Potosy versé toutes ses richesses aux pieds du trône, le faste de la cour eût difficilement augmenté. Louis XV aimait à visiter tour-à-tour ses nombreuses maisons de plaisance. Il en coûtait cinquante mille écus pour le seul déplacement des menus, toutes les fois qu'il découchait ; et l'on sait si cela lui arrivait souvent ! Si l'on ajoute à ces prodigalités l'entretien d'un harem au Parc-aux-Cerfs, les dépenses folles des maisons en titre, la cupidité insatiable d'une foule de courtisans à qui le trésor de l'état semblait appartenir, l'on ne sera plus étonné de voir chaque nouveau contrôleur - général des finances essayer en vain de remplir ce tonneau des Danaïdes. Le roi, effrayé lui-même d'un si grand désordre, n'était pas sans appréhension sur ses suites. Après la mort du dauphin, il dit à madame Adélaïde : « Ma « fille, tâchons de nous consoler de la « perte de votre frère ; s'il eût vécu, il « aurait trouvé après moi le royaume bien « délabré. Peut-être Dieu ne l'a-t-il en- « levé à ma tendresse, qu'afin de lui épar- « gner les peines affligeantes où l'eussent

« réduit les maux incalculables d'une telle « calamité. »[1] (5)

Ce monarque avait encore le goût des bâtimens et des jardins. Choisy, Bellevue, Saint-Hubert, la Muette, quelques pavillons à Compiègne, quelques autres à Fontainebleau attestent ses excès en ce genre. Le petit Trianon conservera long-tems aussi des traces de sa *jardino-manie*. Un jour, y voyant languir les réparations ordonnées aux serres-chaudes, il demanda à Richard, premier jardinier, avec lequel il conversait toujours familièrement, la cause de ce retard. « Sire, lui répondit celui-ci, M......, directeur de vos bâtimens, évalue à 90,000 liv. ce qui reste encore à faire Or, comme on ne le paie pas, la suspension des travaux s'ensuit tout naturellement. Si cette entreprise me concernait, je me ferais fort de l'achever moyennant 30,000 liv. — Comment,

[1] L'auteur de ces Mémoires tient cette anecdote de M. de Saint-G******, inspecteur général des postes, dont la femme, attachée particulièrement à Mme Adelaïde, entendit du cabinet où elle s'était retirée pendant la visite de Louis XV à sa fille, toute la conversation du roi.

vous en viendriez à bout avec cette somme ! Mais on me vole donc ? — En doutez-vous, sire ? — En ce cas, Richard, je vous charge expressément de la confection de cet ouvrage. — A merveille, sire ; mais l'argent, où est-il ? je n'en ai point, moi. — Quoi, vous en manquez ! eh bien, venez me voir demain matin vers les dix heures, je vous en prêterai. »

Richard fut exact à aller chez le roi, qui lui remit les 30,000 liv. en disant : Oh ça ! mon cher Richard, quand on paiera, vous me rendrez cette somme, n'est-ce pas ? — C'est trop juste, sire ; je vous le promets. — Les réparations se firent promptement au gré de Louis XV. A quelque tems de là, les fonds de la caisse des bâtimens firent face aux déboursés du premier jardinier, et celui-ci, conformément à sa parole, restitua à son maître la somme prêtée.

Ce trait caractéristique peint trop bien l'avarice, pour douter de celle de Louis. Jamais elle ne se manifestait plus ostensiblement que lorsqu'il perdait au tri contre la Vallière et Gontaut. Ne sachant alors

comment déguiser son humeur, il mangeait la cire des bougies et grommelait entre ses dents. Les soins minutieux qu'il accordait à la gestion de ses finances secrètes, confiées à Bertin, ministre des parties casuelles, prouvent encore à quel point il était entiché de ce défaut. Bertin les ayant bonifiées considérablement par un coup d'agiotage, proposa au roi de convertir ses nouveaux fonds en bons sur la Lorraine. « Y pensez-vous, lui répliqua le monarque, depuis quand sont-ils bons ? est-ce de tout-à-l'heure ? — Mais votre majesté, par son dernier édit, les a déclarés excellens. — Qu'est-ce qu'un édit quand la défiance publique lui est contraire ? Croyez-moi, évitons cette école. »

On pourrait citer mille autres traits de Louis XV, démontrant jusqu'à l'évidence que la nature l'avait plutôt formé pour être un bon fermier-général, vivant au sein des plaisirs et de l'abondance, que pour gouverner un empire. L'épitaphe ampoulée, faite à sa mort par un célèbre académicien, n'en donne pas cette idée ; mais aussi G...., l'ami de Piron, ne put-il résister à l'en-

vie de la parodier de la manière suivante :

Ci gît Louis, ce pauvre roi.
On dit qu'il fut bon ; mais à quoi ?

Nous conviendrons que la science du gouvernement est la plus difficile de toutes. Feu M. le dauphin, sincèrement convaincu de cette vérité, s'écria un jour devant l'économiste Quesnay [1] : « Oh que la charge de roi est pénible à remplir ! — Monsieur, je ne trouve pas cela, dit Quesnay. — Eh ! que feriez-vous donc, si vous étiez roi ? — Je ne ferais rien. — Eh ! qui gouvernerait ? — Les Lois. » = Vieille réponse rajeunie, mais toujours admirée.

Quoi qu'il en soit, avouons franchement que ces lois invoquées à juste titre comme des protectrices, ne sont nulle part mieux observées que sous l'empire d'un seul. Certes, ce n'est ni dans les républiques démocratiques, où elles plient à chaque instant sous le caprice des orateurs accrédités qui s'y disputent le privilége d'en être les

[1] Louis XV appelait le médecin Quesnay son *penseur*. Il lui donna pour armes trois fleurs de pensées.

régulateurs exclusifs, ni dans les aristocraties telles que celle de l'ancienne Rome et celle de Venise, qu'on les trouvera exécutées ou non, sans partialité. Ce tiraillement fâcheux n'existe jamais dans les monarchies; voilà pourquoi leur régime est préférable à tout autre.

En effet, il est démontré par l'histoire et l'expérience, que c'est celui où les sujets sont le plus heureux, le plus caressés; celui où les abus crians, les vexations ne sauraient durer long-tems sans éveiller l'attention du prince, sur-tout quand son diadême a pour supports ces hautes qualités, ces lumières du génie qui le rendent une espèce de *mémento* favorable aux gouvernés (6).

Louis XV, comme nous l'avons déjà remarqué, ne possédait aucun des talens supérieurs si nécessaires sur le trône. Bon envers ceux qui l'approchaient souvent, encore meilleur envers les gens de sa maison, là s'arrêtaient ses vertus privées (7). Son invincible incurie annullait presque tous ses moyens. Second Louis XIII, il aurait eu besoin d'un autre cardinal de Richelieu (8). Ses petits couchers, ses

petits appartemens, où il ne savait se défendre ni des circonventions de ses favoris, ni de celles de ses maîtresses, oblitéraient son jugement. Il avait pourtant de l'instruction, un tact sûr, une manière de voir rarement fautive. Enfin, nullement aveuglé sur sa situation, il l'exprimait quelquefois en répétant ce propos de Charles-Quint : *Les gens de lettres m'instruisent; les négocians m'enrichissent et les grands me dépouillent.....* Mais terminons ici l'article d'un monarque toujours malheureux dans sa famille : à l'histoire seule appartient d'en publier les actions; j'ai déjà beaucoup trop osé.

Permettons-nous, en passant, quelques citations analogues au sujet. On lit que l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère n'avait pour adorateurs que des gens de cour, pour amis que des gens de lettres, pour courtisans que des philosophes. En s'y prenant de la sorte, on rend une cour plus attrayante; elle se peuple de gens intéressés à préserver de toute faute capitale, la main qui dirige le vaisseau de l'état.

Charles V, roi de France, *lequel,* selon

Christine de Pisan, *avait été instruit en lettres moult suffisamment*, disait : « *Les « clercs ou à sapience l'on ne puet trop « honorer ; et tant que sapience sera « honorée en ce royaume, il continuera à « prospérité ; mais quand déboutée y « sera, il décherra* ». Charles prévoyait de loin les destinées de la France. Maintenant la cour de Versailles, moins soucieuse de l'avenir, ne pense qu'au jour le jour. Rappelons-nous que l'abbé de Longuerue, forcé d'y paraître, s'écria publiquement : « Ah! « le bon pays pour les ignorans, comme « il n'y a point de livres, on peut y avancer « tout ce qu'on veut ». — Quelle confiance avoir au corps politique de l'état, quand un savant apprécie de la sorte ceux qui le régissent [1].

Cependant, malgré la décadence de notre gouvernement, au lieu de le censurer, réparons-en certains rouages, corrigeons ses principaux abus, et redonnons leur première vigueur aux lois sages tombées en désuétude.

La vieille question : *quel est le meilleur*

[1] On ne doit pas oublier que l'auteur écrivait en 1788. (*Note de l'éditeur.*)

des gouvernemens? est encore à résoudre. Quelques sages de l'antiquité, à la tête desquels il faut ranger Platon, ont traité cette matière plus ou moins prolixement; quelques-uns, de nos tems modernes, s'en sont occupés aussi: presque tous ont abondé en systèmes plus ou moins impraticables, dont la théorie a surpris notre assentiment, toutes les fois que l'exécution ne s'est pas trouvée au bout.

Les anciens n'ont jamais pu s'accorder sur la véritable manière d'administrer les peuples.

Bias disait qu'un souverain se couvrait de gloire quand il se rendait le premier sujet des lois de son pays.

Cléobule l'estimait heureux, assure Plutarque, s'il ne se fiait à personne autour de lui; Anacharsis, s'il était seul sage; Pittacus, s'il pouvait parvenir à ce que ses sujets craignissent pour lui; Chilon, s'il ne pensait qu'à des choses assez utiles, assez profitables pour qu'elles l'immortalisassent.

Toutes ces sentences démontrent combien les nations sont redevables envers les hommes doués de grands talens, qui

se dévouent à leur prospérité. La tâche glorieuse et pénible de les gouverner, est hérissée de sacrifices. Le repos de tous est acheté par les veilles, les sollicitudes d'un seul : il ne vit que pour les autres. Charlemagne créa, fit son siècle; toutes les substances de sa haute renommée s'y infusèrent, et les Français devinrent sous son règne le premier peuple de l'univers.

Après avoir marqué à la craie quelques-unes des mœurs de la cour, nous pardonnera-t-on d'effleurer avec non moins de rapidité, la superficie de celles qui règnent dans cette immense ville, où des plaisirs éblouissans et variés multiformément, conspirent sans cesse contre les impressions que chacun a pu recevoir ailleurs? Oh! c'est bien là que les inclinations natives de la jeunesse candide, essuient une déflexion continue! « A Paris, on sent plus qu'on « ne pense, on agit plus qu'on ne projète, « on projète plus qu'on ne résout.... on « se recherche peu, on se rencontre avec « plaisir, on s'accueille avec plus de vi- « vacité que de chaleur, on se perd sans « regret, ou même sans y faire attention ». A cette remarque de Duclos, joignons celle

de Saint-Foix. « Ce n'est que dans cette « ville, dit-il, qu'on voit un jeune fat faire « dans un même jour, auprès de vingt maî- « tresses, vingt rôles différens avec l'air le « plus faux, le plus forcé, le plus imperti- « nent et le plus aimable. Tendre avec la « délicate, sensuel avec la voluptueuse, il « saura également pleurer sant être atten- « dri, parler sentiment sans être touché, « tourmenter sans être jaloux, feindre l'a- « mour le plus passionné, n'ayant que des « desirs, jurer en même tems à vingt per- « sonnes la constance la plus parfaite, et « pousser l'habileté jusqu'à cacher à chaque « objet de ses feux tous ses autres attache- « mens ; tandis qu'il fera connaître au pu- « blic les moindres faveurs qu'il en reçoit, « et même celles qu'il n'en reçoit pas. »

Pour achever ce tableau, empruntons au père Castel son pinceau original, et disons avec lui : « A la cour, à la ville on prend « dans la société un esprit de formalité, « de discussion, de chicane, de minutie ; « une certaine politesse basse, rampante et « efféminée ; une espèce de petite politique « presque puérile et badine, qui roule sur « de petits intérêts pour lesquels on se pas-

« sionne. On craint, on espère, on fait des
« projets. Les affaires ne vont pas toujours;
« on délibère et tout s'en va en cérémo-
« nies, en mille petits riens qui amusent.
« On ne peut, ce semble, mieux caracté-
« riser la vie civile, qu'en disant que tous
« les esprits y sont dans une espèce de tré-
« moussement, ou, comme disent les phi-
« losophes, de trépidation continuelle, qui
« enivre l'esprit et le tient toujours comme
« absent et hors de lui-même. »

En effet, un certain mouvement d'imitation occasionne dans la capitale un refoulement continu d'objets et de choses; de grandes masses, de grands tourbillons s'y accrochent sans cesse. Tout cet ensemble sort à chaque instant d'eux-mêmes une foule d'individus, sans leur laisser la faculté de se ravoir. C'est absolument comme une espèce de tombe sociale, à laquelle il faut payer malgré soi un tribut quotidien.

Après y avoir séjourné pendant quatre mois, mon caractère, mes idées, mes habitudes prirent une autre direction. Quand je retournai à H*****, ma garnison, je ne présentai plus le même personnage à mes amis ni à mes connaissances; mon genre

était absolument changé. Tout s'éteint, tout s'éclipse au moral comme au physique. L'homme du jour n'est plus celui d'hier; gouverné par ses fantaisies, elles l'usent en renouvellemens. Wilhelmine ne put me revoir sans se livrer au desir de renouer avec moi. Elle mit dans ses témoignages une recherche dont la grâce aimable m'eût semblé de quelque prix, si un attachement raccommodé eût eu la puissance de redevenir l'étoffe des amours.

Amélie Nilby, sa meilleure amie, sa seule confidente, prit envers elle l'engagement d'employer tous ses efforts pour détruire mon apostasie. Adroite à saisir, comme à faire naître les occasions propices, elle sut bientôt se procurer une explication où je m'ouvris franchement à elle. Son exorde préparait à l'idée, qu'une passion expirée d'elle-même n'offrait plus en dernière analyse que des fragmens de ressouvenirs peu capables d'aider à sa résurrection. Epuisant ensuite toute sa métaphysique sur l'amitié, elle en fit un sentiment pur, dont les soins, les attentions, l'intérêt, nullement pénibles à exercer, devaient tout au moins servir de correctifs à

l'amour malheureux. Ces deux points posés, sans une précision trop rigoureuse, Amélie feignit de ne vouloir exiger autre chose de moi, que la promesse de m'abstenir envers son amie de tout procédé ressemblant aux négligences de l'ingratitude. C'était trop peu demander pour éprouver un refus. Quand elle eut mesuré ma facilité, elle essaya de m'arracher à mon indifférence par l'artifice des raisonnemens les plus captieux. Voyant combien il me serait difficile d'échapper à l'importunité de son zèle, si je n'en suspendais la rapide progression par des propos divergens, je lui dis que s'il se fût agi d'elle-même, mes liens auraient encore leur première intégrité. — Moquerie, me répliqua-t-elle; vous auriez fini par m'abandonner comme Wilhelmine! — Je le nie et en révélerais la raison, si votre tact n'était assez subtil pour la pénétrer. D'ailleurs, vous le savez, le sentiment n'a aucune échelle fixe, et celui que vous faites naître..... — Créerait une dupe de plus, si j'étais assez bonne d'écouter les assertions dont chez vous l'esprit accouche à l'insçu du cœur. Ma quiétude me prohibe ce jeu de hasard. — Voilà bien de la prudence.

Mais cette quiétude si estimée de vous, est-elle réellement votre partage ? — Où tend cette question faite avec un sourire malin ? — Pardon ; je songeais, en vous l'adressant, que j'aurais peut-être à mon tour un service à vous rendre. — A moi ! — Oui, à vous-même. — Et de quel genre ? — M'ordonnez-vous de parler sans déguisement ? — Rien ne s'y oppose. — Eh bien ! votre liaison avec Villebor...., due plutôt au basard des circonstances qu'aux conseils de la raison, n'a point l'assentiment général. — Plaisante liaison ! y croyez-vous de bonne foi ? — Mais sa conduite indiscrète dessert assez votre cause. — Achevez ce libelle..... — Je me tais. — Non, de grace, continuez. — Vous laisser ignorer le tort que vous font ses assiduités, ce serait vous trahir. — Soyez tranquille, je le connais trop bien pour être jamais sa victime. — Si vous ne la deveniez, il s'imaginerait être la vôtre, chose qu'il ne vous pardonnerait de la vie. — Est-il donc si dangereux ? — Oui, et tels sont la plupart des suborneurs. — En ce cas, je lui ai rendu justice en le trouvant peu digne de confiance. — D'après cet aperçu, comment

avez-vous la bonté de recevoir tous les jours un homme si mystérieux dans ses desseins, si peu ouvert dans ses manières, et si habitué à se jouer de la simplicité d'autrui? — Demandez-le à mes parens et non à moi. — Ils le verraient sûrement de bien mauvais œil, s'ils savaient combien il est caustique et *faux*, quoiqu'il ait sans cesse à la bouche cette maxime d'Antisthène : *Faire du bien et entendre dire du mal de soi est une vertu de souverain....* — Vous l'aimez bien peu. — Vous vous trompez, c'est vous qui m'intéressez, ne prenez pas le change. Je vous préviens donc encore, par la même raison, qu'il est envers toutes les femmes comme Aristippe était avec Laïs : *Je la possède*, disait-il, *mais elle ne me possède pas*. — En vérité, vous m'effrayeriez beaucoup s'il y avait quelque rapport sérieux entre lui et moi. — Vous effrayer n'est pas mon intention; je cherche seulement à vous mettre en garde contre les chagrins qu'il vous prépare..... — Finissons là ce fastidieux chapitre, et revenons à l'aimable Wilhelmine. — Non; encore un mot, je vous prie. Les renseignemens que je viens de vous fournir sur ce

Janus de ruelles, constamment travesti en Clitandre, ne me sont suggérés par aucune vue particulière. Nulle sorte d'engagement ne nous lie vous et moi; aucune espèce d'animosité ne m'invite à le desservir; je n'ai au contraire qu'à me louer de lui en sa qualité de major du régiment. C'est donc uniquement parce qu'il m'est odieux de voir le méchant immoler de sang-froid l'innocence, que je vous ai fait part de mes réflexions. — Votre motif, senti par ma reconnaissance, est déjà déposé dans son sein.... Mais pourquoi oublier si long-tems la personne fondée à se plaindre de vos froideurs? que lui dirai-je en votre nom? — Toutes les choses capables de la rassurer sur mon tendre attachement. Vous vous en tirerez à merveille à présent, car nous avons découvert ensemble que je vous aime plus que mon amie. = Cette dernière phrase, prononcée en nous séparant, la fit sourire et rougir.

Oh que les femmes sont faibles! Amélie avait de l'esprit, de la pénétration, elle aurait dû profiter de mes avis; mais par malheur il en fut autrement. Son cœur, ses sens, une imagination allumée la ren-

dirent la dupe de Villebor.... Elle en aurait probablement éventé les piéges, s'il ne lui eût présenté la perspective d'unir son sort au sien comme infaillible, et n'eût avec cette magie décomposé ses négations. Aucune faveur ne fut refusée à cet amant déguisé. Il les cueillit toutes avec un feint transport, et sans accompagner son égarement, de ces précautions dont la gratitude use en pareil cas. Un soir où la lune éclairait assez pour servir les curieux, quelques passans le virent entrer par une fenêtre dans la maison d'Amélie. Le lendemain ce fut la nouvelle de la ville ; elle circula de bouche en bouche et parvint jusqu'aux parens d'Amélie. Peignez-vous leur surprise, leur indignation, leur désespoir, en apprenant un événement de ce genre, et vous les excuserez d'avoir sur-le-champ outré la mesure des réprimandes envers leur fille infortunée ; vous excuserez de même celle-ci de n'avoir osé, tremblante sous la colère de l'autorité, dénier les faits dans toute leur étendue. Non, jamais aucun revers n'humecta plus abondamment les paupières des yeux ternes de la douleur, que ne le furent de larmes celles de ces

parens vertueux, au moment où une désolation profonde comprima dans leurs cœurs tous les sentimens de la nature.

On envoya prier le major de venir. Il se rendit à l'invitation sans en savoir le motif. Dès qu'il fut en présence de M. de Nilby, ce malheureux père lui dit : « L'affreuse situation, monsieur, dans laquelle
« vous trouvez ma fille, sa mère et moi,
« est votre ouvrage. C'est à votre délica-
« tesse d'en abréger l'accès. La coupable
« nous a révélé tous ses torts, toute
« son ignominie ; vous seul pouvez dé-
« sormais la restituer à ses vertus par des
« nœuds sacrés. On sait maintenant que
« vous vous êtes introduit nuitamment
« chez moi à heure indue ; la glose la
« plus mordante le publie dans toute la
« ville. Ah ! si les accens douloureux d'un
« vieillard courbé sous le poids des ans,
« émeuvent en vous les ressorts de l'aus-
« tère probité, vous n'hésiterez point à
« suivre les conseils de l'honneur, et à
« nous secourir contre un événement qui
« nous assassine tous à la fois ».

— « Vos mortelles inquiétudes, mon-
« sieur, reprit Villebor.... avec un air

« glacé, sont le fruit de la calomnie et
« non de ma conduite. Si vous considérez
« avec quel acharnement elle poursuit les
« réputations, vous n'ajouterez aucune foi
« aux fables atroces dont nous sommes
« tous en ce moment le jouet. Certes elle
« aurait puissamment réussi à mettre en
« défaut et vos lumières, et votre expé-
« rience, et la vertu, si, changeant d'opi-
« nion et de manières à mon égard, vous
« vous laissiez asservir par sa malignité.
« Plus adroit qu'elle, vous saurez la braver
« et la réduire au silence. J'aime made-
« moiselle votre fille avec une pureté de
« sentiment où ne peut se glisser la plus
« légère intention douteuse. Mais la dif-
« famer dans l'espoir de m'exciter à une
« réparation, serait, je l'avoue, le plus
« mauvais de tous les expédiens. Non,
« elle-même est trop au-dessus d'une in-
« vention si criminelle, pour en partager
« jamais la complicité avilissante. S'il en
« pouvait être autrement, il faudrait la
« plaindre et lui conseiller d'aller s'enfouir
« dans quelque retraite obscure, où la so-
« litude rétablirait le désordre de sa ver-
« satile raison ».

Ce discours, entremêlé d'audace, de dureté, de perfidie, consterna toute la famille. Le père, la mère et Amélie fondirent en pleurs : celle-ci tomba avec précipitation aux pieds de l'impitoyable fourbe, l'appelant encore son ami, et l'implorant d'un ton contristé, où les gémissemens de l'amour, où les cris de la passion dont elle était consumée, signalaient la détresse de ses espérances. A ce spectacle touchant, le bronze même eût été vibré par la pitié ; mais Villebor...., inhumain jusqu'au fond de l'ame, montra dans cette occasion toute l'inflexibilité du crime ; il sortit brusquement d'une maison où il avait goûté si souvent le bonheur suprême, sans proférer une seule parole consolante ou capable d'amoindrir aux yeux de ces trois éplorés, les maux dont il était l'auteur.

M. de Nilby, que son grand âge rendait pusillanime, ne sachant comment obtenir de Villebor... le redressement ordonné par la loi, se vengea sur sa fille des torts de son amant. Il la mit au couvent. Là, après six semaines d'angoisses et de tourmens, elle expia ses erreurs par une fausse-couche dont elle mourut. On n'en eut pas plutôt appris

la nouvelle, qu'une animadversion générale éclata dans tout H***** contre le major. Il y parut à chacun si abject, si méprisable, qu'excepté ses subordonnés, personne ne voulut plus être de sa société. Ah ! si la flétrissure de la conscience doit accélérer la caducité de l'ame, combien doit être avancée l'horrible décrépitude de celle de Villebor.... !

O toi, sensible Amélie, dont les traits enchanteurs, dont les grâces naïves, dont la douce amabilité ne te valurent parmi les injustes mortels que le deuil des infortunes ; toi dont les mânes angéliques reposent maintenant aux pieds du puissant ordonnateur de ce vaste univers, permets que ma philosophie élève, en passant, un autel à ton ombre plaintive.

Avant le dénouement de cette tragique aventure, Wilhelmine, accoutumée au régime tranquille d'une affection fraternelle, se complaisait à m'aimer comme eût fait une sœur. Ce chaste sentiment, professé sans contrainte, colorait nos habitudes d'un fond d'innocence éloignant jusqu'au soupçon que nous eussions eu autrefois des rapports plus actifs. Nous-mêmes les avions

comme oubliés, afin de soigner mieux un engagement moins vif, mais qui dure toujours. Quelquefois, en se réduisant ainsi, on parvient à rompre la pénible attente d'un espoir follement lancé à la poursuite de l'amour fugitif.

L'amour ! il est si capricieux, si volage, si phaseur de son naturel, que rarement il revient sur ses pas. Oh ! combien sont à plaindre les femmes assez crédules pour compter sur la fidélité d'un homme de vingt ans. L'évagation de ses idées, le bouillonnement de son esprit, la fluctuation de ses penchans hétérogènes, le compliquent de manière que, sans le brusque mouvement des transitions, il croirait ne pas exister. De là vient que le moindre choc livre sa fragilité au plus léger courant de rencontre. Eh ! comment vouloir qu'à l'âge des plaisirs il ait une autre allure. A cet âge heureux où, tantôt par la faute des choses, tantôt par la sienne propre, rien n'a le don de lui plaire longtems; où, balotté tour-à-tour par la chimère et la réalité, ses espérances, vastes comme l'avenir, trouvent à peine quelques points d'appui; où enfin plus sa collection de

fleurs s'augmente, plus elle entretient ses muables besoins: je l'avoue, j'étais à peu de chose près agité de la sorte vers ce tems de fermentation. Si quelques nuances de perfectibilité de plus me distinguaient du commun des jeunes gens, je le devais à mes infatigables efforts pour tâcher de leur dissembler. Mais malgré cet avantage, imperceptible à la vérité, j'en différais peu par l'instabilité des goûts, le défaut de tenue ou de suite dans mes actions: aussi me surprenais je toujours avec le desir d'être partout où je n'étais pas; aussi quand vint le moment de quitter les frimas du nord pour m'acheminer vers le Languedoc, mon inconstance sourit à ce voyage et contraria mes regrets. Wilhelmine reçut mes adieux avec une constriction de sensibilité où se peignit toute la beauté de son ame. La mienne emporta des idées diverses; principalement celle que je la reverrais tôt ou tard, ne songeant nullement alors à tout l'affligeant d'un semblable *peut-être*. Hélas! si depuis cette époque mes relations avec elle ont cessé, mes réminiscences certifient du moins qu'elle est restée toute entière dans la pensée de mon amitié.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

(1) Les pages du roi reçoivent une brillante éducation : on leur donne les meilleurs maîtres en tout genre; mais rarement en profitent-ils comme ils le devraient. La grande dissipation dans laquelle ils vivent continuellement, en est une des principales causes. = On ne sait pourquoi l'on persévère dans l'usage de les affubler d'un lourd habit de livrée, fort inférieur à tout autre habit du côté de l'agrément, et fort dispendieux, puisqu'il coûte six cents livres.

La démence était autrefois poussée si loin à ce sujet, que chaque seigneur banneret portait lui-même et donnait à ses gens une livrée conforme à la couleur de sa bannière. Les nobles relevant de lui tenaient à honneur d'arborer sa livrée. Cette ridicule manie prit naissance au tems des croisades. = On vit Louis XI, lorsqu'il marcha contre les liégeois, porter par politique la croix de Saint-André, signe distinctif des ducs de Bourgogne. = Les soldats et même les officiers portaient anciennement la livrée de leurs chefs. Un réglement fait pour la gendarmerie avant Charles VII, ordonne à chaque homme d'arme de couvrir sa cuirasse d'un hoqueton ou d'une casaque à la livrée de son capitaine. = Les nobles arborant le symbole de leurs seigneurs dominans ou suzerains,

joignaient souvent à la pièce de conformité la marque de l'emploi qu'ils exerçaient ou avaient exercé près de ces seigneurs. Voilà pourquoi ceux qui étaient châtelains, écuyers, maîtres-d'hôtel, trésoriers, secrétaires, etc., prenaient pour armoiries des clefs, des lances, des molettes d'éperon, des forces, des tourteaux, des bezans, des billettes et autres pièces désignatives de leurs offices. Il y a encore en France beaucoup d'exemples de ces conformités d'armoiries de familles vassales, avec celles des seigneurs dont elles ont relevé. = Autrefois les pages et les écuyers suivaient leurs maîtres à cheval dans tous les tournois et carrousels; les laquais au contraire les précédaient toujours à pied. Le nom de ces derniers vient de *laka*, mot arabe signifiant *celui qui va devant*. Le terme espagnol *lacaio*, francisé par nous, en dérive.

(2) « Un philosophe, dit Platon, ignore le chemin « de la place où l'on rend la justice. Il n'écoute pas « les lois nouvelles qu'on publie. Faire des brigues « pour parvenir aux charges, chercher les festins, la « musique, la compagnie des femmes, c'est ce qui « ne lui est jamais venu dans l'esprit, même en « dormant. Les aventures du tems lui sont aussi « inconnues que ce qui se passe dans un autre « monde. Il ne sait pas même qu'il ignore tout cela; « car il n'y a que son corps présent dans la ville où « il demeure. S'il parle des choses les plus com- « munes, il donne à rire à tout le peuple tombant « dans un puits comme Thalès, ou dans des em- « barras infinis faute d'expérience. Lorsqu'il entend « parler de dix mille arpens de terre comme d'une

« richesse considérable, il trouve que c'est peu de « chose en comparaison de toute la terre. Quand on « lui vante une noblesse qui compte sept aïeux ; « qu'est-ce que cela, dit-il ? par rapport à ce grand « nombre d'aïeux de chaque homme en particulier, « parmi lesquels la fortune a confondu les pauvres « et les riches, les rois et les esclaves, les barbares « et les grecs ! Tandis que d'un côté il se met au- « dessus de tout, d'un autre côté tout l'embarrasse, « et il paraît ridicule à la plupart de ceux qui « l'écoutent. »

(3) Les scythes, après s'être emparés d'Athènes sous le régne de l'empereur Claude II, rassemblèrent tout ce qu'ils purent trouver de livres pour les brûler ; mais l'un d'entr'eux les détourna de cette barbarie, en leur disant qu'il était à-propos de conserver ces sortes de choses pour amollir le courage de ses ennemis. — « Les goths représentèrent à leur reine « Amalasunte, que l'éducation qu'elle donnait à son « fils Athalaric ne convenait pas à un roi des goths ; « que la science ne peut s'accorder avec la valeur ; « qu'elle se tourne en timidité et en bassesse de « courage ; qu'on doit éloigner de l'indolence des « lettres et livrer entièrement aux exercices des « armes, un jeune prince destiné à être un grand « capitaine ; et que celui qui est accoutumé à avoir « peur d'une férule, aura peur à plus forte raison « d'une épée. »

(4) Le seul homme vraiment original qu'il y eût à la cour de Louis XV, c'était le maréchal de Brissac. Il portait deux queues à sa perruque, et ses habits

étaient brodés sur toutes les coutures. Son style, son langage lui appartenaient aussi en propre. On se rappelle la lettre qu'il écrivit, en 1765, à la comtesse de Gisors, qui l'avait prié d'aller chez les juges de M. Duleau d'Allemand, curé de Saint-Sulpice, lequel réclamait contre sa démission donnée, etc. Ceux qui ne la connaissent pas seront bien aise de la trouver ici.

« Ma seule, unique et essentielle déité veut donc « que j'aille don quichotter pour les paroissiaux in- « térêts de sa conscience couleur de rose ; elle m'or- « donne le rôle de valet de la tragédie d'un schisme « au faubourg Saint-Germain, moi qui galoppe une « place dans *Calais assiégé*. L'équitable marguillier « des honneurs d'un temple commencé, doit porter « par écrit ses sollicitations fondées sur l'amour des « héroïnes de nos bannières processionales. Je n'ai « vécu qu'avec nos drapeaux et nos étendards, nourri « de détails unis avec l'honneur : j'ai vu démissions « valoir, d'autres refusées, selon la volonté du chef ; j'ai « vu qu'autrefois faire et dire étaient un terminé invio- « lable. Sur quoi tabler dans ces climats nouveaux, où « les formes sont en continuelle bataille avec le fonds ? « Que la volonté de Dieu soit satisfaite au profit de « nos ames en leur direction ! Je ne balaierai jamais « la mienne, ma chère sœur, de l'amour que vous « m'avez inspiré. »

(5) La mort du dauphin fut vivement sentie à la cour et par tous les français. Un anglais, assure le continuateur de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France du président Hénault, écrivit au duc

de Nivernais : « Permettez à un étranger de mêler « ses larmes aux vôtres et à celles de toute la France. « *Germanicus*, pleuré des romains, le fut aussi des « voisins, des ennemis même de l'empire. Si M. le « dauphin jette encore les yeux sur la terre, il n'y « voit en ce moment que des cœurs français. »

(6) J'aime à voir Montauzier, gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV, mener son jeune élève dans les chaumières, dans les mazures les plus voisines de Versailles, et entendre l'enfant se récrier sur ces tristes et dégoûtantes demeures. = *Entrez et voyez*, lui disait cet homme respectable, *c'est sous ce chaume, c'est dans cette misérable retraite que logent le père, la mère, les enfans, qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table.* O la belle et utile leçon ! Lorsqu'il cessa ses fonctions de gouverneur, il dit au dauphin à cette occasion : *Si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez et je m'en consolerai.* Que de dignité dans ce peu de mots pleins de philosophie ! Heureux les princes dont les instituteurs savent tenir un tel langage.

(7) Louis XV était bon par tempérament. Un gentilhomme du Vendomois qui le savait, voulut s'adresser uniquement à lui et non au ministre, pour obtenir une place à Saint-Cyr, en faveur d'une de ses filles. On eut beau l'assurer que le roi ne lirait pas sa lettre, il lui écrivit toujours, malgré cet avertissement. La suscription de l'enveloppe contenant son placet, au

lieu de porter simplement, selon l'usage, ces deux mots : *au Roi*, était ainsi conçue : *A sa majesté Louis XV, roi de France et de Navarre, en son château à Versailles près de Paris.* Cette singularité excita la curiosité de Louis. Il ouvrit le paquet, lut le placet et accorda la grace sollicitée.

(8) Les dernières paroles du cardinal de Richelieu, mourant, à Louis XIII, nous dévoilent toute la faiblesse de ce roi : « Je vous laisse, lui dit-il, de bons « ministres. Vous n'avez rien à appréhender de vos « ennemis du dehors, si vous suivez les conseils de « ceux que j'ai mis dans les affaires. Mais c'est à « *votre petit coucher* que vous avez à craindre, et « qui m'a donné plus de peine que tous les étrangers « ensemble. »

LIVRE II.

Si à chacune de mes nouvelles stations je n'occupais le lecteur que de moi, l'ennui forcerait bientôt sa raison de se replier sur elle-même. Il faut, pour l'intéresser dans un genre délassant, multiplier autour de lui les mondes à parcourir, les situations piquantes, les groupes d'idées, et choisir assez heureusement d'autres tableaux qui l'empêchent de regretter un instant ceux dont ses regards viennent d'être frappés. Tout est adresse ou fausseté parmi les hommes : la plupart se montrent comme ils peuvent, et non comme ils sont; mais la presque totalité a le dessein de plaire ou de séduire. En continuant donc de mêler à mes récits quelques épisodes, peut-être m'écarterai-je moins de ce but : d'ailleurs, je sauverai par-là mon faible mérite des atteintes d'une critique jalouse, et ne laisserai positivement à sa merci que la distribution bien ou mal ordonnée des rayons où les faits recueillis par ma mémoire se

casent à mesure. Nulle action où il ne faille ainsi préparer d'avance des amusettes à l'ennemi, afin d'en ralentir les poursuites importunes.

Après onze ans d'absence je revis les foyers paternels, mais n'y retrouvai plus cette mère chérie, à qui ma tendresse ménageait toujours les plus douces jouissances. Des motifs dont l'examen sérieux m'est défendu, l'avaient entraînée à se séparer de son mari.

C'est à Toul.... où elle s'est retirée, que son amour des sciences, sa philosophie et sa muse aimable la distraient de ses peines. Familiarisée avec l'art de paraître, elle y commande au bon goût. On y recherche sur-tout sa société, parce que c'est celle où l'on a de l'esprit sans effort, et de la grâce sans le savoir. Mais qui oserait se flatter d'appaiser long-tems le murmure des rivalités ? Enchaîne-t-on facilement l'envie ? Infatigablement obstinée à tout déprécier, n'est-elle pas comme le reptile qui ronge la lime jusqu'à sa dernière dent ?

Peu de jours après mon arrivée, je commençai à sentir l'oppression de l'autorité dévolue aux pères dans les pays régis

par le droit écrit. Que des goths, des wandales se soient accommodés dans les tems d'ignorance, des usages introduits par ces romains, dont la gloire consistait à bouleverser les peuples assez malheureux pour en être connus, il n'y a rien là d'extraordinaire : mais que des nations éclairées soient encore réduites, au dix-huitième siécle, à suivre les pandectes, le code de Justinien, si inférieurs à la législation de certains peuples modernes, voilà ce dont nous avons droit d'être étonnés. Un oncle auquel j'étais encore plus attaché, en raison de ses douces vertus, que par les liens du népotisme, vint environ dans le même tems chez mon père. Il le trouva tellement imbu de son patriarchat, que pour me soustraire aux effets d'un asservissement empirant sans cesse, il lui demanda et en obtint la permission de m'emmener pour trois mois dans la ville où il demeurait.

Elle était agréable sous bien des rapports, cette petite ville ; la société s'y divisait en coteries, ayant chacune son esprit particulier. Celle de madame Doyris, où les jeunes gens se plaisaient le plus, à cause

d'AlphonzineValos sa sœur, dont l'humeur constamment gaie, l'accueil aimable, le débit facile, spirituel, prêtaient de la fraîcheur aux choses les moins saillantes, m'attira plus que les autres. Alphonzine, pressée du desir de corriger les torts de la fortune par quelque mariage d'inclination, guettait tous les moyens de capter les suffrages. Nul n'augmente sa valeur intrinsèque que par son crédit sur l'opinion d'autrui : elle le savait; aussi ses prévenances, calculées d'après cette règle infaillible, avaient une finesse d'intention beaucoup plus faite pour être sentie que remarquée. L'esprit, auprès d'elle, laissait à l'ame seule le soin de la comprendre. Elle possédait, comme les syrènes, la merveilleuse faculté d'émouvoir et celle de neutraliser les précautions employées contre l'effet dangereux de ses charmes; d'où il devenait impossible de la voir sans l'aimer, et de l'aimer sans vouloir doubler ce sentiment.

Beaucoup d'hommes à bonnes fortunes placent tout leur amour-propre à grossir la liste de leurs triomphes; souvent même ce véhicule trahit leur galanterie. Loin de céder aux inspirations du mien, je me con-

tins auprès d'Alfonzine dans les bornes d'une modeste réserve, afin d'obtenir de mon peu d'évidence une espèce de protection contre ses vues secrètes, dont je me défiais. Cependant, malgré cette conduite réfléchie, des préférences inattendues faillirent à décomposer mes trop incomplètes résolutions. Nos projets sont comme des barques légères naviguant sur l'Océan, que le moindre choc fait chavirer. Enchanté des honnêtetés multipliées d'Alfonzine, je m'avisai de soupirer auprès d'elle les idylles les plus érotiques, en conservant néanmoins l'intention de ne jamais outre-passer ce jeu de paroles ; mais animée par les accens de mon enthousiasme, elle parut en priser tellement l'expression, que mon zèle s'éleva insensiblement jusqu'à la curiosité des desirs.

Nous en étions à ce degré de témoignages réciproques, quand un soir, au moment où chacun se retirait, elle me pria de rester pour prendre du thé avec elle et mademoiselle Sudenze son amie. J'accédai sans peine à une si douce invitation. Madame Doyris, peu disposée à prolonger la veillée, demanda au trio la permission

de l'abandonner à lui-même, et alla se coucher. En attendant le thé, les deux amies me condamnèrent à jouer à la cligne-musette. C'était choisir un passe-tems scabreux, et me jeter le gant des épreuves ; mais quand de jolies femmes affichent une si engageante intrépidité, comment oserait-on ne le pas ramasser.

Soumis aux ordres de mes deux belles, je demeure seul au salon, pendant qu'elles vont se cacher. L'une cherche dans les pièces voisines la niche où ses appas seront en sûreté, l'autre monte à l'étage supérieur, et s'y perd. Un cri perçant m'avertit d'aller à leur découverte. Je pars. La maison est peu grande, j'y voyage en tout sens. Mes perquisitions sont d'abord infructueuses : mais en revenant sur mes pas, je frôle par aventure Alphonzine, tapie à ce moment dans un angle du corridor. Ce froissement, presque insensible, m'invite à m'en approcher plus près ; je la touche, puis un baiser..... elle soupire ;.... un second... elle soupire encore : continuerai-je ?.... Non, l'amie pourrait nous surprendre. Vite, sans mot dire, j'entre dans une chambre ayant un

dégagement sur l'escalier : ma marche est si rapide, que j'y culbute au milieu d'un énorme tas de noix dont j'ignorais la proximité ; elles roulent de toutes parts. En voulant me dépêtrer de cette étrange embuscade, ma mal-adresse accroît le désordre et le propage jusqu'à l'escalier, d'où mille noix fugitives tombent avec un tel fracas, que les deux amies accourent promptement vers le lieu de la scène. Ma chute, mes hauts gestes, mon étonnement, les font rire aux éclats ; leur gaieté me gagne, et nous retournons ensemble au salon. On exige un gage en expiation de mes torts involontaires ; je le donne, après quoi le jeu recommence. Si mon premier essai m'a présagé d'avance le sort qu'on me réserve au second, cette prénotion acquiert bien plus de consistance encore quand j'entends former le complot de se réfugier dans les appartemens du rez-de-chaussée, où règne une solitude profonde. Le cœur me bat.... de joie.... Hélas ! il s'en faut ! La timidité de l'appréhension seule l'agite. On crie : *C'est fait ;* à ce mot d'appel, je revole sur les traces de mes deux dames. Je m'enfonce dans la plus sombre obscurité, où, tout

en circulant au hasard, j'aboutis à un cabinet éloigné dont la clef est à la porte. Je l'ouvre ; les efforts d'une respiration mal comprimée y décèlent la présence d'un objet : j'avance à tâtons un pied, puis l'autre ; ma main saisit, on la serre en silence ; ma hardiesse s'augmente, elle est tolérée ; tout prélude des instans plus décisifs encore, dont mon ardente imagination mesure déjà la volupté, quand inopinément un imbécille, non, je me trompe, un officieux laquais, vient nous annoncer, d'une voix stentorale, que le thé est prêt. Ce contre-tems suspend l'exécution de tout projet ultérieur. Les têtes se recomposent, les sens se refroidissent, et le calme reprend son assiette primitive.

Heureux d'avoir été préservé des faveurs après lesquelles j'aspirais si vivement ; je ne songe plus, en prenant du thé avec mes deux héroïnes, qu'au moyen de les quitter sans choquer leur vanité. Mademoiselle Sudense regarde à sa montre. Quelle heure est-il ? lui demandé-je aussitôt. « Minuit trois quarts ». — Comme le tems passe rapidement auprès des femmes aimables ! Je serai grondé de rentrer si

tard ; mes parens n'entendront pas raison. Adieu , mesdames , promettez-moi de recommencer une autre fois nos jeux innocens ; ils ont , pour votre admirateur , un charme inexprimable. » En achevant ma phrase, je les salue et sors.

Que nous sommes faibles et versatiles ! Jamais je n'ai fait une sottise sans être certain d'avance qu'elle était telle , et sans ruminer , même en la commettant , sur les moyens de la réparer. Il est fâcheux de ne pouvoir être dupe d'aucune de ses propres actions , et nonobstant cela, de s'enfourner comme malgré soi dans l'ornière du repentir. Si ma nouvelle Armide eût redoublé de magie , qui sait si ses bienfaits , dispensés avec l'air d'une vertu subjuguée , ne m'eussent pas lié de manière à n'avoir plus la possibilité de me dégager d'elle. Une fois épris, notre raison en délire bâtit des palais au milieu d'un désert, et place la source de toutes les félicités dans l'objet de ses erreurs. Nos goûts s'habillent presque toujours de nos sentimens de circonstance. Voilà pourquoi ils nous déçoivent si souvent en amour. Un événement arrivé dans la même ville, pendant le séjour que

j'y fis, prouvera combien l'on s'en fait accroire, quand il nous aveugle.

Deux compagnies du régiment de la S*** y étaient alors en cantonnement. Parmi les officiers de ces compagnies, se trouvait un sous-lieutenant très-amateur d'aventures galantes. Ses plaisirs allaient toujours de conserve avec ses devoirs. Entraîné par l'impulsion des premiers, il parvint à faire connaissance avec une jeune religieuse de l'ordre de la Visitation.

> Desir de fille est un feu qui dévore,
> Desir de none est cent fois pis encore.
>
> GRESSET.

Si la guimpe mystique donne souvent un intérêt de plus aux contours enchanteurs d'une jolie figure, la tendre visitandine n'avait rien à souhaiter de ce côté, ni de celui de l'esprit et de la sensibilité. La nature semblait l'avoir dessinée pour être modèle. Tant d'attraits ne purent rester long-tems ignorés d'un jeune homme continuellement aux aguets de l'asile de la beauté. Quand il eut découvert celle-ci, il ne pensa plus qu'à la rendre l'objet de ses assiduités.

> Nyrée est beau; j'y veux encore un point,
> C'est de l'esprit, car les sots n'aiment point.
>
> BERNARD.

Loin d'en manquer, l'aimable sous-lieutenant avait de plus cette insinuance jésuitique si entraînante, si persuasive, si efficace dans mille conjonctures. La dorure des paroles lui était familière. Son langage pénétrait au cœur, et rarement on l'écoutait sans éprouver l'émotion du plaisir.

Une jeune pensionnaire du couvent, sa parente éloignée, fut, sans le savoir, la cause innocente de sa première entrevue avec la trop confiante visitandine. Cette même parente lui servit ensuite de prétexte pour aller fréquemment au parloir. Il y voyait en même tems la jolie none remplissant les fonctions de mère-écoute, tantôt à son tour, tantôt à celui d'autres religieuses à qui elle enlevait cette espèce de corvée, à leur grande satisfaction. Bientôt, idolâtre de son amant et savourant toutes les délices d'une existence prohibée, elle brûla des mêmes feux que lui. Elle lui écrivait des lettres dont la chaleur le disputait aux tendres missives d'Héloïse à Abeilard; elle en recevait de non moins allumées. Cet échange se faisait entr'eux sans que la jeune pensionnaire le soupçonnât. Quelquefois même on l'envoyait chercher un morceau

de musique ou autre chose oubliée à dessein de l'éloigner; et durant sa briève disparition, les deux amans épuisaient toutes leurs ressources pour tâcher de tromper la tyrannie des grilles.

Mais à la fin, trop excessivement affectés d'une contrainte dont la sévérité des lois claustrales ne leur permettait pas d'entrevoir le terme, ils conçurent le plan d'une évasion. Ce plan adopté sur-le-champ par leurs têtes exaltées, le jeune homme ne perd pas un moment; il sort, court, va chez lui, en revient un quart-d'heure après, apportant sous son manteau un habit uniforme complet, et une échelle de soie. L'habit servira à déguiser sa maîtresse; l'échelle à escalader les murs de clôture le lendemain, à minuit précis. Ce premier point rempli, elle gagnera la grande route, où une chaise de poste, commandée exprès, recevra les deux amans, devenus libres alors de cheminer vers l'Espagne, et d'y aller cimenter leurs nœuds en face des autels. Les choses ainsi combinées, l'on se quitte, en convenant de ne plus se revoir avant leur entière exécution.

L'instant désigné arrive; minuit sonne.

Aussitôt l'ardente religieuse affrontant tous les périls, parvient sans beaucoup de peine à déserter de sa sainte prison. Quelle est heureuse ! Sa joie est indicible ; elle ne marche pas, non, elle a des ailes qui la portent avec célérité au rendez-vous. O surprise !.... ni voiture, ni amant n'y sont encore !.... Elle est tout oreille, tout silence.... ; mais le zéphyr même est muet ; la nature entière dort, hors son cœur entouré d'inquiétudes. Au milieu des perpléxités d'une si pénible attente, elle s'interdit encore toute espèce d'accusation contre celui à qui elle a sacrifié son repos et sa vie. La perspective du bonheur élève sa pensée, la fait planer au dessus du soupçon.

Mais pendant qu'elle est ainsi absorbée par le tourment de ses réflexions, son amant n'est déjà plus le même homme ; hier passionné, aujourd'hui glacé d'indifférence, sa pusillanimité s'effraie des suites d'un tel enlèvement : l'échafaud ou la misère lui paraît devoir en être le seul résultat. Tremblant de crainte, il recule jusque dans sa propre lâcheté ; et honteux de lui-même, il n'ose aller faire part de ses dernières résolutions à celle dont il règle les

destinées. Coupable indélicatesse ; perfide oubli de toutes les obligations, de tous les procédés estimables, de tous les sentimens à-la-fois, et dont il rougirait éternellement, si la bassesse pouvait capituler jamais avec aucune vertu.

Toutefois, quoique l'infortunée fugitive erre seule à travers champs au milieu des ténèbres de la nuit, espérant toujours rencontrer l'ami de son cœur, sa présence d'esprit ne l'abandonne point. Ce n'est qu'après avoir enfin acquis l'horrible certitude de sa déception, que l'agitation des regrets l'abat un instant. Mais cet accablement se termine par le rappel de tout son courage. Plus de plaintes, plus d'hésitation, il est urgent de prendre un parti décisif, elle le prend; de réparer sa faute, elle s'y résoud.

Dès l'heure même, ses pas se dirigent à l'évêché; par bonheur l'évêque aimait à veiller. Le suisse veut d'abord renvoyer l'inconnu; mais des instances réitérées en adoucissent la rigueur. Il va prévenir son maître qu'un jeune officier désirerait l'entretenir d'une affaire infiniment pressée, et revient peu après avec ordre de le laisser entrer. Admise, elle débute envers l'évêque

par la demande d'une audience particulière. A cette proposition, un grand-vicaire présent se retire. Soudain l'infortunée se précipite aux pieds du prélat, lui déclare que le simulacre d'homme implorant sa miséricorde, est une pauvre religieuse égarée.... En prononçant ce dernier mot, la parole lui manque; tous ses nerfs se contractent, tressaillent, et des suffoquemens multipliés augmentent la touchante pâleur de ses traits. L'évêque en a pitié, il la relève d'une main bienfaisante, la fait asseoir, la rassure, l'invite à lui tout confier comme à un père indulgent. Cet acte de bonté remet ses esprits, diminue sa timidité, son effroi, et l'engage à oser raconter en détail sa déplorable aventure. Durant cette ingénue narration, où elle déploie toute l'onction de l'humilité chrétienne, elle observe dans les regards du prélat un fonds d'attendrissement vainement combattu, dont elle profite pour s'interrompre par un profond soupir et des larmes. Leur effet agit puissamment sur l'évêque ; il voudrait essayer de la reprendre, mais la vue d'un objet charmant se mourant d'affliction, ne lui laisse que la douce faculté d'en être le consolateur.

Il fait rentrer son grand-vicaire, pèse avec lui toutes les considérations, toute la gravité d'une faute capable de compromettre éminemment la sûreté personnelle de la délinquante. Après un mûr examen, ils résolvent d'obvier la nuit même au scandale de cette évasion, en réintroduisant la religieuse dans son monastère.

La décision prise, on ordonne au cocher de mettre les chevaux. En cinq minutes ils sont prêts. L'évêque, le grand-vicaire et le feint jeune homme montent en voiture sans être suivis d'aucun laquais. On tire le cordon à un angle de rue distant de cinq ou six cents pas du couvent. Le cocher arrête. L'évêque et le grand-vicaire descendent, en recommandant à la jeune personne de les attendre dans le carrosse. Bientôt ils sont à la porte de l'asile des pieuses visitandines. Ils sonnent plusieurs fois sans être entendus. A la fin une des tourrières de jour s'éveille et vient aux informations. On lui dit à travers le guichet, que l'évêque, instruit du désordre des dames de la Visitation, veut sur-le-champ s'en assurer par lui-même. La tourrière, étonnée d'une pareille intention, demande la liberté d'en aller prévenir

la supérieure, afin qu'elle rende à monseigneur les honneurs qui lui sont dûs. Cette faveur lui est accordée.

La supérieure dépêche sa toilette : elle arrive toute essoufflée en faisant ses excuses à l'évêque de ce qu'elle n'a pu paraître plutôt. Ce dernier sourit à ce compliment oiseux ; puis d'un air doux lui adresse une sémonce modérée sur sa manière de surveiller la communauté confiée à son zèle. Etonnée d'un reproche à ses yeux immérité, elle offre de soumettre à l'examen le plus rigoureux la police sévère de sa maison. — Madame, poursuit l'évêque, c'est précisément le but qui m'amène ici. Allez donner un tour de clef à la porte de chaque cellule, ensuite retirez-vous dans la vôtre. Ce préliminaire exécuté, monsieur et moi nous ferons une tournée après laquelle nous vous devrons ou des éloges ou des réprimandes. — Monseigneur va être obéi avec d'autant moins de peine, qu'accoutumées à l'observation de la plus stricte discipline, les traits de la censure ne sauraient nous atteindre.

L'ordre de l'évêque accompli, il commence par sceller aussi la supérieure dans sa

propre chambre ; puis il envoie son grand-vicaire chercher la religieuse évadée. Elle revient avec lui au couvent ; là elle indique sa cellule, où elle rentre aussitôt. Un signe de repentir, un mot de remerciement, un geste de sensibilité assurent ses bienfaiteurs de sa gratitude et de l'éternel souvenir qu'elle conservera de leur indulgente action.

Ceux-ci, afin de donner à leur visite un air de généralité, parcoururent alors tout le couvent. La subite apparition de deux supérieurs qui n'y étaient jamais venus à une heure si importune, troubla la quiétude de la plupart de ces filles de Dieu. Les unes se réveillèrent en sursaut, au plus léger bruit fait dans le dortoir. Ce bruit, en suspendant mille douces sensations, ouvrage d'heureux songes, dissipa trop amèrement les ombres chéries dont leurs ames s'entouraient. A l'ivresse encore active d'un sommeil voluptueux trop brusquement interrompu, on reconnaissait toutes les jeunes. Les autres, léthargiquement engourdies, comme si du suc de pavots eût circulé dans leurs veines, semblaient privées des ressorts de la vie ; elles seules s'écriaient froi-

dement : *qui est là?* Rien n'émouvait leur vétuste importance; d'où il fut extrêmement aisé aux deux visiteurs de sonder l'état moral et physique de chaque individu. Quand ils eurent achevé leur tournée politique, la captivité de la supérieure cessa. L'évêque lui témoigna son contentement de l'excellente discipline qui régnait dans sa maison ; mais il l'exhorta néanmoins à redoubler de vigilance et de sollicitudes, afin d'ôter au public, toujours si crédule, si porté à accueillir les satyres de la calomnie, le malin plaisir de lancer des brocards sur le compte de ses religieuses. La supérieure, flattée de cette espèce d'éloge, s'inclina et baisa l'anneau sacré de monseigneur, qui après s'en retourna chez lui très-satisfait d'avoir secouru l'innocence abusée. Il était bon, compâtissant, philosophe; il était plus qu'apostolique, ce digne évêque !

O siècle éclairé ! quand anéantirez-vous par-tout, sans secousse, sans violence, avec les seules armes de la raison, ces verroux, ces doubles grilles, ces triples clôtures qui renferment encore tant de victimes de la superstition ? Le grand ordonnateur des mondes commanda-t-il ja-

mais rien d'aussi absurde ? Toutes ces maigres conceptions dont s'emplit le tube étroit de notre faible entendement, sauraient-elles être une émanation quelconque de la majestueuse pensée de l'univers ? Pourquoi donc ainsi toujours descendre jusqu'à nous, au lieu de nous élever jusqu'aux tons de la nature. Mais nous préférons à ses immuables lois, à ses leçons éternellement bonnes, les sophismes captieux de l'erreur. Aucun de nous ne s'aperçoit qu'elle est un cancer attaché à notre esprit, dont le ciel, dans sa colère, affligea les mortels, pour les punir sans cesse de leur orgueilleuse présomption. Pauvres humains ! la folie vous façonne à son gré ; elle compose vos goûts, vos préjugés, vos modes, vos systèmes ; et vous vous dites des sages !

Continuons. J'ai traité Alphonzine avec assez peu de circonspection pour être dispensé de grossir le trait qui lui appartient. Si nos rapports eussent continué, j'aurais infailliblement fini par perdre la partie, chose dont mes intérêts se seraient mal trouvés.

Mon père désirant me revoir, il me fallut abandonner un lieu où je jouissais de quel-

que liberté et m'aller de rechef confiner dans celui des soumissions. Sa sœur, la vicomtesse D****, dont la fille avait reçu une brillante éducation, demeurait alors avec lui. Veuve depuis six mois, tous ses souhaits se bornaient à terminer ses jours auprès d'un frère pour qui elle avait une amitié d'habitude équivalant à de la tendresse. Elle ne lui célait point combien elle aurait de joie si sa fille et moi nous prenions du goût l'un pour l'autre; mais, quoique mon père partageât le même vœu, il lui conseillait de ne pas laisser deviner sa pensée, sachant que les enfans sont naturellement enclins à réprouver, par esprit de contradiction, les projets de leurs parens. Lui-même il régla ses mesures d'après cette opinion. Cependant il vint une époque où tous les deux nous sondèrent chacun à part. Mes penchans, d'accords avec ceux de ma cousine, se déclarèrent ouvertement. On n'eut plus dès-lors qu'à s'occuper des moyens de hâter notre union. Le cardinal de Bernis, mon parent, se chargea d'impétrer en cour de Rome les dispenses nécessaires, et, quand il les eut obtenues, l'autel reçut nos sermens.

Le mariage est peut-être l'état où l'on espère le plus de félicité ; du moins l'embrasse-t-on avec la confiance d'y rencontrer l'assemblage de tous les biens. De là cette surprise, toujours nouvelle, chaque fois que le mal naît au milieu de son sein même. Le mien réussit à merveille ; tout en protégeait le bonheur. A de rares qualités, à un caractère plein d'aménité, Charlotte D**** joignait une figure intéressante, des talens agréables, et de la fortune, si ce dernier avantage peut être compté par la philosophie. Complaisante sans en avoir l'air ; attentive sans plier sous les efforts ; sensible sans montrer de l'affectation ; attachée à ses devoirs sans afficher aucune pente exclusive ; pleine d'affabilité, pleine d'obligeance envers tout le monde, comment eût-il été possible qu'une femme si accomplie ne m'eût pas rendu parfaitement heureux.

J'étais dans ce tems-là capitaine de cavalerie réformé, et à ce titre l'ordonnance m'exilait du régiment où j'avais le droit d'être remplacé. La liberté d'être près de mes pénates, aussi long-tems que je le voudrais, aurait dû m'engager à m'occuper

de l'amélioration de mes biens, et dans mes longs loisirs, des sciences utiles et agréables; mais il en fut d'abord tout autrement. Un de mes amis, le comte de Balasuc, chasseur outré, parvint à m'inoculer sa folie. Il s'y prit si adroitement, qu'au bout de quelques mois il me rendit presque aussi ridicule qu'un de ces barons westphaliens, dont la vie se consume en excès bachiques, et à détruire du matin au soir des animaux paisibles. La chasse, la guerre, la galanterie, pour un plaisir mille peines, dit le proverbe espagnol (1).

Me voilà, grace à ma nouvelle passion, guêtré dès l'aube du jour. Le havre-sac sur le dos, l'arme au bras, je franchis les bois, les guérets, ou gravis les coteaux les plus rudes. Tout en arpentant la campagne, je rêve à ma meute, à mes chiens couchans, à mes fusils de divers calibres; ma tête est remplie des attirails de ce pénible métier, où l'homme civilisé devient agreste, où une stupide végétation ternit sa pensée. Suis-je de retour chez moi; halètant encore de fatigue, je m'empresse d'y raconter d'une voix exténuée les faits de chaque chasseur: l'un a tué du haut d'une roche un renard

passant très-loin de lui ; l'autre, au moment où un mur s'éboulait sous ses pieds, a d'un seul coup abattu deux perdrix. Ces redites continuelles deviennent à la fin le tourment de mes auditeurs ; mais comme personne ne me le témoigne, tout mon esprit se fond en narrations de ce genre, plus ou moins ennuyeuses.

L'art de verser à propos dans le creuset l'acide qui ronge l'alliage, semblait être naturel à ma femme. Elle saisit, pour me dégoûter de la chasse, l'occasion offerte par un accident arrivé à un domestique, qui, en voulant décharger son fusil, eut la mal-adresse de le faire partir aux dépens d'une phalange de ses doigts. « Vous le voyez, me dit-elle, combien ce triste passetems a d'inconvéniens. Tantôt une arme crève d'une manière fatale, tantôt un tireur imprudent blesse ou tue son voisin, comme feu M. le dauphin tua son frère de lait, M. de Saint-Vigor. Il en fut inconsolable ; il accabla de bienfaits la famille du défunt, il renonça aussi dès ce jour à un exercice si peu analogue à la sagesse de ses goûts ; mais ses tardifs regrets, mais les dédommagemens dont il les accompagna fermè-

rent-ils la plaie incurable de son cœur? Quand on est comme vous fécond en ressources pour déjouer l'ennui du moment, on ne saurait, sans être coupable, se livrer avec excès à une telle dissipation.

Où est-il l'homme qui oserait se flatter d'acquérir au milieu des forêts la science de ses devoirs? Le chasseur de profession, espèce d'automate organisé dans un sens absolument contraire au but des sociétés, les fuit comme le déserteur ses drapeaux; plus il s'en éloigne, plus il est satisfait de lui-même. Enfin bientôt il surpasse l'ours en sauvagerie ou en férocité. Si vous goûtez mes avis, vous renoncerez sans peine à un si cruel délassement. » — Oui, repris-je avec vivacité, oui, vous avez complètement raison. C'en est fait, vos aimables conseils deviendront mes lois. On ne me trouvera plus usant les heures en véritable désœuvré. = Depuis lors, je ne chassai plus.

L'excellente Charlotte savait toujours me replacer ainsi sur la ligne de mon amour-propre, quand des influences étrangères m'en faisaient dévier. Il est peu de femmes, selon la Rochefoucault, dont le mérite dure

plus que la beauté. Mais cependant il en est quelques-unes dont les qualités rendent leur beauté un simple accessoire. Celle à qui j'avais engagé ma foi, figurait dans ce nombre. Si ses jours eussent décrit le cercle ordinaire de la vie, le sillon des années n'aurait pu enlever à ses traits la physionomie des vertus qui lui attiraient l'estime publique; ces sortes de visages ayant le rare privilége de l'emporter constamment sur ceux dont les gracieux contours n'ont qu'une durée éphémère.

Mais alors que le jeune époux pressant contre son sein sa moitié adorée, la contemple avec une extase toujours plus active, combien il est éloigné de soupçonner qu'avant deux fois le retour du soleil sur l'horizon, elle atteindra peut-être le terme fatal de sa course, et ne léguera à son ami éploré que l'amertume et les larmes du désespoir! O momens affreux d'une éternelle douleur! pourquoi me fûtes-vous ainsi tout-à-coup départis? pourquoi, après cinq ans de la plus douce union, inflexible destin, m'enlevâtes-vous la compagne de mes jours, ainsi que ma félicité? Mon être en fut brisé; un vide ténébreux y succéda au

plein des plus exquises jouissances. Ecrasé sous le bloc des tribulations, chaque instant aggrava d'un autre instant plus morose encore la consomption de mon cœur. J'appelai le tombeau; cesser d'exister me parut le seul délice auquel je dusse aspirer. Quelle horrible convulsion que celle du malheur! Heureusement le ciel, apitoyé sur le sort des humains, en mesure les afflictions d'après la fragilité du trop faible roseau de la vie : voilà probablement pourquoi un rayon consolateur de la haute Providence, vient toujours diviser à tems la somme de nos peines et verser sur les plaies de notre ame un baume salutaire qui les guérit toutes, hormis celles qu'on peut impunément rouvrir sans les rendre mortelles; tant il est dans la nature de l'homme, de vouloir mourir quand il se désespère, et de se désespérer de mourir quand il a survécu à ses souffrances.

Peu après ce cruel événement, je fus remplacé au régiment du C.... et reçus l'ordre de le rejoindre. L'obligation d'y déférer, procura une diversion à mes maux. Au moral, la sensibilité est une espèce de clavier sur lequel notre seule imagination

a le droit de jouer. Changer de lieu, effleurer de nouveaux objets, me livrer à d'autres agitations, tout cela devait à la fin m'apporter quelque soulagement. En effet, à peine fus-je arrivé à V...n, où était pour lors le régiment du C...., que j'éprouvai un mieux sensible dans ma situation.

Je ne m'étendrai pas sur les agrémens de cette ville de guerre; ils sont assez connus. Une profonde tristesse, dont je ne pouvais totalement dominer l'effet, m'y tint d'abord éloigné du bruit des sociétés. Mes amis, alarmés de ce goût de solitude, cherchèrent à le détruire. Ils m'entraînèrent à une loge de francs-maçons, estimée à cause de sa correspondance avec celle de l'Orient de Paris. Je consentis à être du nombre des frères occupés à *bâtir des temples pour les vertus, et des cachots pour les vices*. Peu de jours après ma réception, le prieur des Prémontrés, l'un des frères surveillans, me prit en grande affection. Instruit de mon malheur, il s'empressa d'en corriger les pénibles souvenirs, en mettant à ma disposition la vaste et riche bibliothèque de sa maison (2).

Cette magnifique bibliothèque renfermait

près de trente mille volumes, parmi lesquels se trouvaient des manuscrits précieux, des éditions rares, et en général presque tous les ouvrages prohibés par le despotisme, ou mis à l'index par la cour de Rome. Là, se rassemblaient habituellement des savans pleins de mérite. Je profitai à leur école et insensiblement pompai leur érudition. Ils m'indiquèrent l'ordre à mettre dans mes lectures, la manière de classer avec fruit les faits intéressans, et de les inscrire dans la mémoire la plus ingrate, par des annotations propres à la féconder. Mais, comme malheureusement le sol qu'ils entreprirent de défricher était trop rebelle, il ne m'est resté de leurs bienfaits, que peu de traces remarquables. Toutefois il me fut alors aisé de concevoir avec eux et l'abbé Blanchet, que dans la plupart des sciences, il n'y a que ce seul mot *peut-être*, et dans l'histoire ces trois, ils *naquirent*, ils *souffrirent*, ils *moururent*. [1] Ainsi, toutes les lumières acquises par l'étude des belles-lettres, ne donnent à l'érudit d'autre avantage sur

[1] Cicéron a défini l'histoire, le témoin des tems, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la messagère de l'antiquité.

l'ignorant, que celui d'entrevoir, avec plus de connaissance de cause, les dernières limites du cercle de notre faible entendement.

Mais quoique l'on ait quelque raison de soutenir cette thèse ; quoique calcul fait, dit-on, il fallût, en lisant quatorze heures par jour, huit cents ans pour épuiser ce que la grande bibliothèque de la rue de Richelieu contient sur l'histoire seulement, je n'en persiste pas moins à croire utile de fureter les fastes de l'histoire, soit pour y apprendre à se défier d'une foule de mensonges ou de faits improbables, dont les pages burinées par l'esprit de parti, sont communément déshonorées (3), soit pour y voir tel héros bien ou mal traité, dépeint en grand, ou mis au rabais, selon les préjugés de l'écrivain chargé d'en élever ou renverser la statue ; soit enfin pour se convaincre fermement, à l'examen des titres, que sur le cadran de l'éternité, la vie la plus brillante, la plus longue en prospérités, est égale à zéro quand une fois on a vécu.

Assez ordinairement, après avoir observé avec soin les merveilleux catafalques plus ou moins bien composés de nos romans historiques, on se sent mieux appelé à l'étude

sérieuse et de la philosophie et de la morale, dont les cadres fixés par-tout uniformément, offrent une instruction plus sûre, plus utile à soi et à autrui. Vous trouvez toujours dans les ouvrages vraiment philosophiques, un phare indicateur des parages du doute, et des écueils éternels contre lesquels se brisent tous les efforts de notre sagacité. Ces ouvrages, les seuls dignes de la méditation d'un penseur, sont privilégiairement aussi les seuls dont on puisse extraire quelque heureux topique applicable à nos maux. Ils étaient alors pour moi d'un grand intérêt. Les abstractions dont ils fourmillent, ne purent lasser ma persévérante tenue. J'admirai avec un plaisir infini, les vastes conceptions de Plutarque, d'Aristote, de Platon, de Sénèque, de Cicéron, de Montaigne, de Charron, de Locke, de Montesquieu, de Beccaria, de Hume, de Bacon, de Shastsbury. L'éloquence de J.-J. Rousseau fixa aussi mon attention, sans me paraître égale à celle des Buffon, des Fénélon, des Fléchier, et sans me fournir un supplément d'instruction. En pharmacie, on malaxe, on pétrit les drogues afin de les rendre plus molles, plus ductiles.

Cet écrivain me sembla avoir seulement travaillé dans ce genre, une partie des opinions ou des systèmes connus très-longtems avant lui. Mallebranche (4), malgré sa prétendue profondeur, ne m'inspira qu'une légère confiance; ses tours de force en métaphysique étonnaient ma persuasion sans jamais la régler. Voltaire, en dépit de la secte ennemie, s'offrit à mes yeux comme un orgueilleux monument de la pensée, destiné à traverser les siècles. De tous les hommes célèbres vantés par la renommée, il est le seul, à mon avis, qui ait eu assez d'esprit pour pouvoir se passer de génie. Sa philosophie *démocritienne*, son érudition toute semée de grâces; sa morale pleine d'urbanité; son style pur, concis, naturel, s'élevant toujours facilement à la hauteur du sujet; sa touche constamment originale et variée, tout cela m'invitait à croire ses œuvres une espèce de nécessaire qu'on ne saurait se dispenser d'avoir. [1] Celles de Boullanger, d'Helvétius et de Mably, je

[1] Mais je supposais aussi que tout homme sensé dont elles seraient la lecture favorite, ne s'arrêterait jamais avec complaisance sur les paradoxales déclamations de cet écrivain, contre la religion; car

le dis à ma honte, m'apprirent peu de chose: Robertson, Burlamaqui, Watel, Wolf, Puffendorf, bien autrement profonds, augmentèrent infiniment plus mes connaissances; Fréret me parut avoir quelques nuances au-dessus d'eux. Bolynbrocke engagea mes réflexions plus avant; je compris avec lui qu'un homme chargé d'affaires peut parler philosophie, mais que la pratique en est réservée à l'homme sans affaires.

Cependant, malgré mon desir d'accroître la masse de mes idées, je me permettais, de fois à autre, quelques légers écarts en faveur des muses. La poésie assouplit le langage, travaille le style, donne l'habitude de retourner la pensée, de l'encadrer plus exactement, et par-là même, rend une sorte de service à l'esprit. En m'y adonnant, je me formais dans l'art de cultiver des fleurs, de les cueillir, d'arranger quelques jolis bouquets. Cet amusement ne me semblait point incompatible avec la dignité de ma profession; mais bien des gens alors en jugeaient autrement. Linguet dit à cette occasion: « Qu'un militaire risque quel-

c'est le côté où il est toujours au-dessous de lui-même.

« ques rimes, si en faveur de ses agrémens « ou de son manège, il obtient quelques ap« plaudissemens, soyez sûr qu'il n'en sera « pas plus estimé dans son corps; ses talens « guerriers y seront à coup-sûr moins con« sidérés : heureux si l'on ne murmure pas « sourdement, qu'avec ses gentillesses poé« tiques il fait peu d'honneur au régiment. »

En général, on considère peu dans l'armée un officier auteur, quoique pourtant rien ne soit moins contraire aux qualités désirées en lui ; car les sciences, les belles-lettres, tout ce qui concourt à l'agrandissement de sa sphère, le sert favorablement. Jamais ignorant ou sot ne devint un héros, et encore moins un homme célèbre, cette dernière qualification prise dans un sens augmentatif. On disait du chancelier l'Hôpital, que la sévérité de la justice était tempérée en lui par l'humanité des belles-lettres. Certes, la férocité martiale a bien plus besoin encore de ce correctif. Alexandre fut savant jusqu'à être jaloux de la philosophie qu'il croyait qu'Aristote voulait prostituer au public. Alaric scandalisait ses soldats par son érudition. Tamerlan, parmi les scythes, joignait à une haute connaissance d'astronomie

celle de tous les mystères de la philosophie zoroastrienne. Mahomet II avait le génie le plus cultivé et le plus universel de son tems. Hermès Trismégiste, roi de Thèbes en Egypte; Ptolémée - Philadelphe; Denys, tyran de Syracuse; Pyrrhus, dont Plutarque raconte tant de prodiges de valeur; Scipion l'Africain, auteur des comédies attribuées à Térence; Jules-César qui fut celui de deux tragédies, de deux livres de remarques sur la langue latine, et de commentaires devenus immortels; Auguste, qui composa les tragédies d'Ajax et d'Achille, et dit fort plaisamment à un de ses flatteurs: *mon Ajax s'est jeté sur une éponge*, voulant faire entendre, par cette allusion à la mort d'Ajax, lequel se jeta sur son épée, qu'il avait effacé son ouvrage; l'empereur Domitien, qui était poëte et très-instruit; Alphonse, roi d'Arragon, dont la maxime était, qu'entre tant de choses recherchées par les hommes pendant toute leur vie, il n'est rien de meilleur que de vieux bois pour brûler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la société, et de vieux livres pour lire; Chilpéric, Charlemagne, l'empereur Frédéric II, Charles, duc d'Or-

léans, père de Louis XII, et l'un des meilleurs poëtes du quinzième siècle; Maximilien I, Robert II, François Ier [1], Charles IX, qui fit à la louange de Ronsard ce quatrain:

L'art des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais roi, je les reçois; poëte, tu les donnes [2].

Henri VIII, roi d'Angleterre, et réformateur de la religion de son pays; Henri IV, roi de France, conquérant du sien [3]; Pierre Ier,

[1] François Ier composa l'épitaphe de Laure. La voici, au rapport d'un moderne, telle qu'on la lit sur son tombeau, dans l'église des Cordeliers à Avignon:

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille Aure! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

[2] Charles IX composa un ouvrage sur la vénerie, qu'il dicta à Villeroy. (*Hist. de Fr. par Mezerai*, t. 9, p. 126.)

[3] Il traduisit les commentaires de César. Il faisait aussi quelquefois de jolis vers. Un homme de la cour, qui aimait beaucoup une femme que Henri

législateur et créateur de la gloire des russes ; Frédéric - le - Grand, le César des prussiens, dont l'histoire de la guerre de sept ans, dont les œuvres philosophiques en vers comme en prose, quoique écrites dans une autre langue que la sienne, lui ont conquis un titre de recommandation auprès de la postérité ; Louis XV, qui a écrit sur le cours des principaux fleuves et rivières de l'Europe (5) ; l'amiral Coligny, si vénérable par ses hautes vertus; Henri de Rohan, capitaine célèbre ; le sire de Joinville, Commines, Montluc, Tavannes, Bassompière, d'Estrées, Grammont, Duplessis-Mornay, Sully, d'Aubigné, La Rochefoucault, Castelnau, Feuquières, Folard, La Fare, Vauban, etc. etc. etc ; tous ces souverains, tous ces guerriers, ne furent-ils pas ou

appelait par plaisanterie sa *tante*, écrivit sur la porte de sa chambre, à Fontainebleau, ces vers :

> Nul espoir, nulle attente,
> Absent de ma divinité.

Le roi en passant les lut, et y ajouta sur-le-champ les deux suivans :

> N'appelez pas ainsi ma tante,
> Elle aime trop l'humanité.

savans ou auteurs, sans en être pour cela moins estimés ?

Raoul de Presle affirme dans son vieux langage du quatorzième siècle, que *ociosité sans lettres et sans science est sépulture d'homme vif.* On ne saurait émettre une vérité plus capable d'éveiller chacun sur la nécessité de parer à la défection morale, dont communément la désoccupation le menace. Travailler sans cesse à orner son esprit, c'est courir en silence après les suffrages d'un avenir agréable.

Il est toutefois une bizarrerie singulièrement remarquable au sujet de la poésie : c'est que tel écrivain renommé excelle dans tous les genres de prose, qui stériliserait ses fonds, s'il les consacrait au dieu des vers. Il faut de grands espaces au géant, voilà pourquoi la prose est la vraie langue du génie ; celle affectée à la versification en retrécirait l'enthousiasme. Tous les mouvemens d'ordre ou d'arrangement, tous les détails puériles ou minutieux dont elle s'accommode, servent plutôt à raréfier le sens des idées qu'à le condenser. Souvent aussi elle vieillit l'invention à force de la polir, et plus souvent encore, elle en détruit la

physionomie en abusant de la grace des formes. Ces deux inconvéniens sont rarement sauvés par les efforts de nos modernes poêtes.

Le génie a toute une autre marche, sa prose est souvent enrichie de grandes pensées sans développement. Il ne s'annonce point, il dit. Si l'on n'est initié dans tous ses concepts par une heureuse pénétration, on ne peut ni le comprendre, ni remplir utilement ses lacunes apparentes. Un éblouissement mystérieux; suite naturelle du défaut de n'être pas suffisamment en rapport avec lui, vous tient alors en sa présence sans le reconnaître, sans le sentir, sans deviner l'énigme de ses motifs ni le degré de son élévation. Il n'en faut pas davantage pour prouver que ses gestations sublimes ne sauraient arriver à terme, s'il se livrait à l'enfantillage préconisé de la versification.

Quelques gens à préjugés m'opposeront, je n'en doute pas, les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Voltaire. Mais je leur répondrai : Si la pompe du premier impose, parce que, fruit d'une élaboration ardente, certains coups de feu lui donnent l'éclat d'une

majestueuse énergie, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit un des signes caractéristiques du vrai génie. Lopez de Véga l'avait précédé; il lui dut quelques idées transcendantes de sa composition. Quant au second, sa moelleuse facilité, son naturel travaillé avec le scrupule des situations, n'offrent non plus que les heureux essais d'un esprit assez favorisé pour savoir faire jouer à-propos les ressorts de tout ce qui multiplie la puissance de l'art d'émouvoir. C'est là un grand mérite, je n'en disconviens pas; mais aussi son siècle l'a merveilleusement secondé; il a cueilli le bon goût au moment de sa maturité. Un autre siècle, en adoptant d'autres manières de voir, pourra lui contester sa supériorité, beaucoup plus protégée par le charme de la diction que par la hauteur des pensées. Le troisième est plein de force, ses teintes ont un sombre heurté, dont la rudesse se pardonne, quoiqu'il n'invente rien; l'indulgence respecte en lui l'attention à ne s'écarter jamais du véritable ton tragique, de ce terrible qui remue les passions: mais son rang est fixé; la philosophie des siècles futurs ne réclamera rien de ses œuvres. Il

n'en sera pas de même de Corneille ni de Voltaire. Ce dernier pense et fait penser en homme dans Mérope, Mahomet, Zaïre, Alzire et Tancrède. Toutes ses inimitables pièces fugitives ont aussi l'assurance de rester debout sur les débris de la littérature. Quoiqu'elles soient en général un mélange d'élémens plus fortement dosés d'esprit que de génie, le tems, loin d'endommager leur coloris, le fera toujours plus ressortir. Pareil sort ne saurait être réservé aux productions de Racine et de Crébillon, sur-tout si l'idiôme auquel ils doivent leurs éclatans succès, subit jamais un changement quelconque. Cependant continuons d'admirer celui qui a fixé la langue, et dont le style est si pur, si séduisant. Notre conjecture à son égard n'est qu'une de ces hardiesses qu'on pardonne aisément à qui hasarde une opinion sans prétendre y donner du poids.

Boileau, par son Lutrin et son Art poétique; Lafontaine, par ses Fables immortelles et non ses Contes licencieux, écrits d'un style marotique; Bernard, par son Art d'aimer ou plutôt celui de jouir; J. B. Rousseau, par quelques-unes de ses Odes;

et Gresset par son Vert-Vert, passeront à la postérité. Mais ces cinq poëtes, à côté desquels on ne peut, sans manquer de tact, se permettre de ranger leurs nombreux et si faibles imitateurs, sont eux-mêmes des autorités appuyant mon système. Le bon Lafontaine est le seul d'entre eux dont la verve se soit élevée jusqu'aux premières nuances du génie par une naïve et touchante simplicité, embellissant toujours la grâce de ses fables. Peut-être devrait-on inférer de leur charme, qu'il les concevait avec l'esprit du génie plutôt qu'avec le génie de l'esprit. Peut-être est-ce aussi la raison pourquoi, s'ignorant lui-même, regardait-il avec bonhomie son mérite comme une de ses fables.

Toutes ces observations m'eussent été plus utiles au tems où j'essayais de gravir l'Hélicon, qu'aujourd'hui où j'admire les bons vers et me garde d'en faire. Elles m'auraient sur-tout préservé des ridicules que je me donnai à V****n chez madame d'Estiv***, à un de ses soupers composé de gens d'une gaieté aimable, où elle imagina d'exiger de chaque convive des couplets improvisés sur-le-champ. Mon contingent

y fut payé avec une sorte de maussaderie inexcusable : on me pria au moins dix fois pour m'engager à le fournir. Après cette beaucoup trop longue résistance, j'accouchai de huit détestables vers, qu'il est inutile de rapporter ici. Mon couplet fut couvert d'applaudissemens. Cette politesse exagérée me parut aussitôt un hommage arraché par la vérité du talent. Enchanté d'une telle découverte, toutes mes facultés intellectuelles se dirigèrent vers la poésie. Plein de la bonne opinion de moi-même, chaque jour je me renfermais des deux ou trois heures, afin de devenir un des favoris d'Apollon, et versifier plus à mon aise. Richelet était sous ma main ; cent fois je l'ouvrais, cent fois il me donnait des rimes ; mais il éteignait mes idées. N'importe, j'allais toujours mon train. Tantôt je hasardais un rondeau, tantôt un sonnet, tantôt un ode ; bref, à force de m'enivrer de ma verve, je finis par la supposer quelque chose.

L'homme modeste s'estime ordinairement si au-dessous des autres, qu'il ne se vante jamais de ses productions ; s'il les montre, c'est avec toute la timidité de

l'insuffisance : moi, au contraire, fier de ma fécondité imaginaire, je montrais les miennes à tout le monde sans déguiser ma confiance extrême. On souriait en les lisant, l'amour-propre traduisait ce sourire en ma faveur ; enfin je me croyais un de ces prodiges faits pour être honorés de tous les amateurs de la bonne poésie.

Bo***, un de mes camarades, fut le seul dont l'amitié, se chargeant de dissiper mes illusions, osa s'ouvrir sur la stérile abondance de ma prose rimée [1]. Il s'en acquit le droit, en me confiant que dans sa jeunesse il avait eu comme moi la métromanie ; qu'alors son excessive susceptibilité ne pardonnait jamais à quiconque n'admirait pas ses vers ; qu'il avait eu le mal-

[1] Désabuser quelqu'un du talent qu'il croit avoir, c'est lui rendre service. Un jeune littérateur consultait un jour le comte d'Antraigues sur un poëme de sa composition. Ce dernier, après l'avoir examiné, lui dit : « Je viens de lire votre ouvrage, c'est franchement de la prose pourrie, les vers s'y mettent ; dévouez-vous à un genre plus analogue à votre esprit. »

Le jeune homme, profitant de la leçon, renonça dès ce moment aux Muses, et se livra à l'étude de la botanique, où il réussit. *Souvent un bon avis nous vaut fortune.*

heur de se battre et de tuer le meilleur de ses amis pour quelque passage d'une épître, improuvé de sa part; qu'après ce cruel événement, loin d'abjurer sa frénésie poétique, il s'avisa d'écrire un poëme sur la patience, dont il remit un exemplaire à son oncle, pour lors lieutenant-colonel du régiment; que son oncle, comptant peu sur l'effet d'une leçon donnée en particulier, choisit exprès le moment de la parade pour rendre plus éclatante celle qu'il lui réservait; qu'à la parade, avant qu'aucune troupe eût défilé, il lui restitua son poëme à la pointe de l'épée, en lui disant : « Tenez, monsieur, reprenez vos misérables vers; à votre place « je n'en ferais plus, et tâcherais d'être « patient envers ceux qui les trouvent mauvais; vertu préférable à la manie d'écrire « des platitudes sur la patience »; qu'à ce propos virulent, devenant pâle de fureur, il lança un regard animé sur cet oncle si sévère; mais que bientôt il reconnut la justesse d'un sarcasme mérité par ses absurdes inconséquences. Cette mortification, reçue en public, amenda sa raison, et le fit réfléchir assez sérieusement sur

ses torts, pour le convaincre qu'œuvre médiocre ou blâmable n'en reste pas moins telle, quand même on écraserait tous les Zoïles de l'univers.

Certainement Bo*** n'avait nul besoin d'emprunter l'art des périphrases, ni celui des confidences adroites, pour me révéler ma faiblesse. Je lui sus néanmoins gré de cette tournure obligeante : elle me confirma dans le sentiment que personne ne s'estime jamais selon sa véritable valeur.

La cause de ce mécompte perpétuel, où nous sommes toujours la dupe de nous-mêmes, provient de ce que, témoin de la pauvreté d'autrui, chacun s'habitue, non-seulement à ne point rougir de la sienne propre, mais à exhiber sans pudeur toute la morgue de l'ignorance. Chacun aussi espère acquérir de l'esprit à force de travail ; car on tarde peu à découvrir que si le génie ne s'apprend point, il est du moins possible d'apprendre progressivement un genre d'esprit qu'on s'approprie. L'on est donc en quelque sorte excusable, lorsque aventuré sur l'océan littéraire, on s'aveugle sur sa cargaison jusqu'au moment du naufrage.

Je n'attendis pas le complément du mien pour renoncer à la poésie et rentrer dans mes inclinations les plus naturelles. Toutes avaient une certaine tendance vers l'étude de la moralité de la plupart des hommes. Bornés en particulier, indéfinissables en masse, je les voyais s'extasier de siècle en siècle sur les lumières du tems où ils vivent, et n'extirpant jamais les racines d'un préjugé quelconque, sans les remplacer par d'autres inepties.

Je tins encore plus à cette persuasion, quand madame Destiv** m'eut fait faire connaissance avec monsieur Dar***, curé de Saint-Nicolas, dont le savoir et la méditation habituelle égalaient la profonde philosophie. Ce penseur aimable était à tous égards bien au-dessus de sa réputation. La première fois que j'allai le voir, mes divers témoignages d'empressement à le cultiver, amenèrent entre nous l'entretien suivant :

LE CURÉ.

Madame Destiv** vous a trahi, monsieur, en m'apprenant ce que vous valez. Aussi, rechercher une société comme la

vôtre, ne peut qu'être mon vœu : mais vous le troubleriez infiniment, s'il s'agissait jamais entre nous du prétendu mérite que vous avez la bonté de me supposer. Le mérite se divise en plusieurs lettres-de-change, acquittées ou protestées, selon les fonds de la banque de l'opinion. D'ailleurs *la providence nous désigne par un seul chiffre auquel les destinées ajoutent autant de zéro que le comporte notre folie.* Or la mienne, quoique faiblement désignée encore, vous semblera probablement à la longue comme ces brillantes fusées dont l'ascension ravit un instant les spectateurs, sans laisser aucune trace dans leur admiration. Si vous lisez avec complaisance la Feuille Ecclésiatique, dont le rédacteur s'est déclaré mon implacable ennemi, nul doute que vous ne finissiez par en prendre les yeux ; car on se modèle tôt ou tard sur les écrits qu'on affectionne, comme sur les gens que l'on fréquente.

M***.

Si vous parliez sérieusement, j'en appellerais à l'impossibilité d'emprunter de bonne foi les yeux de tout écrivain de

parti. D'ailleurs le zodiaque de la calomnie a aussi des signes particuliers, dont les formes ne sauraient échapper au télescope de tout observateur éclairé.

LE CURÉ.

D'accord : mais pareil télescope fut-il jamais connu de mille énergumènes, au tribunal desquels ce maudit pamphletaire[1] me traduit sans relâche ? Si, comme l'avance Pope, l'opiniâtreté du fourbe donne à la calomnie un air de vérité, ne s'ensuit-il pas que les intolérans ameutés contre mes principes, se prévaudront des apparences pour m'accabler d'anathèmes ? A présent même leur malignité m'oblige de manœuvrer en systèmes, comme ces cabanes à roulettes de berger qui, toujours closes du côté de la tempête, orientent leur lucarne en sens opposé. On pense bien péniblement, lorsque la prudence invite ainsi la raison à s'affubler du domino des pusillanimes.

M***.

Je suis de votre avis : mais quand le

[1] Voltaire écrit *pamfletier*, mais ce mot nous vient des anglais ; ils disent *pamphletéer*.

sage entend siffler les horribles serpens de la persécution, *il thésaurise ; le silence devient son ornement et sa sauve garde*, dit le poëte persan Saady.

LE CURÉ.

Peut-être n'a-t-il rien de mieux à faire. Nos actions réveillent moins que nos paroles une foule de gens vivant d'abus, dont la haine ne se repose jamais ; car les pauvres mortels, quoique assis sur une planche flottante, professent avec plus de suite l'art de haïr que celui d'aimer. Voilà pourquoi, me tenant isolé, je fais uniquement consister mes plaisirs dans mon cabinet, mes livres, et un seul ami conquis à force de soins et de confiance.

M***.

Je ne répliquerai rien à tout ce que vous venez de dire. Vous êtes peu à plaindre, puisque vous savez revirer de bord avec une si heureuse intelligence. Un ami, quel trésor ! Des livres, n'en est-ce pas un encore bien supérieur à la lourde cassette de l'avare ? Avec eux, comment s'ennuyer ? Les livres sont la pâture de

l'esprit et des amis généreux. Jules II prétendait sans doute affirmer à-peu-près la même chose, quand il soutenait que les lettres étaient de l'argent dans les roturiers, de l'or dans les nobles, et des diamans dans les princes. Roturiers, nobles, princes, cadrent mal ici dans la bouche du serviteur des serviteurs de Jésus-Christ. Mais ces dénominations ne retranchent rien à la substance de l'idée : les lettres sont en effet la consolation, l'opulence, la volupté de l'homme studieux. Beaucoup de militaires les aiment, parce qu'indépendamment de ces avantages, ils sont convaincus qu'elles s'adaptent merveilleusement à leur loyauté naturelle. S'il y a quelque orgueil à m'exprimer de la sorte, vous me le pardonnerez en songeant que l'orgueil pris même dans le sens absolu, a du moins cela de bon qu'il ne descend jamais jusqu'à la perfidie ni jusqu'à la bassesse, tandis que la vanité, espèce d'hermaphrodite, traîne bien souvent l'une et l'autre à sa suite. Par exemple, le pamphletaire acharné contre vous en fait certainement la base de son intérêt ; elle est pourtant d'un bien mince rapport.

LE CURÉ.

Oui, à nos yeux, non à ceux de l'être qu'elle gouverne. Le vaniteux se dissimule tous ses défauts, grands ou petits, par le nom dont il les décore. Attentif à s'en imposer comme à en imposer aux autres, il s'arroge impudemment les plus rares qualités, sans s'épouvanter jamais des dépréciations ni des propos défavorables. « Les uns, dit Montaigne, font accroire au « monde ce qu'ils ne croient pas ; les au- « tres, en plus grand nombre, se le font « accroire à eux-mêmes, ne sachant pé- « nétrer ce que c'est que croire (6) ». Faites bien attention à cet apothegme ; il est la clef de mille conceptions gigantesques, de mille erreurs compliquées qui syncopent la mesure ordinaire du sens commun. Au reste, l'orgueil transige souvent avec le génie, la vanité jamais ; elle est le patrimoine du présomptueux, de l'intrigant, du parvenu, des sphères étroites, des talens avortés, des littérateurs s'échauffant à froid dans de triviales productions, où ils achèvent de faner des idées sans fraîcheur. Pour moi, qui ai

long-tems été professeur de physique, j'ai appris, à force de guetter la nature, à la saisir sur le fait, et à n'être plus dupe des hommes ni des choses. Déjà beaucoup d'objets n'ont plus à mes regards la robe et la configuration scolastiques. Je suis parvenu à connaître le secret de leur nudité instructive, en les dépouillant peu-à-peu d'un déguisement difforme, où toutes les proportions du vraisemblable sont violées. Désapprendre ses premiers rudimens, est souvent le meilleur moyen d'augmenter sa science. La seule classe des ignorans persiste à ne pas sortir de sa surprise primitive; mais c'est précisément par où la folie commune admire, que le discernement du sage se désabuse.

M *** *.

Cette manière de voir est excellente. Elle vous fortifie contre toutes les déclamations de vos détracteurs. Mépriser leurs diatribes, ne jamais y répondre, c'est doubler leur désespoir. Il existera éternellement une foule de charlatans subalternes, dont la fortune consiste dans le talent de méfaire. Cette maudite engeance, écume

de la société, couvre le globe; on la rencontre par-tout; par-tout aussi n'est-elle invisible qu'à l'œil du sot. Il faut des ombres, vous le savez.....

LE CURÉ.

A la bonne heure; mais l'ami de la vérité ne saurait composer avec le mensonge. Le bruit, les injures, le tonnerre de l'opposition frappent, sans l'endommager, l'airain de ses principes. Quoique ses desirs lui mentent toujours, car il a beau trouver de quoi se satisfaire, il ne rencontre jamais ce qu'il avait pensé, il n'en résulte pas pour lui l'absolue obligation de les morigéner, sur-tout quand ils deviennent les conservateurs de sa vertueuse direction. Les desirs sont la sève de l'esprit; à certaine dose, ils le nourrissent; au-delà, ils l'étouffent. Les miens m'ont constamment fait tenir à l'écart des grossières atteintes de nos burlesques aristarques du jour.

M***.

Vous me montrez une suite de conceptions originales, toutes dignes de fixer l'at-

tention de l'homme instruit. Quel immense intervalle on trouve entre vos idées presque toujours serrées, et la vide garrulité d'une foule de plagiaires accoutumés à être les porte-voix de la science des autres ! En sorte que, semblables à des machines organisées, il suffit de tourner plus ou moins le cylindre de leur érudition notée, pour en obtenir, comme d'une serinette, l'air connu de tout le monde : mais vous....

LE CURÉ.

Arrêtez : vous venez d'indiquer au mieux les machines, les tuyaux, l'insufflation académique, et la marche de la froide imitation à la mode parmi nous. Sa fatigante uniformité m'a tellement prévenu contre elle, que j'ai toujours eu soin d'en fuir l'épidémie, et de me conserver intact dans le *moi-natif*, sans m'accorder jamais la moindre dérivation vers le *moi imitatif*, ou d'emprunt, auquel toute espèce de sublimité est sans cesse étrangère ; car l'imitateur, ignorant l'art de rajeûnir les choses, se débite pièce à pièce en nouvelles éditions, tellement incorrectes, que l'on ne possède

rien de lui, même après les avoir toutes acquises.

« Nous naissons, dit Young, tous originaux, et nous mourons tous copies ». D'où vient cela? de l'invariabilité du système d'éducation exclusivement adopté par chaque nation. On nous pétrit, on nous façonne, on nous contourne dès notre enfance, d'après les méthodes établies depuis des siècles dans des pays où nous sommes nés. Les universités, les lycées, les académies, toutes les institutions publiques n'y servent qu'à nous inculquer de vieilles pensées, au détriment des pensées natives, dont nous oublions insensiblement la langue. D'où il suit que lorsque nous voulons sortir du cercle des idées familières, nous sommes réduits à l'état d'enfans égarés, n'ayant plus aucun point d'appui. Tout ceci exigeant un trop ample développement pour trouver place dans notre entretien brisé, je me contenterai de vous avoir montré par le lointain de la lunette, quelques-uns des jalons qui seraient mes guides, s'il me fallait traiter à fond ce sujet. Mais pour changer de matière, permettez-moi une question : *Connaissez-vous notre évêque?*

M***.

Beaucoup. Il est aimable. Il paraît même vouloir copier la douce tolérance de Saint-François de Sales. Je lui ai souvent entendu raconter à des femmes, des traits légers qui en décèlent la gaieté[1]. Je le crois d'une

[1] Voici un de ces traits : « Vous savez, dit-il un « soir à trois femmes aimant ses narrations, que « Mme de la Sa***, accompagnée de M. de Saint-« Mar***, a quêté dimanche dernier à la cathédrale « de Metz. Peut-être ne savez-vous pas de même que « le lendemain, conformément à l'usage, elle alla « continuer sa quête au quartier de la cavalerie, « où, suivie d'une de ses amies seulement, elle « frappa de porte en porte, présenta sa bourse à « chaque officier et en reçut l'offrande pieuse. Dans « cette tournée, elle surprit au lit un sous-lieutenant « de carabiniers; elle voulut d'abord s'enfuir, mais « le jeune homme insista pour qu'elle reçût au moins « son tribut avant de le traiter si rigoureusement. « Pendant qu'elle hésitait, il saute tout-à-coup en « chemise hors du lit, court à son secrétaire, y « prend un louis et le met dans la bourse de la jolie « quêteuse, qui baisse les yeux. Elle sort aussitôt. « L'officier, plein de politesse, oubliant l'état de sa « situation particulière, lui offre le bras pour des-« cendre l'escalier. L'embarras, la résistance des « deux femmes, méconnus par son empressement,

société facile et au-dessus de beaucoup de gens de sa sorte.

LE CURÉ.

Oui, à certains égards. Mais il n'en a pas moins la conscience de son infériorité; aussi s'en repose-t-il, pour la conduite du diocèse, sur l'ex-jésuite Sev.*** Cet homme astucieux, citant à tout propos son cœur, sa délicatesse, sa probité, même sa religion, comme font la plupart des dévots dont on ne saurait trop se défier, (7) est parvenu avec ce seul prestige, à maîtriser l'évêque d'une manière absolue; jamais *Eléonore Galigaï* n'eut autant d'empire sur la reine Marie de Médicis, qu'il en a usurpé sur lui. Les cerveaux faibles sont des complaisans nés pour plier sous l'adresse de l'ambitieux. Celui-ci, non content de sa domination, me poursuit comme si j'étais son concurrent. Il me suscite de ridicules tracasseries, et me reproche sérieusement d'avoir enseigné en physique, qu'aucun effet

« ne l'empêchent pas de conduire Mme de la Sa*** « jusqu'à la cour des casernes.... » Là, mesdames, finit mon récit, je n'oserais vous tenir plus long-tems devant un tableau que l'étourderie même blâmerait.

n'étant sans cause, il paraissait probable; quand elle demeurait occulte, que nous étions dans son tourbillon avec absence de lumières; ou si près d'elle, que l'éblouissement nous empêchait de la discerner; ou si loin, que la même cécité s'opérait en nous par la règle des inverses : d'où l'inexplicabilité de tant de phénomèmes appartenant à une série de choses nécessaires, dont nous méconnaissions le pourquoi, le comment et le but. Certes, on ne saurait être ergoteur de plus de mauvaise foi. Newton, interrogé pourquoi il marchait quand il en avait envie, répondit : « Je n'en sais rien. Mais du moins, lui ajouta-t-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous nous direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre. » Il avoua n'en rien savoir encore. L'incertitude de ce grand homme suffit à ma justification. Vainement chercherait-on à nous comparer à une pendule vivante, dont notre ame serait le ressort mystérieux ou le mobile secret des causes agissant en nous; cette comparaison vicieuse nous ferait tomber dans une vraie pétition de principe, sans résoudre la diffi-

culté. Quand on est aveugle-né, il ne faut pas entreprendre la description du soleil; ni quand une ignorance invincible paralyse notre sagacité sur une infinité de points, se permettre d'expliquer pourquoi le spiral d'une montre conserve long-tems son élasticité centrifuge. Montaigne disait souvent, *que sais-je?* Imitons-le.

L'abbé Sév.*** a donc tort de me décrier comme il fait, auprès de notre supérieur commun, et d'employer secrètement une plume ennemie qui ne cesse d'écrire mille turpitudes, mille personnalités indécentes contre moi.

M***.

Il est blâmable de toutes manières; car votre système, fût-il partiellement captieux, peut contenir des vues heureuses, difficiles à saisir au premier aperçu. En pareil cas, les censures âcres ne sont qu'une excursion venimeuse de l'envie. Sans Bacon de Vérulam, qui, sur la fin du seizième siècle, devinait déjà l'attraction; sans la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps, et de cette loi de la nature *que les corps mûs en rond s'efforcent de s'éloigner*

de la tangente, découverte due au célèbre Kepler ; sans les rêves sublimes de Descartes ; sans le *mundus magnus* du P. Kircher, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle ; Newton n'eût été peut - être qu'un homme ordinaire. Ce sont ces illustres précurseurs qui ont préparé le levain de son génie. Il les a éclipsés tout-à-fait ; mais pourrait-on affirmer que son système ne servira pas d'échelle à d'autres non moins transcendans.

Il faut donc laisser carte blanche aux imaginations vives comme la vôtre, si l'on veut en voir naître une foule d'idées neuves ou de régénérations presque équivalentes (8). N'oublions jamais que Galilée fut mis en prison à Rome, pour avoir soutenu l'existence des antipodes. L'intolérance est ennemie du savoir. Il faut toujours s'en défier. J.-J. Rousseau a dit, et avant lui Charron, à-peu-près dans les mêmes termes : « Le penser mâle des ames fortes qui leur donne « un idiôme si particulier, est une langue « dont tout le monde n'a pas la grammaire. » Cet axiôme sera long-tems applicable à la façon de juger d'une foule innombrable d'esprits obtus, dont la majorité dans tous

les tems, n'a cessé de faire la loi aux gens les plus instruits.

Quoi qu'il en soit, revenons à votre évêque et à l'abbé Sev.***. Il leur est impossible, selon moi, de vous inculper sérieusement.

LE CURÉ.

D'accord; mais quand on veut chercher dispute aux gens, les prétextes abondent; raison ou non, l'on engage le combat. Ces messieurs, par exemple, disséminent vaguement le bruit que mes leçons de physique générale et particulière sont imprégnées d'une teinte de matérialisme. Rien cependant n'est plus faux. Je ne perds jamais l'occasion de démontrer à mes disciples l'existence de la divinité. Croire la matière éternelle dans le sens des athées, est une absurdité dont je me sévrerai toujours. Le matérialisme, comme l'athéisme, n'est bon à rien; il dessèche les idées, et appauvrit l'entendement.

Heureusement, dans une conférence de faveur, que j'eus avec l'évêque, je parvins à dissiper l'orage grondant sur ma tête. Rappelez-vous, monseigneur, lui dis-je,

quand son front fut un peu déridé, rappelez-vous ce bon mot de Fontenelle : « Dieu fit « l'homme à son image, mais l'homme le « lui rend bien ». Tant de choses ont différentes faces (9), que le mieux serait de ne plus nous desservir réciproquement. Les altercations du genre des nôtres, sont toujours de ces gaucheries de l'esprit, dont le public s'amuse.

Croyez-moi, jouons plutôt en paix nos vertueux rôles, avec l'onction de la bonté; sinon, nous aurions l'air de représenter des espèces d'*Autos sacramentales*, auxquels il ne manquerait que l'*ite comedia est*, par où les espagnols les terminaient autrefois (10). — Il faut, me répliqua l'évêque, que vous comptiez infiniment sur ma loyauté, pour vous ouvrir à moi avec autant de franchise. — Oh! beaucoup, monseigneur ; d'ailleurs, nous sommes dans cette occasion confesseurs l'un de l'autre, tout nous convie à garder le plus profond secret.—Allons, allons, vous avez bien étudié le cœur humain . . . . . — et les saintes Ecritures . . . . (11) — C'est autre chose, silence . . . . L'abbé Sev.*** s'est bien trompé sur votre compte! — Ne le seriez-

vous pas sur le sien ? — Rien encore ne m'en a fait naître le doute. Je veux vous raccommoder ensemble. — Pourquoi lui ôter le plaisir de me nuire ? — Il ne vous nuira jamais ; lui-même il vous apportera le titre de votre nomination au premier bénéfice vacant. — Je ne demande aucun nouveau bénéfice, ma cure suffit à mon ambition, si votre estime m'est accordée, et si vous présumez assez-bien de ma philosophie pour fermer désormais les yeux sur mes actions.

Telles furent mes dernières paroles en prenant congé de lui. Vous voyez par le détail dans lequel je suis entré, combien l'ex-jésuite Sev.*** m'avait noirci auprès de ce prélat. Au reste, il ne s'est point encore acquitté de sa promesse à mon égard, quoiqu'il en ait eu déjà bien des fois l'occasion. Si son oubli continue, j'aurai toujours gagné de m'en être fait connaître.

M***.

Sa conduite ne m'étonne point, vous lui avez montré les dents de l'esprit fort ; il vous craint. N'engagez plus à l'avenir au-

une discussion sérieuse; faites plutôt la bête, c'est une manière de vivre heureux. Pensez quelquefois à cette exclamation d'un philosophe grec : *O mes amis, il n'y a plus d'amis!*

LE CURÉ.

Quoi! vous m'ordonneriez de dissimuler! Ecoutez Charron : « Il y a, dit-il, une men-
« terie couverte et déguisée, qui est la fein-
« tise et dissimulation, (qualité notable des
« courtisans, tenue parmi eux en crédit
« comme une vertu) vice d'ame lâche et
« basse; se déguiser, se cacher sous un
« masque, n'oser se montrer et se faire
« voir tel que l'on est, c'est une humeur
« couarde et servile.... Il n'est tel plaisir
« que vivre au naturel, et vaut mieux être
« moins estimé et vivre ouvertement.....
« L'on tient pour apocryphe voire pour pi-
« perie, tout ce qui vient d'un dissimula-
« teur ».

A présent osez me condamner à m'avilir de la sorte.

M***.

Non, je ne veux ni vous condamner à

cela, ni même diriger votre opinion. Aristippe, à qui un homme demandait quelle femme il lui conseillait de prendre, répondit : « Je n'en sais rien ; belle, elle vous « trahira ; laide, elle vous déplaira ; pau« vre, elle vous ruinera ; riche, elle vous « dominera ; conseillez-vous donc vous « même ». Il est mille occasions où l'on est autant embarrassé. Mais, si comme vous, je hais le dissimulateur, comme vous j'estime le silence de celui qui pardonne (12).

LE CURÉ.

Depuis long-tems le mien prouve en ma faveur. Je ne suis affecté du manque de parole de l'évêque, que sous un certain point de vue.

M***.

Il la tiendra, je le parie, sur-tout si vous ne l'écrasez plus de votre supériorité.

Arlequin entendant son maître faire la plus amère satyre des hommes, s'écrie : Et *les femmes*, monsieur, *qu'en dites-vous?* — *Les femmes!... Ah! c'est encore pis...* *Si bien*, reprend Arlequin, *que nous serions parfaits, si nous n'étions ni hommes*

ni femmes. Je conclus même de ce mauvais lazzi, que chercher à n'être pas compté, peut souvent nous valoir une sorte de considération parmi la foule des envieux. L'espèce humaine ne vaut rien, ses annales la décrient sans discontinuité.

LE CURÉ.

Hé bien, puisque vous applaudissez à ma position, je tâcherai de la conserver. Jamais l'amour des richesses ne corrompra mes desirs; satisfait de mon humble fortune, je méconnais l'oppression des besoins. Il suffirait à ma quiétude qu'on me mît à même de refuser le bénéfice promis. Cette action réciproque deviendrait le gage de paix entre l'obligeant et l'obligé, car celui qui rend service n'a communément plus envie d'offenser. On ne saurait être trop sur ses gardes contre les tortueuses souplesses des jalousies d'états ou professions. Ce sont toujours elles qui fomentent en-dessous les persécutions particulières. J'espère qu'à la fin le règne de la vérité terrassera cette hydre sans cesse menaçante, avec laquelle on ne peut jamais composer.

Trois choses sont à révérer, disait le sage *Koosi*, nommé par nous Kong-fou-tsé ou Confucius (13) ; *les lois*, *les grands hommes et les paroles des gens de bien.*[1] Ce précepte, digne de servir d'inscription au Panthéon de la sagesse, est déjà généralement goûté. On commence à reconnnaître la nécessité de ne plus dépendre que des lois ; on se plaît depuis peu à rendre une espèce de culte aux grands hommes trop long-tems oubliés ; l'on aime enfin à écouter la voix des philosophes, parce que c'est celle de la vérité. Il existe néanmoins encore parmi nos modernes, certains frondeurs de mauvaise foi, cherchant à vivre de leur ravalement ; il est aussi une multitude peu pensante qui charme son oisiveté en s'occupant à louer, ou à improuver une foule de bagatelles. Cette dernière classe, à demi-abrutie, domine dans plus d'une société, où l'on voit préconiser à l'excès la nouveauté du jour

[1] Cette maxime m'en rappelle une non moins philosophique d'un poëte arabe. « Quatre choses, dit-il, ne doivent pas nous flatter dans ce monde, la familiarité des princes, les caresses des femmes, les ris de nos ennemis, et la chaleur de l'hiver, car ces quatre choses ne sont pas de durée. »

vendue sous le manteau ; où l'on voit plus d'un paralytique d'entendement s'extasier sur l'agilité du bœuf, et sur les ruades de l'âne.

M***.

Que voulez-vous, l'impotent admire et jalouse la tortue. Le bruit de la foudre est inconnu au sourd, mais non l'éclair ; il a tout son esprit dans les yeux. La maladie est heureusement à son dernier période.

Le tocsin des lumières sonne par-tout. Déjà les hommes commencent à sentir leur dignité. Ils en auront l'entière conscience, quand de grandes pensées les instruiront à fond de leurs véritables intérêts. D'ici là, chacun de nous courra à sa guise après l'éphémère renommée. *Taupe pour ses propres défauts, linx pour ceux d'autrui*, l'écrivain médiocre continuera de prendre la mesure des réputations à la mode, et de se procurer des échantillons d'idées, comme les tailleurs s'en procurent d'étoffes chez nos marchands bien fournis. Les uns, subsistant de rognures faites aux grands talens, délaieront, comme quelques maraudeurs littéraires, une critique sans goût,

ou une satyre outrée, à la manière de.... ; les autres feront des vers dignes de Chapelain, ou de la prose martelée, semblable à celle de Boileau. On en verra qui burineront l'histoire en émules du P. Daniel, ou rédigeront des voyages pour les toilettes, comme en rédigeait l'abbé de Laporte ; quelques-uns composeront des romans soporatifs, le disputant à ceux de Scudéry, ou des fables inférieures à celles de Vergier, ou de plates tragédies comparables à celles de..... etc. etc. Beaucoup parviendront à se former une réputation du débris de celle des autres, et à s'exhausser par cette méthode en proportion de ce qu'ils les rabaisseront. L'ellipse de ce coupable expédient n'étant ni nouvelle ni incompréhensible, on la devinera toujours sans effort ; mais les choses n'en iront pas moins le même train, jusqu'à une violente réforme de nos habitudes. Où l'œil jouit, combien souvent l'ame s'attriste !

LE CURÉ.

Ce désordre appartient à la dépravation du siècle. L'équité, dans toute l'acception du mot, est maintenant couverte de voiles

anonymes ; personne n'a la hardiesse de s'en déclarer le vrai défenseur. Ses partisans même ne la suivent qu'en tremblant, jusqu'au bord du danger ; et là, beaucoup la renient ou font semblant de s'être mépris. L'excès d'une si étonnante immoralité s'accroît encore par le roulis d'une foule d'êtres de dernière impression, dont la volonté flexible permet toujours au premier venu de détruire en eux la pensée existante. Cette aptitude à incliner du côté du vent, les rend propres à servir les projets de la cabale ; aussi choisit-elle parmi eux ses hurleurs de prédilection, ses aventuriers, ses briseurs de lances.

Pendant cette décomposition des élémens de la saine morale, s'élève sourdement une ligue épicurienne, qui, déifiant son fondateur enfoncé dans l'oubli des siècles, se retranche sous le palladium de l'ironie, et en lance les traits, tantôt contre les philosophes, tantôt contre les ennemis de la philosophie. Rarement elle manque son coup, parce que l'homme est né moqueur. Comment échapper aux attaques de l'arme du ridicule, sans recourir au préservatif de la nullité ?

M***.

Il ne faut pour braver le feu roulant de tous les partis extrêmes, que savoir se faire un rempart de sa propre raison. Si Epicure revenait parmi nous, il serait étrangement surpris de trouver ses vertus grecques habillées à la moderne. On l'a beaucoup trop déprimé naguères, mais on le loue trop à présent; deux excès également répréhensibles. Il est difficile d'ajouter foi aux grands sentimens d'un homme plein de bouffissure dans les choses les plus triviales, et poussant la flatterie jusqu'à l'hyperbole envers quiconque prônait ses ouvrages; d'un homme assez abandonné pour écrire à *Léontium* en ces termes: « O roi Apollon, ma petite *Léontium*, « mon cœur, avec quel plaisir ne nous « sommes-nous pas récréés à la lecture « de votre billet »! A *Thémista*, femme de Léonte: « Je vous aime à tel point « que, si vous ne venez me trouver, je « suis capable avant trois jours, d'aller « avec une ardeur incroyable où vos or- « dres, *Thémista*, m'appelleront ». A Py-

thoclès, jeune homme admirablement beau : « Je sèche d'impatience, dans l'at-
« tente de jouir de votre aimable pré-
« sence, et je la souhaite comme celle de
« quelque divinité, etc.... (14) ». Comment concilier avec un tel relâchement de mœurs, les éminentes qualités de la vraie sagesse ?

« Quant à sa doctrine touchant le sou-
« verain bien, nous dit Bayle, accoutumé
« aux réticences, elle était fort propre à
« être mal interprétée, et il en résulta
« de mauvais effets, qui décrièrent sa
« secte : mais au fond elle était tres-
« raisonnable ; et l'on ne saurait nier qu'en
« prenant le mot *bonheur* comme il le
« prenait, la félicité de l'homme ne con-
« siste dans le plaisir ».

Le célèbre Gassendi, le fameux don Francisco de Quevedo[1], et le chevalier Temple, si illustre par ses ambassades, ont élevé jusqu'aux nues Epicure. Con-

[1] Dans son livre intitulé *Epicteto Espanol, en versos con consonantes, con el origen de los estoicos, y su defensa de Epicura contra la opinion commun.*

cluons des diverses opinions manifestées sur le compte de cet inexplicable philosophe, qu'il est comparable à ces vieilles médailles frustes, sur lesquelles chaque antiquaire découvre ce qui lui convient.

LE CURÉ.

Pas mal. Une autre fois nous donnerons plus de latitude encore à nos idées. Causer librement de tout comme nous le faisons, c'est goûter un plaisir innocent. L'enfant joue avec sa poupée, l'imagination avec l'esprit. Mais dans la méditation isolée, l'ame profère des accents autrement réfléchis; elle s'échauffe, les perspectives se rapprochent, le multipliant agit d'abord, puis l'objet se simplifie; enfin l'on ne confond rien, quoiqu'on généralise, et l'on est soi, non pour paraître ou briller, mais pour sa propre satisfaction. Quant à la méditation partagée avec un ami, elle devient une banque bien plus solide, plus exempte de faux calculs; les détroits embarrassans sont alors forcés avec moins de peine, on triomphe ensemble de toutes les aspérités, et la haute colline des questions irrésolues est

gravie avec moins de pas rétrogrades.....
Nous ne pouvons plus continuer notre entretien..... Voyez-vous le bedeau se hâtant de nous joindre. Il vient, j'en suis sûr, me chercher pour porter le viatique à un pauvre malade dont on m'a déjà parlé. Ma présence le fera peut-être mourir de peur ; car à notre dernière extrémité, rien ne frappe comme l'administration des saintes huiles.

M***.

Peut-être aussi lui adoucirez-vous le passage inévitable. Toutes les religions, sans exception, possèdent une pharmacie de moralités dogmatiques, capables d'atténuer le dernier hoquet de la vie. Un inconsidéré peut bien rire, et du remède, et du malade qui le reçoit avec confiance ; mais ce n'est plus l'heure de l'opinion frondeuse. L'homme aux prises avec la douleur, s'occupe peu de la pensée des non-souffrans ; il est dévoré par les angoisses de son éternel départ. Tâtez le pouls convulsif de l'athée agonisant, comme il dénote l'effroi de sa prochaine annihilation ! comme il semble frappé de terreur, et récuser à ce fatal

moment les vaines assurances de sa philosophie ! Si, au milieu de ses désespérantes incertitudes, survenait le ministre d'une religion quelconque, qui, plein de tact de sagesse, de persuasion, sût adroitement insinuer dans le faible cerveau du moribond, des consolations pieuses qu'il eût autrefois rejetées, mais desquelles son état actuel obtient le bienfait d'être endormi sur un lit magique, ce manège religieux n'aurait-il pas quelque chose de respectable ? Nos dernières lueurs ne sauraient figurer dans le chapitre des convenances mondaines. Nous devons les user avec un égoïsme complet, afin de nous étourdir sur notre anéantissement prochain. Socrate, à sa mort, sacrifie un coq à Esculape ; Fénelon, à la sienne, baise un crucifix ; Turgot, près de rendre le dernier soupir, et comptant sur ses vertus, se fait lire un chant de la Pucelle. Chacun, à ce fatal moment, aime à recevoir la loi de l'état de son cœur.

LE CURÉ.

Vous venez de mettre au jour une pensée très-philantropique. Oui, fonder une

institution où l'étude consommée de toutes les religions et de tous les moralistes, servirait à former une classe de consolateurs *prémortuaires*, assez habiles pour administrer toutes sortes de recettes, selon le degré de croyance ou de scepticisme du mortel qui expire en luttant péniblement contre sa destruction prochaine, ce serait rendre un grand service à l'humanité. . . . .

Je l'avais bien deviné, mon malade m'appelle. D'après vos principes, je serais coupable si je tardais trop à voler à son secours. « Martel (c'est le nom du bedeau), « allez tout préparer, je vous suis ». Adieu, monsieur; je vous quitte à regret : nos devoirs sont quelquefois des ennemis insupportables !

On ne peut disconvenir que cet estimable curé n'eût une imagination ardente, fière, créatrice. Rien dans ses discours n'y énervait la rudesse utile du sens pour ne charmer que l'oreille. Il préférait toujours l'expression vierge à ces grâces de langage trop bannales, à ces constructions purement oratoires, qui ne sont satellites d'aucune idée. Aussi ses pensées, où ré-

gnait en général une moiteur de génie, ne pouvaient jamais se coordonner avec le vide des conversations de circonstance. Ce dernier trait achèverait son éloge, si j'avais essayé de le commencer.

NOTES

DU LIVRE II.

(1) Francklin parlant de la noblesse, dit : « La naissance est un effet de valeur en Europe ; mais on ne saurait le transporter sur une place où il perde plus qu'en Amérique. On n'y demande jamais d'un étranger, *qu'est-il ?* mais *que fait-il ?* S'il exerce une profession utile, il est bien venu ; si alors il se comporte bien, il est respecté. Là un laboureur, un artisan même est honoré à raison de l'utilité de ses travaux. »

Le peuple dit en proverbe, *que Dieu est le plus grand artisan de l'univers.*

On aime beaucoup et l'on cite souvent la remarque suivante d'un nègre : « *Boccarora,* disait-il (par ce mot il désignait un blanc), boccarora fait travailler li noir, fait travailler cheval, fait travailler li bœuf, fait travailler tout, mais n'a pas cochon : pour celui-là pas travailler ; li manger, li boire, li promener, li droumi quand li voulé, li vivé comme un gentlemen ». (Voyez *l'Inst. pour ceux qui auraient envie de passer en Amérique, par B. Francklin ;* et le *Journal de Paris du* 27 *janvier* 1788.)

Les dévots persans ont toujours à la bouche cette sentence de Mohamed : *La plus saine nourriture est celle qui s'acquiert par le travail.* La glose des

imans sur ce passage, porte : « Les prophètes et les hommes religieux ont toujours vécu de leur travail. *Adam* était laboureur, *Seth*, tisserand; *Enoch*, tailleur; *Noé*, charpentier; les patriarches furent bergers de même que *Moïse*, *Jethro* et *Mohamed* : *David* était cuirassier; *Elie*, muletier; *Lockmann*, couturier ; *Job*, écrivain ou pelletier ; *Jésus*, médecin. »

(2) Selon le rapport de Diodore de Sicile, la plus ancienne bibliothèque a été celle d'Ozymandias, roi d'Egypte, sur le frontispice de laquelle on lisait : *Remèdes pour les maladies de l'ame*. Un poëte, très-éloigné d'avoir une si bonne opinion des bibliothèques, les appelait, *les orgueilleuses archives des sottises de l'homme*.

Jusqu'à présent aucune n'a égalé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, dont Ptolémée-Soter fut le premier fondateur. Elle contenait déjà sous son fils cent mille volumes. Ensuite elle s'accrut si prodigieusement, qu'outre le bâtiment de l'ancienne bibliothèque, rempli par quatre cent mille volumes, on fut obligé de se servir du temple de Sérapis pour y placer trois cent mille autres volumes. Il est impossible de révoquer en doute ce fait, certifié par Aulugelle, Ammien Marcellin et Isidore.

Les quatre cent mille volumes de l'ancienne bibliothèque furent incinérés, lorsque César, dans la sédition d'Alexandrie, incendia les vaisseaux stationnés dans le port. L'embrâsement se communiqua par les flammes à l'ancienne bibliothèque. Cependant ce trésor des connaissances humaines se releva d'une perte

si considérable; les deux cent mille volumes de la bibliothèque de Pergame, donnés par Marc-Antoine à la célèbre Cléopâtre, et les autres additions qui y furent faites dans la suite, le rendirent plus riche encore qu'il ne l'avait jamais été. Enfin ce grand et précieux amas de livres fut livré au feu par les sarrasins, en 642 de notre ère. Amri, leur général, en reçut l'ordre du calife Omar, en ces termes : « Si tous « les livres de la bibliothèque dont vous me parlez, « lui écrivit-il, contiennent les mêmes choses que le « Koran, il faut les brûler comme inutiles, parce « que le Koran, rempli de toutes les vérités qu'il « importe de savoir, suffit; s'ils contiennent des « choses contraires, il est encore bien plus néces- « saire de les brûler. » Tel fut le sort de cette superbe et immense collection.

Pysistrate, tyran d'Athènes, avait assemblé une bibliothèque plus ancienne que presque tous les auteurs dont nous connaissons les ouvrages et même les noms. Lorsque Xerxès incendia Athènes, il en fit transporter tous les livres en Perse. C'est à cette bibliothèque qu'est due la conservation des poëmes attribués à Homère et à Hésiode.

Naucratès accuse Homère d'avoir volé l'Iliade et l'Odyssée dans la bibliothèque de Memphis, déposée au temple de Vulcain.

Le père Hardouin, dont le septicisme est passé en proverbe, soutenait, non sans quelque fondement, que presque toutes les œuvres des auteurs anciens avaient péri dans le naufrage des lettres, et que la plupart de celles données sous les noms

d'Homère, d'Anacréon, de Cicéron, de Tite-Live, etc., avaient été composées par une cabale d'athées. Il aurait dû dire par des moines des premiers siècles de l'Eglise, comme aujourd'hui bien des gens sont portés à le croire. Mais cette opinion ne retranche rien à la beauté du style, à la coupe admirable, au charme de la diction, qui caractérisent ces ouvrages si difficiles à égaler.

Quoique les anciennes bibliothèques dont nous avons fait l'énumération, continssent une si immense quantité de volumes, l'instruction y gagnait peu alors. Comment avoir la patience de dérouler les douze cent soixante peaux de bœuf sur lesquelles étaient écrites les œuvres de Zoroastre, et les trente-six mille cent vingt-cinq livres composés par Mercure Trismégiste, que Jamblique assure avoir comptés. D'ailleurs des ouvrages si prolixes pouvaient-ils être conçus avec cette facilité de tête, cet intérêt d'expression, qui forcent le lecteur d'aller jusqu'au bout.

Caligula, qui manquait de jugement, d'humanité, et non de caprices; ennuyé de la lecture des ouvrages d'Homère, voulait les abolir. « Pourquoi, disait-il, ne me sera-t-il pas permis, comme à Platon, de bannir les poëtes de ma république? » Il croyait aussi devoir supprimer Virgile et Tite-Live; le premier, *parce qu'il n'avait ni esprit, ni savoir;* le second, *parce qu'il n'était qu'un écrivain froid et négligent.* L'on a fait ainsi de tout tems, d'une manière ou d'autre, la guerre aux livres et aux sciences.

La magnifique bibliothèque de l'île de Gnide, une

des cyclades, fut brûlée par ordre d'Hyppocrate le médecin, parce que les habitans refusèrent de suivre sa doctrine. Le même empereur de Chine, qui fit bâtir cette étonnante muraille dont le contour a cinq cents de nos lieues, ordonna de brûler tous les livres, environ 240 ans avant notre ère. Saladin livra aux flammes la belle bibliothèque du Caire, formée par Meaz-Ledin-Allah. Le pape Grégoire, surnommé le Grand, fit brûler dans toute la chrétienté, les œuvres de Cicéron, de Tite-Live et de C. Tacite. Depuis cette funeste époque, on n'a pu retrouver un exemplaire complet de ces trois auteurs. Les persécutions contre l'esprit humain, nous ont fait perdre aussi les poésies de Ménandre, de Bion, d'Appollodore, d'Alcée, de Philémon et de Sapho, dont les fragmens ne servent qu'à nous les faire éternellement regretter.

Paw remarque avec humeur, qu'il n'y a pas jusqu'aux juifs dont on n'ait brûlé les livres, lors de la dernière persécution suscitée contr'eux par Pféfferarn. Le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jesuit*, fut brûlé vers ce tems-là.

Ximenès de Cisneros fit jeter au feu un million et vingt-cinq mille exemplaires du Koran, et une infinité d'ouvrages de goût, dignes de passer à la postérité.

Cromwell incendia la bibliothèque d'Oxford, une des plus curieuses de l'Europe. On n'en finirait pas, s'il fallait nombrer tous les excès de ce genre commis par l'ignorance ou la plus stupide barbarie.

(3) Rien ne démontre plus évidemment l'infidélité

de l'histoire, que la relation de la bataille de *Marandal* ou d'*Ubéda*, gagnée par les rois de Castille, de Navarre et d'Arragon, contre les maures.

Le Miramolin dépêche des couriers à ses peuples, pour leur annoncer qu'il tient les chrétiens dans ses filets. Son armée, de cent cinquante mille hommes de cavalerie, a une infanterie innombrable. Les chrétiens, de leur côté, ont deux cent mille combattans. On en vient aux mains. Le combat dure un jour entier. Cent mille hommes y perdent la vie; mais il n'en coûte aux chrétiens, selon Rodrigue de Tolède, que vingt-cinq soldats; et selon la relation d'Alphonse VIII, roi de Castille, envoyée au pape, que *trente*. « Chose hors de vraisemblance, dit ce roi « dans sa lettre au saint-père, si on ne la regarde « comme un miracle. » (*An. Esp.*, t. 1, p. 288 et 289.)

(4) Mallebranche mit dix ans à composer son livre de la *Recherche de la Vérité*. Il existe peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. Sa philosophie fut goûtée même en Chine. Un missionnaire jésuite écrivit à ceux de France : « N'envoyez ici (en Chine) que les ouvrages du père « Mallebranche et de bons mathématiciens. »

A force de penser profondément, il s'était exalté l'imagination à un point inconcevable. On raconte que pendant quelque tems il crut avoir un gigot de mouton au bout du nez, dont la pesanteur le faisait beaucoup souffrir. « Que vous êtes heureux ! lui dit « un jour un de ses amis; vous jouissez d'une célé« brité méritée, tout ce qui vous entoure vous

« chérit, rien ne manque à votre satisfaction ». — Hélas, reprit-il sérieusement, vous ne voyez donc pas le gigot qui m'arrache le nez?

Son ami sentit par cette réponse que ses esprits étaient troublés.

« Cela doit peu vous inquiéter, continua-t-il « froidement, je connais un anglais qui a déjà guéri « plusieurs personnes de cette cruelle incommodité, « je vous l'amènerai demain ». L'esculape prétendu vint en effet, suivi de l'ami de Mallebranche, qui avait caché un gigot sous ses vêtemens. L'opération fut faite, non sans quelque douleur causée exprès au malade. Au moment où il cria, le gigot tomba à ses pieds; un saignement de nez, occasionné par une forte pression, acheva de lui persuader cette merveilleuse cure. Sa santé se rétablit ensuite, et quelque tems après, il fut des premiers à rire de l'égarement où trop de tension d'esprit avait jeté sa faible raison. Beaucoup de gens regardent cette anecdocte comme douteuse, d'autres la croient vraie, nous nous défendrons de prononcer.

(5) Cet ouvrage, très-rare aujourd'hui, fut composé et imprimé par Louis XV lui-même. Il parut en 1718. On le doit aux presses de l'imprimerie du cabinet du roi, dirigées alors par Colombat. Il est rédigé avec beaucoup de méthode et d'exactitude. L'auteur le termine par une description du cours de l'*Ofante*, « *rivière qui n'est considérable*, dit-il, *que parce qu'elle marque l'étendue des conquêtes de Charlemagne en Italie.* »

(6) Evitez de croire légèrement, disait Simo-

nides, c'est de cette sage maxime que dépend toute la force de l'esprit.

Un pirrhonisme modéré ne saurait être dangereux en aucune circonstance. Douter de soi-même vaut mieux que d'y croire; douter de tout est préférable à ne douter de rien. L'esprit a ses lubies, l'opinion ses phases, l'aperçu ses profils variés. L'art du pilote, défini par Lycophron l'*art où l'on ne dort point*, fait allusion à l'état d'un penseur consommé, beaucoup plus occupé à veiller sur lui que sur les autres. Le vaniteux n'est rien de tout cela, il croit en lui, il s'idolâtre, il est toute la création, il se complaît à supposer ses entours dans l'enchantement de son mérite; enfin il rêve continuellement applaudissemens et succès.

(7) « Le dévot n'est honnête homme que par « passion, or les passions n'ont rien d'assuré; de « plus, le dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude « de n'être pas honnête homme par rapport à Dieu, « parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre « exactement sa règle ». (*Helvétius.*)

« Il est rare, dit Necker, que les expressions de « vertu, de morale, d'honneur, de vérité, de gran- « deur et d'élévation, n'aillent bien à la jeunesse, à « cet âge d'avenir et d'espérance. Mais lorsque le « passé nous a fait connaître, toutes les expressions « comme les parures ne nous conviennent plus.... « Voilà bien les écharpes, les panaches, les cou- « ronnes civiques; mais il faut être Paul-Emile pour « avoir droit de les porter. »

« Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur

« et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il « consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, « et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même « contrefaire l'homme de bien ». (*La Bruyère.*)

(8) Beaucoup d'écrivains courent après les idées neuves, et se battent les flancs pour en mettre quelques-unes au jour. Cela fait pitié de voir tous leurs efforts ne produire autre chose que le rhabillement des idées usées.

On se répète les uns les autres, presque tout a été dit ou fait.

Diogène-Laërce rapporte que Xénophanes avait écrit plus que Zénon, Démocrite plus que Xénophanes, Aristote plus que Démocrite; Epicure plus qu'Aristote, et Chrysippe plus qu'aucun d'eux; mais il observe que si l'on eût retranché de ce dernier ce qui n'était pas de lui, il n'en serait rien resté.

Que de modernes Chrysippes!

(9) « Lisez la démonstration évangélique de Huet, « l'explication de la mythologie par Lavaur, les longs « commentaires que l'évêque de Cumberland et Fourmont ont donnés sur le fragment de Sanchoniaton, » l'histoire du ciel de Pluche, les ouvrages de Pezron « sur les celtes, l'atlantique de Rudbeck; comparez « les diverses explications que tous ces auteurs ont « données de la mythologie et de l'histoire des anciens héros, vous y apercevrez que l'un voit tous « les patriarches de l'Ancien-Testament et leur histoire suivie, où l'autre ne voit que des héros suédois ou celtes; un troisième des leçons d'astronomie, etc. Tous présentent des systèmes assez bien

« liés, à-peu-près également vraisemblables, et tous « ont la même chose à expliquer. ». (*Turgot, Encycl.*)

Nul objet dont les divers profils ne permettent aux pinceaux de l'imagination, des écarts plus ou moins satisfaisans. L'art de voir juste est le plus difficile de tous. « Nos antiquaires, dit Paw dans ses recherches sur les égyptiens, ont été extrêmement embarrassés au sujet de la croix à anse, qui est répétée mille et mille fois sur les obélisques, les canopes, les garnitures des momies, et enfin sur tous les monumens de l'Egypte. Clayton, évêque de Clogher, soutenait que c'était un instrument à planter des laitues; le père Kircher en faisait le créateur; dom Martin, un van; et le fameux Hervart, la boussole. Aujourd'hui il n'y a pas de savant qui ne sache que cette célèbre croix à anse est une représentation fort voilée de la partie génitale de l'homme. C'est enfin le *phallus*. »

(10) On ne voit point sans peine toutes les inquiétudes théologiques. A combien de contresens ne conduisent-elles pas quelquefois ! Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'ouvrage intitulé *de la Chair de Jésus-Christ*, par Tertullien, prêtre de Carthage, lequel vivait sous le règne de l'empereur Sévère; il est plein de faux raisonnemens et de comparaisons déplacées. La plupart des hommes, à force de vouloir définir ce qu'ils ne peuvent comprendre, finissent par n'être plus intelligibles.

Quelqu'un montra la salle de la Sorbonne à Casaubon, en lui disant : *Voici un lieu où l'on a dis-*

puté durant tant de siècles. — Eh bien ! répliqua-t-il, qu'y a-t-on conclu ?

(11) Berruyer, élève du sceptique Hardouin, avait aussi très-bien étudié les saintes écritures. On en peut juger par son Histoire du Peuple de Dieu, qu'il donna en 1728. Cette histoire fit à sa naissance beaucoup de bruit. Le texte y est revêtu de toutes les couleurs récréatives du roman. La peinture des amours des patriarches, de la passion effrénée de la femme de Putiphar, de la parure de Judith, des propositions que lui fait le galant Holopherne, du crime froid d'Onan, de la facilité avec laquelle *Rachel* cède *Lia* à Jacob, s'y développe avec toutes les grâces de l'art. On y rencontre fréquemment des tournures ou des phrases d'un ton léger, qui blessent la pureté de sa croyance. *A l'air aisé*, dit-il, *dont Dieu faisait des miracles, on voyait bien qu'ils coulaient de source.... Le mal allait toujours croissant, à la honte du seigneur Dieu.... Les aventures des patriarches*, etc... etc...

Son livre fut condamné à Rome et aussi par Colbert, évêque de Montpellier. La Sorbonne se contenta de le censurer sans aigreur. Les jésuites désavouèrent publiquement l'ouvrage de leur confrère ; de son côté, il feignit de se rétracter, mais en même tems il livra à la presse diverses brochures pour justifier son livre. La seconde partie, moins bien écrite que la première, ne parut qu'en 1753 ; le même système y perce à travers le voile. La troisième, qu'il donna ensuite, n'est absolument qu'une paraphrase littérale des Actes des Apôtres, peu digne de

cet écrivain. Quelques personnes ont de ces premières éditions. Toutes celles qu'on débite maintenant sont châtiées.

L'Histoire du Peuple de Dieu tourna la tête d'un recteur du diocèse de Rennes. Tous ses sermons, conçus d'une manière romanesque, niaise et amusante, édifiaient peu ses auditeurs. L'évêque, instruit de ce résultat, défendit au recteur de prêcher. Celui-ci, humilié d'une telle défense, monta en chaire un dimanche, et dit à ses paroissiens : « Mes « très-chers frères, monseigneur l'évêque m'a en- « joint de ne plus prêcher. J'en ignore la raison ; « mais comme il ne m'a pas interdit de vous entre- « tenir du saint évangile, je vais vous lire celui de « ce jour : *vous en prendrez le bon et laisserez le* « *mauvais*. » Il ne pouvait mieux prouver son incapacité, qu'en laissant échapper cette mauvaise pointe, sur la plus belle conception morale dont la divinité ait daigné gratifier les faibles mortels.

(12) « Le cardinal de Richelieu soutenait qu'il y avait deux sortes de personnes qui ne devaient jamais pardonner, les prêtres et les femmes, parce qu'au lieu d'imputer à générosité le pardon qu'ils accorderaient à leurs ennemis, on l'imputerait à faiblesse. »

Les turcs, d'après un autre calcul, n'admettent aucune exception, ils veulent que tout le monde pardonne. Croire, disent-ils, qu'un faible ennemi ne peut nuire, c'est croire qu'une étincelle ne peut causer un incendie.

Lorsqu'Adrien fut fait empereur, un de ses rivaux

se présenta devant lui pour obtenir son pardon. *Le voilà*, lui répartit Adrien en l'embrassant. Le même rassura un de ses ennemis qui tremblait de l'aborder, par ces paroles : *Approchez, Adrien est tout-puissant, vous êtes sauvé.*

(13) Les disciples de *Koosi* firent un recueil de toutes les sentences et maximes de ce grand homme : ils les publièrent même de son vivant, dans un livre intitulé *Siudo* ; c'est-à-dire, la manière de vivre conforme à la philosophie. *Siudo*, dans le sens littéral, signifie méthode des philosophes. Les *siudosju* sont les philosophes qui suivent cette méthode : ces gens-là n'ont, à proprement parler, aucune religion. Selon eux, la plus grande perfection et le souverain bien à la portée des hommes, consiste dans le plaisir que l'esprit trouve à mener une vie sage et vertueuse. (*Voy. Hist. du Jap., par Koempfer, t. 2, p. 68, 69, etc., éd. in-12*).

(14) Diogène de Laërte nous apprend que Timon dit au sujet d'Epicure : « Vient enfin de Samos le « dernier des physiciens, un maître d'école, un « effronté, et le plus misérable des hommes ». On lui attribue ces paroles à Pythoclès : *Fuyez précipitamment, heureux jeune homme, toutes sortes de disciplines.*

Epictète l'accuse d'être efféminé et sans pudeur. Timocrates, séparé de son école, déclare qu'Epicure vomissait deux fois par jour, tant il se livrait aux excès de la table. Il avoue n'avoir échappé lui-même qu'avec beaucoup de peine à sa philosophie nocturne, et au risque d'être seul avec un tel ami.

Il reçut au nombre de ses disciples quelques femmes, entre autres la courtisane *Léontium*, qui, selon quelques-uns, *faisait plaisir de son corps à toute la bande, et nommément à Epicure tout à découvert*. Métrodore, l'un des principaux amis d'Epicure, jouissait en communauté avec lui de cette courtisane.

Jamais sophiste ne parla avec plus de vanité, ni ne mendia avec tant de bassesse le suffrage du peuple, qu'Epicure, si l'on s'en rapporte à divers témoignages faits pour être crus. Hermipus, Diotime, Possidonius, Nicolaüs et Sotion l'attaquèrent avec chaleur. Hérodote lui reproche de n'être pas bon citoyen. Il serait trop extraordinaire que l'acharnement presque général dirigé contre lui, eût toujours été injuste. Croyons plutôt à ses vices, entremêlés de quelques grandes qualités; chose très-compatible. Ces vices sont effacés aujourd'hui; on les lui pardonne en faveur de quelques beaux préceptes de morale, tirés de la poussière, le siècle dernier, par les soins de Gassendi. Reste à savoir encore si celui-ci n'a pas trop exagéré les prétendues perfections de l'idole à laquelle il aimait à sacrifier.

Sénèque en juge très-défavorablement : il lui fait dire qu'il n'y a point de justice naturelle, que les crimes ne sont à éviter, qu'à cause des châtimens dont ils sont suivis. D'un autre côté, ses sectateurs élèvent sa doctrine jusqu'au ciel. Elle consistait, assurent-ils, à démontrer que *le bonheur de l'homme est dans la volupté, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu*. Ils le représentent « fraîche-

ment assis à l'ombre des bois, ou couché mollement sur des lits délicats avec ses élèves, tâchant de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes, et le mépris de la vie ». Ils accusent les stoïciens d'avoir non-seulement voulu défavoriser ses sentimens, mais d'en avoir tiré de pernicieuses conséquences; ils le louent de n'avoir opposé à toutes leurs impostures, que le silence, une vie exemplaire, etc...

Dans la suite, les épicuriens se divisèrent en deux classes, les *rigides* et les *relâchés* : la différence était aussi grande entre eux, qu'entre un vrai sage et un fou qui en usurpe le nom.

(Ceux qui ont lu une réponse à la première lettre adressée à M. Necker, sur son livre de l'*Importance des Opinions religieuses*, 15 avril 1788, pourront dire que j'y ai pris une partie de cette note : mais lorsqu'ils sauront que cette réponse, écrite avec précipitation, et sans avoir lu l'ouvrage en faveur duquel elle fut faite, est une de mes témérités, ils me pardonneront de m'être volé moi-même).

LIVRE III.

Je me rappelle toujours avec délices le tems où, doucement bercé par mille agréables jouissances, je vivais, selon l'expression de Socrate, en enfant de la race d'or. Si aujourd'hui je suis un enfant de la race d'argent, j'appréhende qu'en déclinant encore, je ne devienne un enfant de la race de fer; transmutation désolante, mais dont j'aurais moins d'effroi, si le sage qui a conseillé de favoriser trois choses, savoir, la poésie dans des tems de barbarie, pour adoucir l'âpreté des mœurs; l'éloquence dans des tems d'abattement, pour relever le courage; la philosophie dans ceux de la superstition, pour dissiper les fantômes de l'erreur, eût indiqué avec la même précision, le secret de conjurer les tempêtes de l'amour, quand on est parvenu à ces années sérieuses où les disgraces nous font éprouver l'âge de fer.

Aucun sentiment ne nous rend plus aventureux que celui de l'amour. Il ferait

presque douter de l'existence de l'ame, si on l'analysait scrupuleusement. Ce sentiment si souvent gigantesque, venge presque toujours la beauté de notre orgueilleuse supériorité de sexe, en lui restituant tout l'empire que les lois ou la force nous avait donné sur elle ; et en nous métamorphosant de maîtres impérieux en esclaves profondément soumis. A quoi attribuer ce renversement de choses, sinon au délire de nos sens; délire qui subordonne toutes nos facultés à la soif de la possession (1).

Hercule, filant aux pieds d'Omphale, estimait un bonheur d'en ramasser le fuseau; de s'habiller en femme pour lui plaire, et d'oublier près d'elle les douze travaux d'où il sortit couvert de gloire. On a beau dire, les femmes possèdent au suprême degré l'art de dominer notre volonté. Cet art chez elles, consiste à cacher finement l'art sous une pellicule de servitude. Ainsi, l'on vit durant la régence d'Anne d'Autriche, et dans la guerre de la minorité, la dévote, la tendre Saujon gouverner le duc d'Orléans; la facile, mais trop ambitieuse Longueville, le duc de La Rochefoucault,

l'auteur des Maximes [1]; madame de Châtillon, si coquette, si légère; Nemours et Condé; la constante et langoureuse duchesse de Bouillon, son mari; l'intrigante Montbazon, le duc de Beaufort, surnommé le roi des halles; enfin, la princesse Palatine, toujours romanesque par tempérament, toujours politique en affaire par goût, le grand Condé, qu'elle accueillait ou repoussait selon l'intérêt des occurrences. L'histoire décrit aussi nombre d'événemens dont les femmes ont été le principal mobile. Mais, me demanderez-vous, tous les amans de bonne foi, tous les héros galans dirigés par leurs oracles, furent-ils heureux? Question oiseuse, vous répondrai-je; ignorez-vous donc qu'en amour personne ne calcule ses résultats avant de s'engager. L'homme le plus appréhensif ne

[1] Tout le monde connaît les deux vers tirés de la tragédie d'Alcyonée, qu'il mit au bas du portrait de la princesse de Longueville.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Thomas, dans son Essai sur les Femmes, les a mal-à-propos attribués au duc de la Rochefoucault.

saurait long - tems macérer ses desirs, ni réduire son cœur à l'état de momie, par la crainte d'être trompé. Moi-même, jeté de nouveau dans les filets d'une jeune beauté, je serais mauvais juge en cette matière, où des chutes n'éclairent jamais. Les sens connaissent les lassitudes, mais non le frein de la raison. Ils nous emportent presque toujours malgré nous, sous le nom d'inclination, vers l'objet qui les éveille; ce qui suit le prouvera mieux encore. . . .

. . . .

. . . . [1]

Stéphanie Dylmore, chargée par les destins de troubler ma sagesse, parut un soir

[1] On lit ici :

. . . . . . Craintes puériles . . . . tout roulera sur mon compte . . . . impossible de faire des applications . . . . J'en puis donc disposer . . . . . G*** y a consenti . . . . . .

Nous avons cru devoir ressusciter en note, ce passage rayé dans le manuscrit, et en apparence insignifiant, parce qu'il semble annoncer que l'intrigue de madame Dylmore, liée avec l'auteur, concerne positivement G*** et non lui-même. On devine bien sans doute qu'il aura obtenu de son ami la permission d'inscrire dans ces fastes, une histoire galante dont la publication devient absolument innocente, puisqu'elle ne saurait inquiéter personne.

chez madame Dest***; j'y étais nonchalamment livré au calme le plus apatique; son éclat, sa charmante tournure me sortirent de cette espèce d'engourdissement, et toutes mes attentions se portèrent sur elle sans m'en apercevoir.

Vingt ans, une figure adorable, toutes les grâces de l'esprit, une jolie voix, des manières entraînantes, tel était son ensemble. Bientôt rangé au nombre de ses assidus, j'eus cent rivaux et autant d'inquiétudes.

Le régiment de la C******, où servaient ceux qui me faisaient le plus d'ombrage, reçut à la fin ses ordres de départ; ma joie en fut extrême. Témoin de celle de Stéphanie quand ils prirent congé d'elle, au dernier concert qu'ils lui donnèrent, je crus l'occasion favorable pour accuser son insouciance, agacer ses sentimens, et tourmenter sa façon de penser.

Comment, osai-je lui dire, la beauté séduisante peut-elle descendre à une lé-

Au surplus, la manière libre avec laquelle le rédacteur s'en arroge les trophées, laisserait peut-être encore subsister quelques incertitudes à cet égard, si l'on ne savait que les caprices se servent de toutes les parures. (*Note de l'éditeur.*)

gèreté de complimens, si disproportionnés aux témoignages de gens vivement affectés du malheur de s'éloigner d'elle ? — Ah ! me répartit Stéphanie, tout en folâtrant avec son éventail, c'est que plus on vieillit, plus l'expérience apprend à se défier des formes. Messieurs les militaires se ressemblent tous en bouffonnerie de sentiment, comme en exploration de galanterie. Peser sérieusement leurs éloquentes déclarations, c'est se comporter en novice, ou aimer à en être dupe. Quand un régiment part, un autre le remplace. Eh bien, le premier croit emporter nos regrets, le second aura la même confiance à son tour. La navette des civilités captieuses est inépuisable. — Madame, interrompis-je, on ne saurait traiter plus lestement toute une armée. N'admettez-vous aucune exception à la règle ? — Aucune, les exceptions finiraient par la rendre illusoire. — D'accord, mais trop de rigidité .... — Ne gâte jamais rien en fait de prudence. — L'excès de cette dernière tue quelquefois le jugement. — C'est possible, cependant je demeurerai ferme dans mon opinion. — Je comprends : une volonté absolue, un règne capricieux,

et l'absence de toute contrariété.... — Sont précisément ce que j'aime par-dessus tout à exercer et à éprouver. — En ce cas, daignez vîte m'absoudre de mes torts. — De quels torts ? — De ceux dont je me suis rendu coupable, en osant fronder votre manière de voir. — Oh ! ma clémence est grande, allez en paix, vos péchés vous sont remis.

Un regard agréable accompagna cette réponse.

Notre conversation prit tout-à-coup un autre caractère. Elle devint abstraite, même sérieuse. Passer avec tant de facilité du ton gai au ton grave, me parut une de ces irrégularités inhérentes au peu d'assiette que l'on a communément à l'âge de 20 ans. Obligé de me conformer aux inégalités de cette espèce d'intermittence, j'entremêlai mes propos de phrases épisodiques, où se peignait mon envie d'être admis dans sa société particulière. Cette adresse fut remarquée.—Vos détours ingénieux et polis, me dit-elle, sont très-flatteurs pour moi. Mais il ne faut pas vous dissimuler..... Vous allez peut-être me juger malhonnête, car « nos actions sont comme des

bouts rimés, que chacun tourne comme il lui plaît [1] » ; il ne faut pas vous dissimuler, dis-je, mon impossibilité de vous recevoir. Vous laisser espérer le contraire, en vous consignant néanmoins à ma porte, sont de ces moyens usités, peu faits pour être employés à votre égard. Avec moins de franchise, je livrerais votre attente à des démonstrations sans effet, dont encore vous n'auriez pas la mal-habileté de vous plaindre. — Il y a de l'obligeance, même dans vos refus, madame ; aussi mon empressement ne les regarde-t-il pas comme invincibles. J'ai vu plus d'une femme dépendre d'un sultan domestique, à qui il ne manquait que des muets ; la jalousie faisait alors sentinelle autour de sa victime, et n'en laissait approcher que des êtres insignifians. — La jalousie est une hydre de calamités; *celui qu'elle ronge a mille morts à souffrir, l'enfer passe dans son cœur* [2]. Ni M. Dylmore, ni moi ne connaissons ce hideux sentiment ; tous deux nous sommes disposés à recevoir avec plaisir dans notre comité intime, les personnes dont la

[1] Saint-Réal.

[2] Young.

bienveillance garantit la sûreté de leur commerce. Vous voyez, d'après cela, combien vous êtes fait pour augmenter le nombre des privilégiés. Sans un certain discrédit attaché à votre profession, les délais seraient inexcusables, et M. Dylmore se gronderait lui-même d'avoir tenu à son usage de connaître les gens avant de se lier avec eux.

Ce mari si bien défendu vint nous interrompre, en proposant à Stéphanie de se retirer. Il n'était pas tard, personne ne s'en allait encore, elle le lui fit remarquer, mais il insista, il fallut bien le suivre.

Deux jours après je la revis chez madame Chapelle, sa belle-sœur, à qui l'on me présenta. Elle y présidait le cercle de l'enjouement. Là, chacun s'efforçait de payer tribut à son aimable gaieté. Le *crescendo* d'une joie douce, ressentie également par tous, y mettait les goûts en harmonie. Chaque physionomie ouverte au sourire, s'y dessinait comme celles des groupes poétiques, dont les muses ont enrichi le tableau des champs élysiens. Un léger intérim, en faveur des bonnes grands-mères, dont on fut obligé de faire le réversi, suspendit cet

agréable passe-tems. Stéphanie, directrice des parties, me cloua inhumainement à une table de jeu avec ces sempiternelles. Je ne m'attendais pas à devenir leur complaisant; cette corvée me contraria un peu d'abord, mais elle changea de couleur quand, les parties arrangées, madame Dylmore vint s'asseoir près de moi, sous le prétexte qu'ayant besoin de conseils, elle voulait me donner les siens jusqu'à la fin du réversi. Ce soulagement fut un trait de lumière. Il m'apprit que ses réticences de la sur-veille étaient absolument une affaire de forme. Combien de femmes que l'on craint de ne jamais séduire, posent elles-mêmes ainsi la première pierre du monument de leurs amours !

Quand les parties furent terminées, madame Chapelle envoya chercher des musiciens., afin d'achever la soirée par un bal impromptu. Lorsqu'on les eut rassemblés, la danse commença. Plusieurs officiers pressèrent vainement Stéphanie d'y prendre part, elle se refusa à leurs invitations, même avec une sorte d'opiniâtreté.

Libre, voltigeant d'un côté et d'autre, elle vint me demander si j'aimais la danse.

— Peu, lui répondis-je, il me serait infiniment pénible d'en faire les frais avec toute femme qui ne m'intéresserait pas. — Aucune donc ne vous intéresse ici? — Vous êtes loin de le croire; dansez-vous? — J'ai repoussé toutes les invitations, mais si vous le vouliez, nous pourrions aller nous joindre à la farandole du jardin (2). — Je suis à vos ordres, pourvu que vous soyez mon guide, et consentiez à ne pas m'échapper. — Vous redoutez donc bien la désertion? — Oh! beaucoup, je vaux si peu.....! — Si vous eussiez dit pareille chose à Crillon, il eût infirmé très-cruement le sens de vos quatre derniers monosyllabes. Moi je me contente de le citer.

Stéphanie appréhendant que sa proposition ne fût mésinterprétée par quelque observateur désœuvré, se hâta d'engager de la même façon Isidore de Lupi, capitaine au régiment, dont elle connaissait l'opinion favorable sur son compte. Ce supplément de choix troubla un instant mon espoir; mais réfléchissant après sur l'importance des dehors pour une jolie femme, toujours épiée par autant d'ennemies qu'elle a de rivales, j'appaisai mes inquiétudes.

Quand nous fûmes incorporés tous trois dans le vaste rond de la farandole, où des tiraillemens imprévus disjoignaient souvent les danseurs de leurs danseuses, sans leur laisser la possibilité des les rejoindre, je mis tous mes soins à ne pas abandonner la mienne. « Messieurs, criait Stéphanie à « Lupi et à moi, par pitié, lâchez ma main ; « vous m'arrachez les bras ». Aucun de ses deux chevaliers n'obéissant à sa voix, elle pria directement Lupi de ne point s'obstiner contre les difficultés du moment, et de la laisser aller : il céda à cette nouvelle instance. « Si vous êtes comme le « lierre, continua-t-elle en s'adressant à « moi, imitez-en la souplesse ; jamais il « ne fait mal à l'arbre auquel il s'atta- « che »..... — C'est vrai ; mais aussi ses embrassemens fidèles, que rien ne contrarie, s'érigent en cautions de son avenir.

La danse finie, Lupi me dit obligeamment : « Mon ami, quoique je sois un « des admirateurs de madame Dylmore, « j'en ai assez vu ce soir pour me croire « obligé de réformer toutes mes préten- « tions à son égard ; je ne saurais cher- « cher à être heureux aux dépens d'un

« tiers : tu m'entends ». Je lui serrai la main avec expression, et revolai auprès de Stéphanie, à qui j'offris la mienne pour la reconduire chez elle.

Encore émue de l'agitation du bal., toutes ses paroles décelaient chez elle une pulsation en rapport secret avec l'ardeur de mes vœux. Elle essaya pourtant d'en comprimer l'activité; mais chacun de ses efforts était une indiscrétion de plus. Je crus m'en apercevoir très-positivement cette fois, où nous marchions et causions avec une vîtesse extrême; où, compris à demi-mot, j'obtenais des réponses pleines d'intérêt, quoique nuancées de circonspection.

Pendant ce rapide entretien, M. Dylmore, laissé derrière nous, s'essoufflait pour nous atteindre : il n'arriva à la porte de sa maison qu'après Stéphanie, à laquelle j'eus encore le tems de dire : « Vous êtes « si indécise !..... et les momens...... ils « sont si courts » !... La peur d'être entendue de son mari, la réduisit à ne me répondre que cette phrase de politesse : « Adieu, monsieur; mille remerciemens « de votre complaisance ». recevez aussi les miens, ajouta Dylmore en rentrant.

Me voilà de rechef isolé, rêvant avec mon cœur et sa passion.

Que l'on est troublé quand on aime! sur-tout quand on n'a point encore la certitude d'être payé de retour. Travaillé par une foule de perplexités, on délaye continuellement le même desir dans un océan de projets. A mille vouloirs succèdent autant de négations. On cherche sans trouver, on trouve sans chercher. Le hasard, terme inventé pour exprimer des effets subits dont les causes sont inconnues, le hasard devient alors la divinité de l'espérance; elle l'invoque, s'y confie, en attend des succès; et au milieu de cette fluctuation, l'on oublie que la plupart du temps, nous sommes seuls la cause occasionnelle de nos revers ou de nos triomphes.

Ces diverses pensées obscurcissaient encore ma faible raison, le lendemain du bal, pendant que je cheminais tristement vers le quartier de la cavalerie, lorsque j'aperçus de loin Stéphanie, au moment où elle frappait à la porte de madame Chapelle. Je changeai aussitôt de détermination, et allai chez sa belle-sœur, espérant l'y retrouver; mais elle venait d'en

sortir par la grille du jardin, avec son mari et Emilie sa fille, âgée de six ans, pour s'aller promener sur la route de Metz. Abréger ma visite le plus possible, puis diriger mes pas du côté indiqué, tout cela fut fait avec une extrême promptitude.

Je n'étais pas encore à un quart de lieue de la ville, que j'entrevis ces trois personnes assises au pied d'un grand orme sur le revers de la chaussée. Comment les aborder? comment ôter à ma course un certain air de préméditation? Afficherai-je gauchement mon motif? Non, il ne perd rien à rester voilé, me disais-je, et le mieux est d'employer ici l'expédient d'une ruse innocente. En conséquence, je tire de mes poches une lettre : la manière préoccupée avec laquelle je feins de la lire, m'aide à dépasser les Dylmore sans leur jeter un seul regard ; puis, revenant sur mes pas, je joue au naturel la surprise d'une rencontre imprévue. Stéphanie me questionne sur le but de ma promenade, son mari se félicite de ce qu'elle m'a conduit de leur côté. Tous deux restent si bien convaincus que j'étais absorbé par des abstractions, lorsque l'instant d'avant je les

ai dépassés sans y prendre garde, que si leur discrétion, assurent-ils, n'eût respecté mes profondes rêveries, ils les eussent volontiers interrompues en m'appelant.

Mais voilà que Stéphanie rit encore de mes gesticulations très-accélérées, Dylmore, de ce que je lui ai paru un excellent pantomime. L'un et l'autre se divertissent à mes dépens, sans me donner presque le tems de leur répliquer. « Vous « êtes donc bien distrait » ? me demande Stéphanie. — Beaucoup, malheureusement, puisque je ne vous ai pas vue d'abord... A ce propos elle renouvelle ses éclats de rire, son mari l'imite, je ris aussi; car le rire se gagne. — « Les distraits, continue-t-elle, sont les meilleures gens du monde.... Et les plus amusans, poursuivit Dylmore; ils ont le costume des trompés, et non des trompeurs : oh! l'on est en sûreté avec eux ».... — Savez-vous bien, repris-je, que la partie n'est pas égale; vous êtes deux contre un. En vérité, il y a honte à m'opprimer de la sorte. — « restez avec nous, repart Stéphanie, nous serons bientôt d'accord. Nous sommes venus au-devant de mon père, que nous attendons;

si l'ennui vous surprend , vous offrirez au ciel cette bonne œuvre en expiation de vos douces pécadilles ». — L'ennui près de vous deux ! jamais, non jamais ce ne fut là son séjour ! — « Aveu trop obligeant, reprit Dylmore ; nous savons à quoi nous en tenir ». — Je soupçonnerais le contraire, si vous persévériez à douter du plaisir qu'on goûte à être avec vous.

Pendant l'attente de ce père si désiré, on disserte vaguement sur les choses les moins importantes : c'est presque un véritable bruit de mots, pour prouver qu'on ne dort pas.

Durant cet entretien, Azor, joli petit épagneul, tenu en laisse par un simple ruban rose, est le joujou d'Emilie ; elle le pince à l'oreille, il la mord : aussitôt des pleurs, en s'écriant : Maman, voyez.... voyez comme il m'a fait *bobo*, le méchant !... Puis elle sourit.... puis elle n'y songe plus. Des vaches errent dans la prairie ; elles fixent maintenant son attention. Le nombre en est considérable. La verdure n'en semble être meublée, que pour étaler sur son tapis émaillé de fleurs, plus de richesses encore. Deux superbes taureaux, la tête

haute, les naseaux enflammés, s'égaient, les vaches bondissent autour d'eux, le mouvement général du troupeau s'accroît par degrés; enfin, le tableau achève de s'animer. Emilie presse alors de questions sa mère, dont les yeux sont baissés, et les réponses toujours évasives. « Mais ce *taulau*, maman, est bien singulier; avez-vous vu? » — Non, ma fille. — « Maman, les bœufs ou les *taulaux*, c'est la même chose, n'est-ce pas? » — Il y a une différence entre eux. — « Et quelle, maman? » — C'est que les bœufs sont les oncles des veaux, et les taureaux en sont les pères.

Ah! le voici! Qui? M. de Survel, père de Stéphanie: il descend lestement de sa chaise de poste. Sa fille, son gendre et Emilie lui sautent au cou, l'embrassent dix fois: grande joie, conversation volubile des deux côtés: on veut se dire mille choses en un instant; mais l'on ébauche tout sans rien finir, ainsi qu'il en arrive ordinairement dans ces sortes d'occasions. Il faudra donc recommencer.

M. de Survel voulant absolument aller à pied avec nous jusqu'à la ville, renvoie sa voiture: il marche au milieu de sa fa-

mille ; Dylmore l'entraîne insensiblement ; l'un et l'autre, en causant, doublent le pas sans s'en aperoevoir : Stéphanie, retardée par sa fille, leur crie d'aller moins vîte ; un signe de M. Dylmore nous avertit qu'ils vont prendre les devants, et nous laisser à nous-mêmes.

O heureux ! mille fois heureux ! charmante Stéphanie, dis-je alors, celui à qui père et mari confient votre garde, avec la persuasion que si quelque téméraire osait s'oublier envers vous, il saurait faire respecter son bonheur.

Mon vœu commence donc à s'accomplir : je dois à une espèce de miracle, la découverte du lieu où je vous ai recontrée, et où j'ai si bien donné le change à votre époux sur mes démarches [1]. Il faut avouer....

[1] Que de détours ! Arrête, coupable jeune homme...., il en est tems encore. Stéphanie, pure comme le ciel, réclame ta vénération.... Où sont donc tes vertus ? n'en aurais-tu parlé que par ostentation ? Ah ! tu rougis ; l'amour seul de la vérité conduit ta plume, elle trace tes erreurs et tes repentirs. Sens-tu combien tu devins criminel le jour où tu cherchas à corrompre la femme d'autrui ? oui tu le sens, et le poids de cet ancien tort t'accable encore. Va, continue donc tes récits, le mal est

— « Que vous voudriez être applaudi de ce coup d'essai ». — Non, cette satisfaction ne m'est point encore due. Il faut avouer, disais-je, qu'aucun frais ne rebute, quand il s'agit de pénétrer jusqu'à vous. Mais si, aujourd'hui, j'ai su vaincre les obstacles, aurai-je le même avantage demain ? Ce doute seul m'afflige. Ah! si du moins, par excès de bonté, vous me permettiez d'aller vous faire ma cour, cet acte de bienfaisance soumettrait ma gratitude à des devoirs bien doux! Stéphanie, la pitié a quelquefois du crédit! — « Sans aucune pitié, et même du consentement de mon mari, je vous recevrai demain avec plaisir. Il est déjà si porté en votre faveur, qu'il prend mes yeux pour vous juger, comme j'emprunte les siens pour vous voir avec intérêt ».

On me trouverait trop prolixe si, au lieu de me restreindre à la seule énonciation du

fait. On pardonne les écarts d'une passion qui ne raisonna jamais, à celui dont le jugement a repris ses droits. Hélas! trop de gens se font un jeu de séduire les femmes. Si la société, au lieu de les en rechercher davantage, les flétrissait, on verrait moins de ces charmans coupables.

contentement dont mes traits ne cessèrent de lui exprimer l'effet, j'alongeais ce préliminaire de bon augure.

Toute femme qui flatte vos soins, sans récuser aucun de vos sermens, ameuterait envain les idées religieuses de ses vertus pour prolonger sa résistance : l'amour-propre, agent de sa pudeur, capitule déjà intérieurement avec son envie d'être totalement conquise.

J'allai chez Stéphanie à l'heure convenue entre nous la veille, avant de nous séparer. Ma visite fut faite en blanc ; elle venait de sortir. Ce début ne me parut pas heureux. Je me rendis tout de suite à l'évêché, où l'on m'assura qu'elle était.

Résolu de me venger de sa légèreté par la légèreté même, j'affectai devant elle un caractère d'insouciance, tenant presque de la fatuité. Mes attentions se répartirent également entre toutes les jolies femmes, sans augmenter de vivacité à son égard. Cette froide négligence la fit changer deux fois de place. L'évêque, à la fin, vint se mettre à côté d'elle. Aux traits animés du prélat, à ses hautes couleurs, à sa figure toute d'empressement, à son attitude sou-

vent variée, on découvrait que, malgré lui, sa dévotion acquérait à chaque minute un nouveau degré de ferveur. Stéphanie, inquiète du progrès des témoignages de ce voisin presque dangereux, y mit un terme en se rapprochant de la cheminée, où le cercle était plus nombreux.

J'y lisais alors les gazettes à quelques personnes dont j'étais particulièrement entouré. Sa présence nécessita une courte suspension, pendant laquelle je lui demandai si les nouvelles politiques avaient de l'attrait pour elle. Un *non* très-sec fut sa réponse. Je ne vous lirai donc pas, ajoutai-je sans me déférer, le Courier du bas Rhin; car, à part quelques puériles anecdotes concernant les petites cours d'Allemagne, dont il est le folliculaire à gages, on est sûr de n'y trouver que des mensonges commandés... A propos, madame, continuai-je en baissant la voix, comme s'il eût été question de choses étrangères à elle, ce qu'on craignait est précisément arrivé. On est allé chez la personne qui devait recevoir; mais elle n'y était plus, quoiqu'elle eût indiqué l'heure et le moment où on la trouverait : aussi les inquiétudes pleu-

vent.... — « Votre protégé a tort de s'effrayer d'un pareil incident. Sait-il si cette personne, de laquelle je pourrais presque répondre, n'a pas été forcée de sortir malgré elle » ? — Non. — « Pourquoi donc la condamner si légèrement ? Remettons à demain de parler plus au long de ses intérêts, chez moi. L'injustice et l'impatience ont une grande affinité ». — Je le croirais assez.

La finit un bref dialogue qui, quoique bégayé au milieu d'observateurs indiscrétement curieux, eut la puissance de raccommoder nos têtes.

De tout tems les amans ont eu des idées tourmentantes ou tourmentées. Les miennes ressemblaient encore à celles du dernier genre, quand mes pas me conduisirent à la maison de Stéphanie. Elle me reçut dans un joli salon, agréablement décoré, où la teinte d'un demi-jour ajoutait à la grâce de ses traits pleins de volupté. Deux pas faits vers moi, portèrent le trouble dans son ame. Quoiqu'elle eût eu le loisir de se prémunir contre les effets d'un semblable tête-à-tête, elle pâlit, puis rougit, puis s'embarrassa. Il y eut même un instant de

contenance indécise, où son ouvrage s'échappa de ses faibles mains. Mais toutes mes assurances, imprégnées d'égards et de sensibilité, la secoururent si à propos, qu'elle eut le tems de se remettre. A des sons à demi-balbutiés et sans suite, succédèrent ceux d'une élocution douce et facile.

Non moins empressée de recueillir mes aveux, qu'adroite à les restreindre dans des bornes modérées, Stéphanie sut m'imposer, sans donner aucune forme alarmante aux barrières élevées par son aimable coquetterie. Ainsi, à cette première visite, elle eut le secret de me contenir entre la répugnance à exiger, et la mortification de n'obtenir rien. Froissé entre le trop et le trop peu, il me fallut emporter, en m'éloignant d'elle, de ces regrets incomplets, qui n'ont pas de noms encore.

« Trouver à l'écart un trésor dont on con-
« naît le maître, surprendre seule une belle
« femme dans un appartement éloigné, en-
« tendre les cris de son plus mortel ennemi
« qui va périr si on lui refuse ses secours;
« ô l'excellente pierre de touche » ! s'écrie un philosophe chinois.

Au reste, « on admire une fleur ; on « jouit d'un beau ciel, on savoure le plai- « sir ; mais on se console de ces trois choses « quand elles viennent à manquer ». Je me consolai donc cette fois des rigueurs d'une étiquette presque indispensable, en pensant à vous, aimables enfans d'Epicure et de Chaulieu, qui coulez de si doux instans au sein des dissipations, malgré les épines dont le sentier de la vie est hérissé. S'amuser, folâtrer avec les belles, greffer sur leurs faiblesses notre briève félicité, fut de tout tems une délicieuse existence. Mais pleurer sur le desséchement d'une rose, sur l'évasion d'un serin chanteur, sur la cessation d'une agréable symphonie, sur les torts d'une infidelle, ou sur les retards de l'amour, c'est, au lieu de mériter l'ambrosie, se diminuer par de maigres sensations ennemies de nous-mêmes.

Depuis mon admission chez Stéphanie, j'avais l'agrément de la voir tous les jours, et d'acquérir auprès d'elle le crédit de la persuasion. Cependant, quoiqu'écouté avec complaisance, je gagnais péniblement du terrain : or, en amour, voyager à petites journées, c'est prendre l'allure des médio-

tres fortunes. Stéphanie voulait conformer le vœu de mon inclination à ses sentimens temporiseurs. Elle élevait aussi quelquefois des nuages qui assombrissaient mes espérances, se flattant de m'éprouver mieux par le noviciat des difficultés : c'était l'art obstruant la pente des goûts. Mais, semblable à la douce tourterelle, dont le roucoulement augmente à mesure qu'approche le moment des étreintes amoureuses de sa moitié chérie, Stéphanie, par l'effusion, tantôt abondante, tantôt mitigée de sa sensibilité, me préparait un avenir assez prochain, où, sans trop accélérer les chocs, je parviendrais à démolir les résistances. Cette perspective me faisait endurer paisiblement une attente appelée *souffrance* par ceux qui se tiennent au-dessous de leur amour-propre.

Peut-être y avait-il une sorte d'indélicatesse à matérialiser autant un espoir, dont l'impatience savait se confier au peu d'aplomb d'une jolie femme chargée de quatre lustres, et pour qui les sophismes d'un amant ne pouvaient manquer de devenir l'évangile de sa raison. Mais qu'importe un tort si léger en des occurrences où l'on est

sûr de mériter l'applaudissement des desirs, quand on sait en atteindre le but sans faire rougir la beauté.

J'arrivai une après-dînée chez Stéphanie, la tête imbue de ces principes faciles. Assise au fond de son jardin sous un berceau de chèvre-feuille, elle y jouait froidement avec Emilie, dont l'enfantine gaieté rendait plus saillante encore la teinte mélancolique répandue sur les traits de sa mère. L'air de rêverie a toujours une physionomie de retraite en soi-même, qui inspire aux autres le culte des égards. Je me trouvai près d'elle avant d'en avoir été aperçu. On eût dit d'un réveil subit, quand elle sortit de cette espèce d'état spasmodique. Hésitation dans ses paroles, accueil tendre, mais coupé; soupirs entremêlés d'exclamations à demi étouffées, en tout un décousu de surprise peignant au naturel la situation gênée de son ame. Quelques paradoxes dont l'emploi me fut favorable, lui arrachèrent alors ces mots : *Comment sait-il que je l'aime ?* — A qui, charmante Stéphanie, s'adresse la question ? — A qui ?..... plaisante curiosité ! Non..... non, vous ne le saurez pas. Vous êtes né

douteur, cela fait mal. — Ah! vous avez bien raison, douter c'est pâtir. On a si peur de s'abuser, quand on aime à la folie! Dans cette situation, si une partie de soi adore, l'autre s'épuise en appréhensions. — J'ai peine à concevoir comment des sentimens trahis par la conduite d'un objet quelconque, peuvent se transformer en énigme. En tous cas, celle des miens est facile à deviner. — O Stéphanie! plaignez-moi donc de m'être défié de la science de mon cœur. En lui confiant les secrets du vôtre, daignez donner à tous les deux l'impulsion d'une même volonté. — N'exigez pas trop à-la-fois, consolidez avant d'etendre. — Ah! que l'on est loin encore de l'exigence, quand le rassemblement de ses titres continue d'être une occupation obligée. — Des titres! y pensez-vous? ce mot seul effraie mon indépendance. — Quoi! déjà de la versatilité! — Paix...., j'entends venir mes nièces, leurs voix les annoncent...... paix. — Toujours des contre-tems! — Quand la voûte éthérée s'obscurcit, en accuse-t-on les Dieux?

Bonsoir, mesdemoiselles. — Comment se porte notre petite tante? — Assez bien,

quoique vous la négligiez beaucoup, mes bonnes amies. — C'est vrai, nous avons passé une semaine sans vous voir. Un siècle d'ennui ne nous paraîtrait pas plus long.

La conversation s'anime; mesdemoiselles de Bollart (ce sont les nièces) la rendent infiniment agréable. L'une a vingt ans, l'autre dix-huit; toutes deux ont l'éclat des fleurs, toutes deux l'imagination vive. L'évêque s'est depuis peu déclaré l'ardent apologiste de l'aînée, chacun en glose inconsidérément; mais elle trompe ses soins purs et incomplets, avec une finesse pleine de dignité. On nous apprend qu'il va venir. Tant mieux, s'écrie Stéphanie; tant pis, continue Célestine, l'aînée des Bollart. En attendant, on se met à cueillir des fruits; tous les espaliers sont visités, trois corbeilles en reçoivent les dons, une quatrième leur succède. On veut faire les honneurs de cette récolte improvisée. Vite des gâteaux feuilletés, de la crême, des rafraîchissemens, une table, des siéges. L'ordre de Stéphanie est exécuté : un laquais apporte toutes ces choses sous le berceau, avec une promptitude extrême; bref, voilà un goûter.

Pendant que l'on s'en occupe, arrivent successivement Dylmore, M. et madame Chapelle, l'évêque, l'abbé Sev**., vicaire général, et madame Desti***. Nous étions cinq; nous sommes onze. Si je m'en croyais, je me sauverais de cette demi-cohue, où l'on parlera beaucoup sans rien dire, où l'on se gênera réciproquement sans se l'avouer. Mais non; esclave de ma curiosité, j'obéis au desir d'épier toutes les actions de l'évêque. Je vois bientôt les fluctuations de son amabilité, occasionnées par l'incertitude de ses goûts, le balancer mollement entre Célestine et Stéphanie. Son esprit, à l'affût de l'à-propos, ne manque jamais de le saisir avec un air de sentiment. En vain le décorum de sa robe violette lui impose quelque retenue; il est si sûr de lui-même, de la sagesse de ses intentions, que se livrant à la gaieté, il chante à ces deux dames l'ariette : *Ah! que l'Amour est chose jolie!* Comme sa voix est charmante, on l'écoute avec plaisir.

Avouez, monseigneur, lui dis-je à l'instant où les applaudissemens couvrent sa modestie, avouez qu'avec une si agréable manière de chanter, vous nous forceriez d'admirer la musique pathétique du *Vexilla*

regis, quoiqu'elle date du second siècle. Par complaisance, essayez seulement la strophe, *O crux ave, spes unica.* Il rit de ma proposition : n'importe, Stéphanie, ses nièces, mesdames Desti*** et Chapelle, pénétrant mon arrière-pensée, l'appuient de leurs instances pressantes, et la strophe est chantée. A peine est-elle finie, qu'on accable l'évêque d'éloges. Personne n'a plus de goût, personne ne l'égale en flexibilité de gosier; il est, lui dit-on, supérieur à *Géliotte.* Tant de complimens pour si peu de chose lui paraissent une vraie charge, une mystification concertée, du moins il le soupçonne; et ce soupçon émeut assez son amour-propre pour l'engager à s'échapper avec son fidèle ami Sev**., après nous avoir débité cinq à six phrases pleines de courtoisie insignifiante.

Le chant grégorien, dit madame Desti**, a pensé le faire tomber en syncope. Il nous a valu sa disparition, continue madame Chapelle; plus rien de semblable quand nous voudrons le garder. Quand...., poursuit Célestine avec un sourire ironique. — Traduisez-nous, ma sœur, ce *quand*, s'écrie Sophie de Bollart. — Quelle sin-

gulière exigence, Sophie ! quoi ! vous ne me devinez pas ? — Ah ! je comprends.... Puis chacun de nous se glorifie d'avoir un peu molesté ce bon évêque qui s'amusait innocemment à contrefaire le jeune homme épris d'une grisette, quoique ses mœurs fussent en opposition avec ce ton léger.

« Souvent les plaisirs, a dit quelque part un philosophe, n'ont qu'un retour amer ; les biens qu'un éclat trompeur ; les vertus qu'un fondement fragile ; les corps même qu'une existence illusoire ». Ainsi donc, tout est glissant, mobile, ou chétif dans le cercle de la vie.

Le lendemain, quand je voulus reprendre un entretien suspendu à l'instant où mes actions haussaient, j'eus la douleur d'être écouté en sens contraire de mes intérêts. Des persifflages, des subterfuges, croisés rapidement, prêtèrent un ton burlesque aux réponses de Stéphanie. Peu fait encore à des phases de caractère si brusques, je lui en témoignai mon mécontentement. — Ne voilà-t-il pas que vous me piquez, me répartit-elle avec vivacité ; ah ! les hommes, ils ne font semblant de nous

aimer, qu'afin de détourner notre crédulité au profit de leurs sens. Nos cœurs savent inventer ; mais les leurs ne savent point saisir. Tous ont une certaine férocité de nerfs peu analogue à la délicatesse de nos douces intentions. — Pourquoi, Stéphanie, généraliser de la sorte une idée volée au chapitre des exceptions ? Si deux êtres s'attirent avec une égale force, si les convenances de leurs penchans font naître un enthousiasme complice de leurs jouissances solidaires, où trouvera-t-on cette espèce de férocité, et cet égoïsme déprisant tout ce qui n'est pas sacrifice en sa faveur ? Trop souvent l'esprit gâte la bonté de sa cause, en la plaidant mal ; sur-tout quand il lutte contre les soupçons ; car alors se croyant obligé d'employer l'exaltation pour secourir son innocence, il n'est pas rare de le voir, au milieu de ses égaremens, blasphêmer la pureté même des motifs. — C'est possible, comme il l'est aussi que j'aie outré ma récrimination. Cependant une femme mariée, convenez-en, est excusable de pousser jusqu'au scrupule l'observation des sermens sur lesquels se fonde la tranquillité conjugale. Ses habitudes, ses

caprices ne doivent jamais l'affranchir des lisières du respect de soi-même, sans quoi le mépris l'attend au bout de ses faiblesses. — Vous m'effrayez; tout serait-il, chez vous, plus calcul que conviction? Feindriez-vous d'apercevoir un amant sous l'extérieur criminel du fourbe préconisant le matin ce qu'il blâme le soir? Non, je me trompe, plus de justesse honore votre jugement; il découvre dans l'amant le véritable époux de la nature. — On vous croirait chargé de poursuivre la condamnation des maris. Prenez-y garde, comme je n'ai point à me plaindre du mien, il me faudra récuser votre tribunal, si vous continuez. — Vous ne le récuserez point; je n'oserais jamais m'ériger en juge de matière si délicate, quoiqu'une espèce de confiance en votre amitié excusât cette témérité.....[1]. — Allons faire un tour de rempart;

[1] Quelle pitoyable logique que celle de la plupart des amans, même de bonne foi! Ils voient tout à travers le microscope de leur passion. Dévorés par une fièvre subintrante de desirs brûlans, leur langage usuel tient du délire. S'ils étaient de sang-froid, leurs discours, leurs principes les feraient prendre la plupart du tems pour des hommes abominables.

cela vaudra peut-être mieux que nos belles péroraisons. — Je suis fâché de vous surprendre en légèreté, au moment d'une discussion propre à nous éclairer. — Fâché ou non, consentez toujours à sortir avec moi. — Soit; emporterons-nous un livre? — Oui, si vous le voulez. — Lequel? — *L'Art d'Aimer* de Bernard.

Nous le lûmes en marchant. Sa galante théorie échauffa notre imagination sans la nourrir. Riche et fécond dans l'entente du tableau, froid et brisé dans son exécution, le peintre nous parut prendre ses couleurs sur la palette des sens, plutôt que sur celle du sentiment. Stéphanie, blessée de cette découverte, m'arracha le livre des mains et le cacha. — Restituez-le moi, lui dis je, mon instruction a besoin d'être complétée. — Vous ne l'aurez plus. Un tel bréviaire n'est pas fait pour vous. — Ensuite elle se mit à chanter : *Ah! berger, si je diffère, n'en accuse pas mon cœur.* — L'aimable disparate! m'écriai-je; combien je m'estimerais heureux, si ces paroles s'adressaient à moi! — Je vous le laisse à deviner. — Ah! vos bienfaits me transporteraient au ciel; toutefois si de les dispenser retranchait

quelque chose à votre quiétude, elle seule réglerait mes volontés. — Très-bien ! j'admire en vous cette soumission adroite, ce langage de l'aménité qui donnent toujours une seconde figure; mais en même tems je songe à fuir le danger.

Nous reprîmes alors le chemin de sa maison. Dylmore, dont j'ai peu parlé, et dont j'avais su m'attirer la confiance, fut étonné de notre prompt retour. Nous le retrouvâmes dans son jardin, occupé à cultiver des tulipes; la florimanie absorbait tous ses momens. — Je vais à mon tour, nous dit-il, vous abandonner un instant pour aller au gouvernement; vous ferez, pendant ma courte absence, une partie de tric-trac ensemble. — Remettez, lui répliqua sa femme, votre visite à demain. Vous éclipser quand nous arrivons, n'est pas se bien conduire. — Ma sœur m'en voudrait, si je tardais plus long-tems à m'acquitter envers elle de la promesse d'y mener M. *de Tesser*; vous connaissez sa susceptibilité. — Je n'insiste plus, accomplissez vos destinées; mais du moins abrégez le plus possible cette présentation.

A peine a-t-il franchi le seuil de la porte,

que toutes mes idées deviennent brûlantes. Elles ramènent l'attention de Stéphanie sur le culte que je lui sers. Vainement voudrait-elle dompter l'effet de mes accens, sa propre sensibilité domine la conscience de ses devoirs. Les mots d'amour et d'inconstance se mêlent à ses discours, sans engager la question décisive si elle doit souffrir ou affliger ; mon ascendant l'effraie : de mon côté, la certitude d'être aimé à la folie redouble ma ferveur. On voit à ses efforts pour limiter mon zèle, combien la résistance lui coûte ; à la timidité des miens, combien une surprise flatterait peu mes prétentions. A la fin naît un instant où ma tête se trouble, où la sienne s'oublie, où ses yeux se couvrent d'une nappe de feu. Un frémissement d'ivresse involontaire trompant alors ses précautions, ne lui laisse plus pour défensive que des soupirs ; c'est le moment du bonheur....

Ah ! pourquoi est-il bientôt suivi des larmes de la beauté ? « Stéphanie, séchez ces pleurs, ils insultent à ma tendre estime pour vous..... Vous souriez..... Bon, j'ai vaincu vos doutes ». A ces mots elle me presse contre son cœur, et nous cessons

un instant encore d'être des mortels ordinaires [1].

Celui qui connaît la Baigneuse de Julien, autrement la Diane de Rambouillet, abreuvant sa chèvre; cette Diane charmante dont les contours voluptueux sont si pleins de grâce et de fraîcheur, a vu la copie fidèle des charmes de Stéphanie. C'est aux amans

[1] Une femme à qui je lisais ces Mémoires, trouva la gaze en cet endroit beaucoup trop transparente. Hé, madame, lui objectai-je, auriez-vous donc oublié qu'autrefois tout se disait ingénuement par son vrai nom? A Rome, encore à présent, n'y boit-on pas à la santé de choses que nous n'osons nommer? La corruption a tout interverti parmi nous; la pudeur est verbeuse, elle ne combat plus. J'ai vu une jeune Messaline rougir à la moindre équivoque, on eût dit d'une vestale. Quelqu'un lui conseilla de changer de ton. — Pourquoi? reprit-elle. — Parce que dernièrement chez la reine, on y censurait vos formes hypocrites; tandis qu'au contraire, on y louait celles de la sensible S****, femme sachant unir à beaucoup d'usage du monde la plus naïve bonhomie, et ne changeant jamais de visage, quand on lui présente des objets pris dans les toiles. La vertu examine froidement tous les tableaux avec une loupe philosophique; le vice seul se rembrunit à l'aspect de tout ce qui lui retrace sa laideur. Il dit; et depuis cette leçon, peut-être trop sévère, Nélozie est devenue infiniment moins ridicule.

passionnés à suppléer mes réticences. Le retour de Dylmore mit un terme à de si délicieux épanchemens.

La louange fut de tout tems le laurier offert à la vertu, et la publicité celui dont les succès aiment à se couronner. Quoique l'épanouissement facile des traits de l'homme heureux, trahisse assez sa jubilation intérieure, presque toujours ses dehors ont une volubilité plus indiscrète encore. La jeunesse sur-tout se contraint rarement à cet égard. Elle s'imagine que, puisqu'une intrigue galante imprime elle-même son propre libelle, il est indifférent d'en peser plus ou moins les considérations. Partant de ce faux principe, elle tient à gloire de disséminer ses prouesses et de leur prêter l'enflûre du merveilleux. Si une telle légèreté est inexcusable au tems même où les erreurs trompent notre raison, combien l'est-elle plus à celui où nos pouvoirs évanouis, devraient nous avertir de ne refouiller dans les débris du passé, qu'afin d'en extraire des ressouvenirs chers encore, mais non pour en publier les époques marquées au sceau de quelques triomphes disparus ?

Le prix mis à une chose, ou ce qu'on y a sacrifié, doit y attacher plus ou moins solidement.

Si l'objet de nos vœux a une valeur inestimable, divulguer la possession de ce trésor, c'est en diminuer le mérite et basarder d'un seul coup tout son bonheur sur la carte de l'opinion? Si au contraire on s'est mépris dans son choix, la dette du silence n'en demeure pas moins contractée par la probité; celle-ci n'en saurait éluder l'obligation sans commettre une indélicatesse. Dans ce cas il est une certaine routine d'assiduités faciles, d'où dérive assez communément l'espèce d'allégéance nécessaire pour sentir moins le poids de ses devoirs, et pour vivre à petit bruit sons le manteau de ses trophées. Dire ceci en passant, avec l'intention de rappeler le code des égards à ceux dont l'habitude est d'en mésuser, c'est rendre une espèce de service à quiconque serait tenté de les imiter. Jamais l'homme bien pensant ne s'égare au point de forfaire de la sorte envers aucune femme, il s'interdit tout ce qui en déconsidérerait la réputation.

Ma liaison avec Stéphanie ne fut confiée qu'à G***, l'un de mes plus intimes amis;

lui seul eut le droit d'apprécier la nature de mes tributs.

Stéphanie sachant que le ministre des affaires étrangères voulait m'employer dans quelque cour d'Allemagne, se complaisait à lire avec moi les ouvrages des plus fameux publicistes. Une femme de vingt ans, gaie jusqu'à la folie, se livrer à un genre d'occupation si sérieux ! O amour ! quelle est donc ta puissance ?

Comme elle était excellente musicienne, l'envie de lui plaire encore plus me rendit son écolier : mes progrès furent si prompts, qu'en peu de tems j'en sus assez pour chanter avec elle à ses concerts et à ceux de l'abbé Vrimont. Elle brodait parfaitement, mais composait mal ses patrons : j'en devins le dessinateur, et lui donnai des leçons. D'abord, sa jolie main hasarda quelques fleurs ; ensuite elle osa tracer des païsages ; puis, à force de réitérer ses essais, elle atteignit à ce point où la légèreté du crayon, la facilité du faire, la correction du dessin, attestent les plus heureuses dispositions. O amour, n'est-ce pas là ta puissance !

Ainsi les heures, les jours, les mois, le

tems, fuyaient comme l'ombre, sans nous en apercevoir. Plaisirs, amusemens, société de gens se convenant par l'âge, le caractère et les talens, tout enfin se coordonnait avec nos goûts. Pourquoi une si agréable harmonie fut-elle un soir troublée? Stéphanie et moi, nous étions chez ses nièces, où les jeux, les ris nuançaient tous nos momens, quand l'abbé Vrimont y vint débiter inconsidérément la nouvelle que M. Phélipes, lieutenant-de-roi, avait reçu par le courier du jour, les ordres du départ prochain du régiment du C***l.

A ce récit Stéphanie, frappée de surprise, jeta un cri perçant, et tomba en défaillance. L'accès de son égarement eût dévoilé sa passion à l'œil même le moins exercé : mais, par bonheur, M. de Tesser et madame Chapelle, présens à cette scène, eurent l'adresse d'éloigner Dylmore d'un spectacle trop fatigant pour sa pénétration [1]. Stéphanie ne le sut pas plutôt hors

[1] Tesser était très-intimement attaché à madame Chapelle. Un jour, à un bal public, une femme en domino le tira à l'écart, pour lui dire : « Est-il vrai, monsieur, que votre unique ambition, semblable à celle d'un modeste ecclésiastique, se borne à ne

du salon ; qu'abjurant toute contrainte ; elle s'élança vers moi avec un air effaré, et me dit bas à l'oreille : « C'en est fait, « comme votre départ livrerait mon exis- « tence aux tortures de la plus affreuse « agonie, je jure de terminer sous vos « yeux le supplice de mes peines ».

Un éclat si brusque, et au milieu de sept à huit personnes toutes en observation, me parut la chose du monde la plus neuve et la plus embarrassante. Je tâchai pourtant de me déguiser, et de n'entonner que le demi-écho de sa douleur. Mais cette retenue discordait trop avec son abandon : elle quitta soudain ses nièces, sans s'inquiéter, ni de l'essor donné aux conjectures, ni de la glose dont la médisance se chargerait.

Arrivés chez elle, toutes nos idées n'eurent plus qu'une confusion alarmante. Nous projetions, tantôt de nous détruire ensemble, tantôt de surmonter notre mauvaise

vouloir obtenir qu'une petite chapelle ? Si cela est, je vous souhaite toutes sortes de succès, et sur-tout de n'éprouver pas la disgrace, en prenant possession du bénéfice, de vous trouver desservant d'une église. »

fortune par une fuite sagement combinée. Mais après avoir longuement débattu divers moyens extrêmes, un moment lucide remit assez nos têtes perdues, pour nous laisser entrevoir le soulagement de nos maux dans la constance de notre attachement. L'on a vu plus d'une fois la main des perspectives tendre ainsi au malheur un appui contre lui-même.

Cependant, le bouillonnement des inquiétudes redonna bientôt une teinte sombre aux esprits de Stéphanie. De nouveaux pleurs coulèrent. « Quoi! m'écriai-je, la « confiance en nos sermens n'est-elle donc « pas capable de nous rassurer? Ah! trans- « portons-nous par la pensée dans un ave- « nir consolateur, qui guérira nos plaies; « lui seul ».... J'allais continuer; mais elle ne m'écoutait plus.

Je la vis se lever, se rasseoir, puis faire quelques tours de salon. Sa marche était pleine d'hésitation, sa tête pensive, son regard abattu, sa paupière appesantie, son visage couvert de gouttes brûlantes, son ame plongée dans l'abyme du désespoir. Quel tableau! L'instant d'après elle saisit mon bras, et l'approchant de son cœur :

« Sentez, me dit-elle d'une voix étouffée, « sentez combien ma blessure est pro- « fonde » ! A ce peu de paroles succéda un morne silence, dont rien ne put la faire sortir.

Ah ! pourquoi se lier si intimement avec un objet aimable, quand on est certain de s'en séparer un jour pour ne plus le revoir ? Plaisirs précédés et suivis de peines, jouissances éphémères départies à la pauvre humanité, qu'êtes-vous le plus ordinairement ? Le prologue d'un drame.

Quand le coup de piston d'une ardente imagination est trop violent, il disjoint toutes les idées. L'esprit perdant alors ses ressorts et ses lumières, s'assiège lui-même avec ses propres débris ; tantôt il les heurte, tantôt il en est heurté, sans savoir jamais s'il agit pour ou contre son intérêt. De là ses fatigues sans motifs, son épuisement sans création, ses efforts sans résistance, et quelquefois même une annihilation désespérante, dont il ne se rachète par momens, que pour se livrer à de nouveaux excès.

Stéphanie était affectée des symptômes de cet état perplexe, quand je la retrouvai le lendemain auprès de son secrétaire, m'écrivant avec son sang.

Je vois encore ses jolies mains incisées à sept ou huit endroits, et sa plume passionnée, puisant à cette source des caractères de feu. Je la vois aussi elle-même, toute de flamme, supplémentant devant moi la déclaration déjà sortie de ses veines amoureuses. Envain j'improuve sa cruauté, ou implore la cessation d'un délire sans objet ; plus j'insiste, moins j'obtiens : elle semble ignorer où elle est et ce qu'elle fait.

Dans son agitation, elle me saute au cou, m'embrasse avec transport, me fuit, revient à moi, retourne à son secrétaire ; puis s'écrie, comme si elle ne m'eût point aperçu : « Avec quelle impatience je l'at-
« tends!... Ah!... vous voilà donc encore,
« vous qui êtes mon souffle, ma vie ; vous
« voilà!!!.... Grand Dieu! en me le ren-
« dant vous m'empêchez de mourir......
« Oh! oui, je mourais s'il ne fût revenu au-
« près de sa bien-aimée!.... Comme il
« m'est cher!..... comme je suis peu de
« chose sans lui!.... lui, c'est mon ame!....
« Mais moi, je suis aussi la sienne!.... Où
« est-il? en moi..... là.... oui, là (mon-
« trant son cœur).... C'est du feu!.... il
« embrase tout mon corps..... Comme

« il me brûle ! !.... (s'approchant de moi)
« Tenez, doux ami de la tendre Stéphanie,
« couvrez de baisers cet écrit.... Il est bien
« rouge, n'est-ce pas ?.... C'est de son
« sang, dans lequel circule ton image,
« qu'est extrait l'engagement sacré de t'ido-
« lâtrer jusqu'à son dernier soupir.... Ne
« t'éloigne plus de moi.... ah ! ne sois plus
« si barbare.... Es-tu un dieu ? pardonne
« la trop faible adoration de ton amante ;
« ne l'es-tu pas ? que son culte, que toute
« sa religion te rende encore plus su-
« prême.... Cet écrit, toujours posé sur
« ton cœur, n'est-ce pas, sera le scapu-
« laire chargé d'en régler les battemens....
« d'en conjurer l'oubli.... l'indifférence....
« le mauvais sort.... O trop fortuné sca-
« pulaire, combien je t'envie !!.... Mais
« moi.... où suis-je ?.... Ciel !!!.... il
« n'est déjà plus ici !!!..... Où est-il
« donc ?.... loin.... loin de la moitié de
« lui-même !!!.... O mort !... affreuse
« mort, par pitié, arrache une victime aux
« plus martyrisantes anxiétés ; achève de
« m'anéantir » !.... (Elle tombe en fai-
blesse).

Stéphanie, répondez à la voix d'un amant

à qui vos volontés ne cesseront d'être chères, lui criai-je en la secourant. — « Ah ! il n'est pas parti ! . . . . je l'entends ; il est près de moi » ! . . . .

Ses yeux se rouvrent peu-à-peu ; ils s'humectent d'une rosée bienfaisante : elle me tend les bras, et je me précipite sur son sein. Cette action, si naturelle, lui paraît une faveur spéciale ; elle en remercie à genoux le ciel et toutes ses puissances. Dix fois de suite elle réitère cette attitude, et dix fois je la relève en la priant de croire à mes sincères assurances. Enfin, mes témoignages multipliés parviennent à diminuer les émotions de sa sensibilité. Alors, seulement alors, j'ose m'emparer du canif avec lequel elle s'est coupée, j'ose étancher le sang ruisselant de ses blessures. Quoique sa physionomie soit dans ce moment composée des traits de la plus profonde affliction, la situation plus calme de son ame en atténue l'augure, et permet quelque répit à mes appréhensions.

Dylmore, époux bien plus patient que philosophe, et beaucoup plus philosophe que jaloux, en avait sans doute trop vu chez mesdemoiselles de Bollart, pour de-

voir prendre part à la tristesse de sa femme. Cependant, il se conduisit comme s'il n'eût pas été témoin de son imprudente scène. Rien de comparable à la souplesse de ses soins environnans pour elle, sinon l'excès du repoussement avec lequel ils furent reconnus. Je blâmai Stéphanie de cette rigueur déplacée : mais corrige-t-on l'antipathie !

Au reste, j'aime à croire que Dylmore s'aveuglait sur le compte de sa femme, comme la plupart des maris, sans quoi il serait impossible d'expliquer sa vertueuse sécurité, au milieu même des apparences les plus graves. Aucune action qui n'ait un jour plus ou moins favorable, si, comme le diamant, on la sertit dans un chaton protecteur. Sûrement Dylmore, en considérant froidement les goûts, les caprices, les fantaisies nombreuses de sa femme, comme des nuages sans corps, savait enchâsser par-là sa tranquillité dans le chaton de la sagesse. Tout mon regret actuel est d'avoir autrefois abusé d'une confiance si urbaine et si respectable.

Assez et trop long-tems je vous ai entretenu d'une intrigue dont le pendant se

rencontre par-tout. Vous faire grace des adieux d'un départ où deux amans se lamentèrent sur la tyrannie des destins, ne sera donc qu'abjurer une exactitude trop puérile, et ménager vos momens.

Après avoir roulé sur les grands chemins, j'arrive en d'autres climats. Déjà de nouvelles habitudes minent sourdement une passion laissée derrière moi sans alimens. Vingt lettres de Stéphanie se sont succédées, et j'ai répondu à toutes. Mais l'horizon de sa constance n'a plus la même teinte. Des relations conservées dans son pays, me servent de boussole à son égard. « Elle vante beaucoup, m'écrit-on, le ca« ractère et l'esprit d'un de ses admirateurs. « Il n'est pas beau, mais il est aimable ; il « n'est pas grand, mais il est bien fait ». Ce détail suffit à ma sagacité : il faut un effort ; je le tente, et mes fers sont brisés.

Stéphanie, inquiète de mon silence, essaya vainement de me le faire rompre. Je la savais parfaitement consolée de mon absence avec de ces suppléans dociles, que l'on éconduit au moindre espoir d'une mutation agréable, ou bien qu'on garde si l'on ne peut rencontrer mieux. Fâchée de mes

certitudes acquises, elle chercha dans la dévotion un refuge contre mes soupçons, espérant confondre par cette conduite ses dénonciateurs.

Dans la tourmente, le nautonnier lève ses mains au ciel; dans les tribulations d'amour, plus d'une fragile beauté dirige son cœur vers Dieu : les tempêtes morales et les tempêtes physiques ne sont pas sans analogie. Quoi qu'il en soit, l'amant favorisé de mon infidèle, en dérangea bientôt le plan de momerie. Quatre mois après, il eut lui-même un successeur non moins impie, qui ne tarda guère à céder sa place à un autre, peu attaché au poste où l'on était si souvent relevé.

« On peut, dit la Rochefoucault, trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie; mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une ». Une fois les sens montés, ils ont besoin d'aller; voilà pourquoi le matériel de l'homme fait presque toujours la contre-partie des devoirs que lui créent ses préjugés.

La crainte d'interrompre la série des événemens, m'a empêché de rapporter en son lieu un entretien que j'eus quelques

mois avant mon départ avec l'ex-jésuite Sev**, détracteur du curé de Saint-Nicolas. Malgré le ton sérieux qui y règne, il intéressera, j'espère, quelques-uns de mes lecteurs.

Assis à côté l'un de l'autre à dîner chez l'évêque, Sev** me demanda des nouvelles de madame Dylmore avec un air moitié honnête, moitié ironique. Ma réponse fut un sarcasme très-piquant. Il n'y était pas préparé; mais en homme délié dont les preuves sont faites, il sut redonner à sa phrase une tournure si ingénieuse, qu'il me remplit du regret de l'avoir offensé. Nous quittâmes la table, en y déposant ce léger mal-entendu.

Pendant le café, la conversation roula sur les livres élémentaires. Un vieil officier général du corps du génie, oracle de sept à huit jeunes gens faisant cercle autour de lui, soutint que, philosophiquement parlant, le P. des Ch. devait être aussi rangé parmi les ouvrages de cette classe, comme le meilleur de son genre. Sev**, d'une curiosité toujours alerte, s'approcha du petit groupe, précisément à l'instant où l'orateur finissait de parler. Il voulut savoir de quoi il avait été question. Du

siècle de Louis XIV, lui répondit l'officier général. — « Ah ! le beau siècle, s'écria Sev**, nous n'en verrons plus de semblables. Aujourd'hui tout est en superficie. Pas un écrivain moderne qui ne soit le *caput mortuum* de l'ancienne littérature, etc. etc. » S'étendant alors avec une profusion intarissable sur ce beau siècle, il débitait, débitait, et sa garrulité ne connaissait plus de bornes. L'envie de causer un peu de suite avec cet éternel frondeur, détermina ma médiocrité à oser s'exprimer ainsi :

M***.

Voudrez-vous bien me permettre, monsieur, de répéter vos propres paroles ? Vous avez dit tout-à-l'heure : « Le siècle de Louis XIV a eu plus de grands hommes en tous genres que celui-ci ; donc ce siècle est supérieur au nôtre ». Ne vous semble-t-il pas que c'est-là un des enthymêmes les moins probans et par conséquent des plus aisés à réfuter ? D'abord, si nous admettons hypothétiquement que ce fut le tems où quelques esprits privilégiés firent des pas de géant inconnus jusqu'à eux, il faudra convenir également que les pas des érudits

de nos jours, fussent-ils des pygmées, ajoutent encore au cercle tracé par ces hommes célèbres. Or, ce qui ajoute agrandit. Le génie du dernier siècle est entièrement passé dans la circulation actuelle. Les arts se sont perfectionnés par des découvertes mises bout-à-bout, et chaque jour on en fait de nouvelles. Fontenelle disait dans le même sens : « Les modernes sont montés sur les épaules des anciens ». Je n'en veux pas davantage pour conclure que notre dix-huitième siècle l'emporte beaucoup sur le précédent. Si vous eussiez dit : « Nous avons plus de lumières et moins de grands hommes que du tems de Louis XIV, par la raison que plus un siècle est éclairé, moins celui qu'on eût autrefois qualifié de grand homme y doit être considéré comme tel », je vous aurais compris.

L'EX-JÉSUITE.

Peut-être serions-nous plus intelligibles, si nous commencions par définir l'action de juger, sur laquelle bien des gens diffèrent d'opinion. Mais avant d'être d'accord sur ce point principal, la question s'égarerait. Il vaut donc mieux abandonner les

abstractions métaphysiques, et prendre les faits seuls pour guides. D'après ce système, je vous demanderai s'il n'est pas vrai que maintenant nos meilleurs écrivains soient tous à l'envi de tristes compilateurs ou de froids rapsodes comparables, dans leurs édifices d'argumens, aux empileurs de colifichets, qui échassent leurs babioles afin d'attirer les enfans. Les hommes faits les regardent, mais s'arrêtent-ils? Croyez-moi, on élève la plupart de nous pour être dupe de la vogue du jour, et le reste pour s'en sauver comme il peut.

M***.

Nous ne voyons pas, vous et moi, les objets du même œil. Montesquieu, Buffon, Raynal, Voltaire, dirai-je J. J. Rousseau, ne seront jamais taxés de metteurs en œuvres de colifichets. Le siècle dont vous prenez la défense n'a rien produit d'équivalent à la supériorité de ces philosophes. Leurs écrits frappés au coin du génie, ravivent l'orgueil de tout être capable de sentir sa dignité.

L'EX-JÉSUITE.

Prenez-y garde, il y a des charlatans de

paroles, comme il y en a d'orviétan. Avec des mots, on mène la foule des sots où l'on veut. Chacun de nos sens a son séducteur particulier; quand on en connaît la langue, on est sûr de réussir: l'est-on de même d'avoir enseigné la vérité? Le cardinal Du Perron, après avoir péremptoirement démontré l'existence de Dieu, offrit de prouver sa non existence avec autant de succès. Le pour et le contre se soutiennent donc également, quand on a le talent du sophiste et la facilité du verbe. Les auteurs dont vous faites l'éloge, nous ont-ils indiqué le moyen d'être heureux?

M***.

Oui, à bien des égards. Ils nous ont rappelé ce qu'on n'aurait jamais dû oublier; savoir: que le bonheur, enfant ingénu de la vraie philosophie, se départ aux humains en raison de leur sagesse; et certes, sous ce rapport, ces écrivains célèbres nous ont tracé la route du but désiré.

L'EX-JÉSUITE.

Ceux qui, le siècle dernier, ont eu de

grands talens non surpassés encore, savaient, n'en doutez pas, tout ce que vos prétendus philosophes modernes s'efforcent de vouloir nous inculquer. Ils n'en faisaient nulle parade, parce qu'il existait alors une foule de savans profonds à qui l'on n'eût pu, sans encourir le ridicule, réciter comme venant de soi, tout ce qu'eux-mêmes lisaient dans les auteurs de l'antiquité. Les marquetteries littéraires ne conviennent qu'à des ignorans.

M ***.

Il y a une sorte de cavillation dans ce raisonnement : je la relèverais, si je découvrais en vous la manie de pressurer l'esprit d'autrui, même en compromettant le vôtre.

Au surplus, comme toute discussion devient interminable quand chacun dispute le terrain pied à pied, soit avec des préjugés, soit avec des systèmes, je me contenterai de vous prouver approximativement que les hommes, pris en masse, n'ont cessé d'être à-peu-près toujours les mêmes, et que chaque siècle, paré des symboles analogues à l'opinion du tems, a eu sur le

siècle antérieur une prédominance relative aux usages créés par cette opinion.

L'EX-JÉSUITE.

Je comprends ; vous voudriez faire juger de la partie par le tout, et mesurer à une échelle de comparaisons prises dans les ruines du passé, les choses revêtues à nos yeux d'un air d'élévation.

M***.

Oui : parce que c'est la meilleure façon d'estimer la valeur des connaissances humaines, sans embrasser aucun esprit de secte, de parti ou de moment. Quand on envisage les hommes en grand dans l'immense roulis des siècles, on les voit d'un côté s'enrichir par de nouvelles découvertes, et de l'autre s'appauvrir par la perte de beaucoup d'anciennes.

Chaque myriade d'années a eu ses archives particulières englouties avec elle. Combien de secrets égarés, enfouis sous ces vastes décombres ! Citons-en quelques-uns regrettés des artistes.

D'abord nous n'avons plus le secret de

peindre les vîtreaux, quoique Forster assure qu'à Oxford on l'ait depuis peu retrouvé. Nous n'avons plus aussi celui de rendre le verre malléable, qui fut, dit-on, découvert sous le règne de Tibère. Nous ignorons de même celui de tremper le cuivre comme les grecs et les romains. Ils fourbissaient des armes de ce métal dont la dureté le disputait au meilleur acier (3). Le secret de l'ancienne pourpre; celui du feu grégeois (4); celui du ciment des romains; celui de mettre en fusion des cailloux, pour leur donner différentes formes ingénieuses, ou les empreindre d'inscriptions en relief (5); celui de souder le marbre comme les anciens égyptiens, en sorte qu'une colonne faite de plusieurs pièces avait l'air d'être d'un seul bloc; tous ces secrets, dis-je, nous sont maintenant voilés.

Nous n'avons aucune idée non plus des hazurs du peuple hébreu, des cistres dorés de Memphis, des nables de Sydon, des kinnors de Tyr, des lyres antiques, des magadis de Sparte, apportés par Timothée.

Nos lumières sont également en défaut

sur les pierres spéculaires employées très-anciennement aux fenêtres des temples, et qui, avec plus de durée, avaient une transparence non moins diaphane que celle de nos glaces.

Nous ne savons pas encore de quelle manière définir ces beaux vases myrrhins qui exhalaient une odeur admirable, et dont les romains opulens se servaient pour boire [1].

Parlera-t-on de notre marine guerrière, de nos vaisseaux de cent-dix canons? J'opposerai à cette intelligence de l'art moderne, ces vastes galères à cinq rangs de rames, *quinque remes* (6), montées par quatre mille combattans, afin de démontrer notre incapacité, s'il fallait en construire de semblables. Elle serait non moins évidente, s'il s'agissait de faire de grandes barques de terre cuite, conformes à celles employées autrefois sur le Nil par les égyptiens. « La méthode de cuire ces vaisseaux au feu, de leur donner une certaine solidité par des

[1] Pétrone paya un de ces vases trois cents talens, sept cent vingt mille livres de notre monnaie. Néron en dépensa autant pour un vase à deux anses, de même matière.

proportions exactes, de les bien vernisser et de les revêtir de joncs, remarque Pauw, est aujourd'hui au nombre des choses inconnues, et peut-être, par rapport à nous, inutiles ». Soit; mais la difficulté n'en reste pas moins la même.

Où retrouver encore les modèles de ces mangoneaux extraordinaires d'Archimède, qui lançaient des blocs effroyables de rochers jusqu'à la distance d'une demi-lieue contre la flotte de Marcellus? Comment concevoir aussi ces treuils, avec lesquels les égyptiens soulevaient les masses énormes de granit entrées dans la structure de leurs éternelles pyramides; et ceux dont les romains se servaient pour exhausser les pierres si longues, si massives, qui traversent les galeries circulaires des arènes de Nîmes (7)?

Nous ne sommes pas non plus possesseurs du secret de fondre le fer à froid et à l'air, comme on le pratique au Japon, où l'on sait lui donner la forme voulue, au sortir d'un tonneau dans lequel il se liquéfie à force de le souffler [1]. Les égyptiens ac-

[1] *Voyages d'Oléarius et de Mandeslo aux Indes orientales*, t. 2, p. 242, éd. in-4.° Paris, 1666. — Ni Kœmpher, ni Thunberg n'en parlent. (*L'éditeur.*)

tuels, selon Maillet, ont l'art de rendre l'or liquide comme de l'encre. Ils écrivent avec cette liqueur : les caractères en sont de toute beauté [1]. Pourquoi ignorons-nous ce procédé (8) ?

Combien d'autres choses encore, en ne changeant que de nom, nous ont abusés dans nos prétendues découvertes ! Rien n'est créé par notre faible puissance, soyez-en certain ; nous n'inventons plus aucune chose essentielle ; nous retrouvons, nous perfectionnons. Tout ne fait que paraître et disparaître sur ce triste et malheureux globe, auquel les arabes donnent plus de cinquante mille ans d'ancienneté, et quelques esprits douteurs, des millions de siècles.

Si l'on pouvait additionner les réformes ou les pertes faites durant la marche des tems, on obtiendrait par cet expédient une somme de connaissances égarées, pour le

[1] Peut-être Maillet en impose-t-il. Les savans qui ont parcouru l'Egypte vers ces derniers tems, auraient fait la même remarque si l'usage s'en était conservé. M. Denon n'en dit mot dans la relation qu'il nous a donnée de ce beau pays, berceau des connaissances humaines. (*L'éditeur.*)

moins égale à celle des connaissances réacquises.

Quand la barbarie dévore une nation éclairée, les lumières émigrent chez une autre. Ainsi elles se procurèrent un long asile en Égypte, tandis que toute l'Europe et la majeure partie de l'Asie, plongées dans les ténèbres de l'ignorance, ne perfectionnaient que l'art de détruire. A des époques plus prospères, elles vinrent luire sur la Grèce; de là elles passèrent chez les romains, sans communiquer leurs bienfaits à nous autres celtes, qui restâmes si longtems barbares. Elles disparurent ensuite avec ces deux peuples célèbres, pour s'aller cacher dans les silencieux déserts de l'Arabie, d'où elles sont enfin revenues dans nos régions européennes, pour nous abandonner de rechef, quand nous aurons épuisé leur salutaire influence (9).

Les lumières, éternelles voyageuses, font sans cesse le tour du monde sur la roue des crises politiques de chaque gouvernement. Nés dans un siècle infiniment favorisé d'elles, je n'ai pu vous l'entendre déprécier, sans songer que vous visiez plutôt à montrer vos forces, votre

subtilité, vos moyens, que votre véracité.

L'EX-JÉSUITE.

Franchement ce n'était point mon intention, je vous le proteste. Que gagner à l'étalage d'une vaine érudition, à d'orgueilleux efforts pour en imposer, sinon la plus aride des jouissances, celle d'un triste rhéteur, fatiguant mal-à-propos son auditoire ennuyé !

M***.

Puisque vous convenez du discrédit inhérent au métier de rhéteur, pourquoi donc tout-à-l'heure n'avez-vous pas craint d'abonder en déclamations, dont les formes vous accuseraient, si ce n'était de votre part un essai de pur délassement ? Depuis peu, quelques gens à principes singuliers ont adopté une nouvelle manière de biaiser, hérissée d'échapatoires et de fleurs artificielles. Elle leur sert de bouclier dans l'attaque ; et s'ils sont vaincus, leur conserve un air de triomphe dans la retraite. Cette méthode ne saurait, je me l'imagine, obtenir votre approbation. Il vous répugnerait trop

d'être l'aveugle partisan d'aucune espèce de faux savoir.

L'EX-JÉSUITE.

Leçon aimable, écoutée et reçue avec plaisir. Sans la tendance irrésistible que chacun a de vouloir effacer son voisin, on verrait moins de bigarrures; mais malheureusement chaque âge, chaque profession, chaque mérite consenti, chaque rivalité a son enfance particulière et sa folie du jour. L'indigent, pour imiter le riche, se pare de *stras*, à défaut de pierres précieuses. L'esprit est aussi une monnaie que tout le monde veut avoir. On serait honteux de n'y pas prétendre, de négliger l'occasion de paraître ; d'où il résulte maintefois qu'en cherchant à montrer plus que sa propre fortune, on décrie celle qu'on a véritablement. C'est la raison pourquoi tant de caractères sont au-dessous de leur esprit, et tant d'esprits au-dessous de leurs caractères; l'harmonie parfaite en ce genre est excessivement rare. Le génie seul semble être exempt de cette discordance. Vaste de sa nature, ses moindres contacts pulvérisent toutes les chétives glorioles, toutes

les considérations exigues, toutes les oppositions de l'orgueil, qui trop communément paralysent nos facultés morales. Mais aussi le génie est-il peu fait pour la société des cercles. Ses collections de difficultés vaincues n'y brilleraient pas. Il en a si bien la pleine conviction, qu'il vit beaucoup avec lui même et se communique le moins possible. C'est le muet de la sagesse.

M * * *.

Il en a effectivement l'air. Les russes disent qu'il faut accueillir l'homme suivant l'habit qu'il porte, et le reconduire suivant l'esprit qu'il a montré. L'homme de génie serait mal reconduit à Moscow. Il faut savoir manier la sonde des situations, même les plus indifférentes, pour mériter la qualification d'homme d'esprit auprès des dispensateurs de réputation. Vous appellerez cela du charlatanisme, et je serai de votre avis; vous ajouterez qu'il n'est pas plus d'hommes d'esprit que d'hommes d'or, et je le penserai de même encore.

L'EX-JÉSUITE.

Et vous aurez raison : l'expression est

impropre. On sent fort bien que parlant de l'esprit relativement à quelqu'un, l'on devrait employer la proposition extractive. Personne n'est un composé absolu d'esprit, personne n'en a que plus ou moins partiellement. C'est un de ces gallicismes rebelles aux lois grammaticales, consacrés par l'usage. Au reste, j'aime assez une certaine pointillerie d'exactitude dans le langage, pourvu toutefois qu'elle n'en énerve pas le sens : votre observation est par conséquent fort de mon goût.

« Quelques-uns, dit Platon, se rongent « le cœur, et se nourrissent de leur esprit ». Pour moi, je ferai le contraire toutes les fois que nous causerons ensemble. Vous en devinez aisément le motif. N'avoir pas répliqué à vos allégations contre le siècle de Louis-le-Grand, et m'avouer tacitement à demi-vaincu, le décélerait assez s'il en était besoin. Quand une thèse est mauvaise ou douteuse, la soutenir est d'un bizarre entêtement; l'abandonner, d'une force estimable. Je continuerai à vous exposer mes faibles notions avec toute la cordialité et la confiance nécessaires pour obtenir de vous quelque estime.

M***.

Ce sera me flatter et me rendre justice : me flatter, parce que c'est m'évaluer par le sentiment et ses vertus ; me rendre justice, parce que c'est reconnaître d'avance la sureté de ma discrétion. Mon oreille écoutera vos paroles avec empressement, et ma bouche ne les divulguera jamais : le dépôt des idées d'autrui doit être inviolable. La délation en général est si vile, que l'on a peine à s'expliquer, et la bassesse des gens assez déhontés pour en faire un odieux trafic, et l'ineptie de ceux disposés à y croire. Surprendre et trahir la confiance naïve de la probité, tourmenter le repos des familles, déchirer les humains un à un, controuver les plus affreuses calomnies à défaut de sujet de médisance, se plaire à brasser des calamités, à n'opérer que du mal, tel est l'infame métier du lâche délateur (10).

L'EX-JÉSUITE.

Vous et moi nous lui vouons exécration. Quant à ceux qui goûtent la calomnie, ils sont tout au moins des hommes vicieux,

naturellement enclins à juger des autres par eux-mêmes. La calomnie, pareille aux bancs de sable d'une mer tranquille, desquels on ne se défie qu'au moment du naufrage, emprunte presque toujours les dehors de l'intégrité, afin de frapper plus impunément ses coups. Cependant, malgré elle, un signe infaillible la trahit : ce signe, c'est le mal même qu'elle renferme. Diogène, interrogé de quelle bête la morsure était la plus venimeuse, répondit : Celle du calomniateur entre les bêtes farouches, et celle du flatteur entre les bêtes privées. Théaridas, aiguisant la pointe de son épée, disait qu'elle ne serait jamais aussi aiguë que la calomnie. Les égyptiens l'avaient en horreur : chez eux la loi punissait le calomniateur du même supplice réservé à l'accusé, si le crime se fût trouvé véritable. Dans nos tems modernes, on est infiniment moins sévère ; on se venge seulement avec l'arme du mépris, des monstres à langues de vipères, cuirassés d'ignominie.

Mais, puisque nous en sommes là, permettez-moi une question. Le curé de Saint-Nicolas, avec lequel, dit-on, vous êtes

assez lié, ne vous a-t-il pas un peu prévenu contre mes opinions ? Il censure volontiers son prochain.

M***.

A quoi bon nourrir, entre gens de votre trempe, des germes de haine. Si j'en croyais ses discours, votre éloignement réciproque proviendrait du défaut de vous bien connaître l'un l'autre. Racontez-moi donc le sujet de votre mésintelligence.

L'EX-JÉSUITE.

La passion de régner l'a seule causée. Il visait à être le conseil de l'évêque : celui-ci m'a préféré ; de là nos dissentions. Dieu sait comme les choses se fussent passées, s'il l'eût emporté sur moi ; lui qui, sceptique outré, livrerait plutôt l'arche du Seigneur à de nouveaux philistins ou palestins, qu'il ne chercherait à la défendre.

M***.

Vous seriez fâché, je gage, d'accorder quelque poids à cette idée enfantée par la prévention. Si vous eussiez, de concert,

soigné le troupeau évangélique, il n'eût jamais donné aucune prise aux frondeurs obstinés à tout blâmer. L'un et l'autre, maîtres des dez, des cases, des coups et du jeu, vous vous seriez si bien accordés, qu'on aurait cru vos deux têtes dans le même bonnet.

Quant à la classe des subordonnés, le bon curé est si accessible, si obligeant, si uni dans ses mœurs, que personne n'eût pu lui appliquer le reproche de *honores mutant mores.* Vous avez les mêmes qualités, et sûrement autant de philosophie; mais peu de gens vous ressemblent. Les étroites conceptions, les aperçus débiles, les minuties vaniteuses, les poupées de chaque état, se combinent de mille façons dans les cerveaux à préjugés vulgaires. Ploerval, neveu de votre évêque, en est un exemple. Je l'ai vu, capitaine, courant au-devant de ses camarades avec toutes les grâces de l'affabilité et les démonstrations les plus séduisantes; depuis qu'il est colonel, cet epiderme d'éducation s'est entièrement éclipsé. S'oubliant à la journée, il ne traite plus ses subordonnés qu'avec la morgue de la hauteur. C'est le ton du bel air, dit

quelqu'un à son occasion, d'afficher une sorte de dignité éloignante envers les gens au-dessus desquels on s'élève : c'est plus sûrement encore, lui répliqua-t-on, celui d'un sot.

L'EX-JÉSUITE.

Il est impossible de le nier. Aucun de mes inférieurs, je m'en flatte, ne m'inculpera sous ce rapport. Tout honneur, dans quelque hiérarchie que l'on figure, est identique à la bulle de savon soufflée par un enfant. Le vrai mérite a pour filtre la modestie ; et ne se proclamant point lui-même, se laisse découvrir sans jamais s'enorgueillir de ses vertus. Ses actions, toujours pures, généreuses, s'enchaînent au desir d'être également juste appréciateur du talent de ses iniques contempteurs, comme de celui de ses apologistes ; enfin, la même impartialité le pousse en avant pour accorder, en arrière pour recueillir. Antisthènes trouvait utile d'avoir des amis et des ennemis : les premiers, pour nous avertir de nos devoirs ; les seconds, pour nous forcer de les remplir. Le vrai mérite méconnaît ces stimulans ; con-

tinuellement en présence de ses obligations, il en chérit la tâche. Aux Rossinantes seules appartient le fouet et l'éperon.

M***.

Plus je vous écoute, plus je me confirme dans l'opinion que vous et le curé de Saint-Nicolas êtes réellement faits pour être liés par les ressemblances. Tous deux vous êtes doués d'un genre d'esprit voyageur, dont l'agitation réveille en autrui la pensée assoupie. Je voudrais qu'un ami commun se chargeât du soin de terminer vos légers différends. Deux mots finiraient la querelle. Si cette honorable fonction m'était déléguée, je parviendrais à peu de frais, j'ose le croire, à faire signer aux parties belligérantes un traité d'alliance durable.

L'EX-JÉSUITE.

Recevez mes pleins pouvoirs, demandez-lui les siens, dressez nos articles de paix, rapprochez-nous; et s'il sent comme moi ce procédé, vous serez accablé d'une double gratitude.

M***.

Comptez sur mon zèle à vous servir;

il ne tiendra pas à mes démarches d'accélérer l'effectuation d'un vœu indubitablement partagé.

Vous parliez, il y a une minute, de l'utilité dont pouvaient être les amis et les ennemis : je reviens sur cette idée, pour dire à l'avantage des derniers, qu'ils sont les moins redoutables, parce qu'ils sont les plus connus ; les autres, au contraire, ne l'étant jamais assez, nous rendent trop souvent dupes de leurs tours d'adresse.

Camus, évêque de Belley, mort en 1652, proféra un jour en chaire ces paroles : « L'Evangile dit : Aimez vos ennemis ; « et moi je dis, aimez vos amis ». Il savait combien on trompe facilement avec l'effigie de l'amitié, les hommes de bonne foi. Dans les cours, par exemple, on s'intitule presque toujours l'ami de celui contre qui l'on s'arme de haine : tel y convoite en secret le poste où vous êtes placé, qui s'efforce de vous prodiguer des serremens de main affectueux, ou des felicitations dont le contre-sens vous échappe. C'est là que, sous la robe des bienséances, on professe le plus adroitement du monde l'offensive des rivalités ; là aussi que l'ambition obstrue

trop souvent la véritable marche des caractères (11).

L'EX-JÉSUITE.

Ne m'en parlez pas ; je les connais à fond. La vertu s'est retirée depuis longtems sous le chaume. L'indigent fut toujours le philosophe de la nature. En observant ce partage inégal, il m'a paru que le plateau de la balance sur lequel repose le lingot de la corruption, est constamment soulevé par celui où les seules richesses morales de l'honnête médiocrité sont cumulées. Heureuse compensation, dont l'aperçu soulage la sensibilité de ceux qui savent de quoi se compose l'honorable décoration de l'homme peu fortuné mais vertueux! Vingt ans de séjour à Paris et dans quelques cours étrangères, m'ont fourni sur cette matière des renseignemens précieux.

M***.

Vous avez dû en recueillir beaucoup ; car votre ordre, toujours considéré, avait une grande facilité à se produire par-tout. Les gens de cour, vus de près.....

L'EX-JÉSUITE.

Ne sont pas beaux. Ils épuisent en vain les stériles efforts du vide, les formes d'un extérieur imposant, et toute la collection des propos oisifs, pour donner quelque profil à leur suffisance.

M***.

Malheureusement ils sont confirmés dans leurs usages par une espèce de clientelle ou classe d'aspirans à leur protection, qui les encense du matin au soir. Je désirerais que de tems à autre on les remît à leurs places par des leçons un peu sévères.

L'EX-JÉSUITE.

Le distributeur de semblables corrections n'y gagnerait rien : ce serait comme s'il semait du froment dans l'Arabie-Pétrée.

En général, le stoïcisme des ames fortes choque la multitude, les thersites moraux, les courtisans ambitieux, qui protègent l'apathie ou le sommeil de l'être pusillanime. L'opium des considérations produit cet état passif. Quiconque en use sou-

vent, est sûr de paraître à ceux-ci doué d'excellentes qualités. C'est une des raisons pour lesquelles mille gens de haut parage deviennent si facilement le plastron de la flagornerie. Aussi ne vit-on jamais aucun habile connaisseur les louer sans restriction mentale (12). Le moyen qu'il en soit autrement avec ces personnages, *toujours si éloignés de la vraie loyauté, de cet air qui promet la bonté, et qui tient parole* (13). Mais plaignons-les, puisqu'ils ont le rêve entier de leur démence, sans se douter de ses ridicules.

M***.

L'épithète de grand seigneur, observe Duclos, est une dénomination dont la réalité n'est plus que dans l'histoire.

Sous le règne d'Octave, la folie des romains était de vouloir descendre des demi-dieux. Un délire si extravagant pronostique souvent la chute des empires.

Cicéron a la bonté d'appeler la noblesse une heureuse recommandation qui concilie les esprits. Mais certes, elle est bien loin de produire un tel effet, quand on est arrivé au point où chaque famille, en-

gouée de ses fables généalogiques, s'efforce de glisser dans nos usages ses préjugés particuliers, afin d'abaisser le plus possible toute race dont l'antiquité ou les chimères le disputent aux siennes (14).

Jaucourt, dans le discours préliminaire de la partie historique de l'Encyclopédie, attaque à sa source les abus de la noblesse. Non content d'établir que la nature nous fait tous égaux par la naissance, la mort et le malheur, il soutient que la noblesse a tant contrarié la loi, qu'il n'y aurait en effet ni noble ni roturier, si les secrets de la nature étaient dévoilés. Toute généalogie indistinctement, ne lui offre qu'un mélange confus de pourpre et de haillons, de sceptre et d'outils, d'honneurs et d'opprobres.

L'EX-JÉSUITE.

Il n'est qu'une seule bonne manière d'exhiber ses titres de noblesse : c'est celle employée par le président Jeannin, quand il fut envoyé ambassadeur en Espagne. Les espagnols connaissant l'extraction de ce grand homme, se plaignirent à Philippe II

du mépris que les français avaient pour eux, puisqu'ils lui envoyaient un ambassadeur roturier. Le lendemain de cette plainte, Jeannin eut son audience. — Etes-vous gentilhomme, lui demanda le roi? — Oui, si Adam l'était. — De qui êtes-vous fils? — De mes vertus. — Ces paroles frappèrent le monarque, qui l'accueillit et l'écouta favorablement. Dans la suite il lui accorda toute son estime.

M * * *.

Des hommes comme Jeannin ont droit à celle du monde entier. J.-J. Rousseau, qui outre tout dans son système d'opposition aux idées reçues, dit : « Je hais les grands; je hais leur état, leurs préjugés, leur petitesse et tous leurs vices; et je les haïrais davantage, si je les méprisais moins ». S'il y a dans cette apostrophe beaucoup trop d'humeur pour que la pensée en soit consciencieuse, il y a du moins un exposé d'imperfections assez heureusement fait. La maladie chronique qui ronge les vaniteux du siècle, s'accroît avec une rapidité effrayante : quelques accès de plus.....

L'EX-JÉSUITE.

Les tueraient. Nul esculape pour ce mal gallican. Le pis est que si la sottise pouvait s'égarer, on serait sûr de la retrouver parmi certains grands seigneurs dont les fades *rébus*, les phrases emphatiques et sues d'avance par cœur, abêtissent ceux qui sont dans la nécessité de les fréquenter (15). L'harmonie des mots est rarement celle des choses. Que voit-on exclusivement chez eux? Des femmes tout occupées de modes, de spectacles, de calembourgs, de quelques couplets galans ou satyriques: de jeunes gens d'un ton décisif, ne parlant que de chevaux de course, de jockeys, de wisckis, de filles, de jeu, etc....: de vieux rêveurs dissertant ennuyeusement sur les fautes commises par tel ou tel ministre; sur l'incapacité soupçonnée de quelques autres personnes en place, qu'aucun d'eux n'est en état de bien apprécier; sur cent autres choses au-dessus de leur portée, qu'ils jugent néanmoins avec toute la flegmatique présomption de l'impéritie, dont la réserve ne fut jamais l'attribut; tandis que la science,

seule école du doute, forme des penseurs infiniment circonspects dans leurs décisions.

M***.

En vérité, il faudrait aux gens des hautes sociétés un *pèse-mérite*, afin de n'y pas être dupe des actions d'autrui. Peut-être encore, malgré cette ressource, y serait-on bien souvent joué ; car les falsifications adroites ressemblent beaucoup à la vérité.

Denys de Syracuse disait un jour devant Aristippe, qu'on voyait plus souvent les philosophes chez les grands, que les grands chez les philosophes. « C'est par la même raison, répartit Aristippe, qu'on voit plus souvent les médecins chez les malades, que les malades chez les medecins ». Cette saillie nous apprend qu'une foule de choses blâmées de nos jours, l'étaient également autrefois.

L'EX-JÉSUITE.

Que voulez-vous, l'homme tourne constamment sur le même pivot. Les destins l'ont fait routinier, broncheur. A chacune de ses chutes, il se relève pour repartir du même point. Le tems présent n'est que

la répétition de quelque tems antérieur.

Nous ne savons être que des comparateurs à la grande ou à la petite échelle, sans pouvoir jamais dépasser les bornes où s'arrêtent nos faibles conceptions.

Hélas! au physique comme au moral, nos folies nous promènent sans cesse de l'extrême nudité à l'excès des vêtemens, et de l'excès de vêtemens à l'extrême nudité. Si l'on avait un *antropomètre*, toutes les bizarres incohérences de l'espèce humaine seraient mises encore bien plus honteusement à découvert.

Maintenant nous sommes revenus aux formes insidieuses. Les boursoufflures d'un luxe imposteur entraînent nos goûts, nos idées, nos caprices. Chacun, à l'imitation de Lucullus, veut avoir son salon d'Apollon. On a une maison montée sur un grand train, nombre de gens salariés, beaucoup de chevaux, de brillans équipages, une table ouverte où les parasites, les complaisans, les gourmets affluent. Chaque amphytrion prôné à outrance par ceux qui vivent à ses dépens, se trouve être le premier valet de sa fortune. La horde circonvenante de ses serviteurs, le réjouit sans cesse de

l'éclat de son importance : on la lui persuade; on lui montre les places les plus éminentes comme dues à son mérite, et toute concurrence avec lui comme une témérité inadmissible. Les corbeaux ne mangent que les morts ; mais les flatteurs dévorent les vivans, disait un sage de la Grèce.

Ne soyons donc plus surpris que la substance morale de nos insatiables Plutus soit toute d'extraction de coffre-fort. Nourris d'abus, leur caractère en doit être infecté; et comme par malheur ils donnent le branle à la roue des usages, l'on est forcé d'en recevoir le mouvement de circonstance, ou de consentir, si l'on s'y refuse, à passer pour un gothique *original*; à moins toutefois qu'on ne veuille absolument vivre en philosophe : car alors on est aussi peu influencé par leur ton et leur genre, que par les discours des ignorans, dont, suivant Démétrius le philosophe, on ne doit pas faire plus de cas que des borborygmes qui finissent par s'échapper des intestins ; tant il importe peu que le son provienne du zénith ou du nadir.

M***.

Cela nous ramène au sentiment d'An-

thisthène. Interrogé par un homme frivole à quoi la philosophie lui était utile : *A vivre avec moi*, lui répondit-il.

Quand on est parvenu à ce degré de perfection où l'on se trouve sa meilleure compagnie, on est arrivé à l'apogée de la raison. Etre philosophiquement quelque chose à ses propres yeux, c'est déjà un commencement de fortune avec lequel on peut décliner la pitié des sots.

Les arabes persans, qui appellent Platon *Aflathoun-élahi*, Platon le divin, rapportent que quelques-uns de ses disciples le voyant près de mourir, lui demandèrent quelle pensée il avait de ce monde; et qu'il leur fit cette réponse : *J'y suis entré sans nécessité, j'y ai demeuré avec admiration, et je le quitte avec mépris* [1].

L'EX-JÉSUITE.

Personne n'a sondé plus profondément que Platon, les plaies de l'humanité. L'expérience des choses l'avait mis en communication avec l'ame de l'univers. Il se mo-

[1] « De quoi vous plaignez-vous ? demandait quelqu'un à Fontenelle avant sa mort. D'*être*, lui répondit-il. »

quait des œuvres puériles dont se récrée notre attention. L'homme débouré par les meilleures institutions sociales, lui semblait encore peu amendé ; il le voyait frappé de la vague de ses entours, plié sous ses propres craintes, conduit par ses préjugés, et offrant l'image d'un léger atôme dont la vie n'est que la coulisse habituelle du malheur.

Certes, à considérer nos innombrables égaremens, on croirait leur perpétuation aussi nécessairement liée à notre essence, que l'est à celle des arbres la pousse des feuilles. Par-tout il est des *Pasquins* ou des *Marforio* proclamant chacun à sa guise nos rêveries quotidiennes. Les cervelles dérangées sont les plus ordinaires. Voilà pourquoi les uns se balottent dans les cours, dans les sociétés, dans leurs propres familles : les autres se morfondent à la Trappe ou à l'Ave-Maria ; les autres se ruinent en chicanes, en procès injustes, en tracasseries qui augmentent encore le nombre de leurs ennemis, etc., etc., etc., etc.

M * * *.

L'homme le plus conséquent est porté

d'inclination vers une foule d'écarts qui déplacent les objets. Aussi n'attrape-t-il jamais le bonheur, ni même la quiétude après laquelle il court sans cesse. Le riche multiplie ses efforts, pour jouir comme cent; le pauvre, pour tâcher d'être plus que zéro; le commerçant, pour accroître son crédit; le littérateur, pour obtenir une certaine célébrité; le savant, pour se faire un nom recommandable; la femme aimable, pour plaire; l'homme du monde, pour être cité avantageusement; le sot, pour dominer; et au milieu de tout cela, personne n'a l'air d'être mécontent de son esprit, sinon celui qui en a véritablement.

L'EX-JÉSUITE.

N'essayez point d'entreprendre l'énumération de toutes les extravagances qui défigurent la physionomie morale de l'homme civilisé. Vainement les optimistes chercheraient à nous le représenter sous les formes les plus favorables; leur système est un tissu d'erreurs, un enfantillage de l'imagination. D'ailleurs, qu'est-ce, en général, qu'un système, sinon une création trop souvent fabuleuse, entourée de probabi-

lités? Plus on analyse notre chétive condition, plus on incline à la croire inférieure à celle de tout animal vaguant dans les forêts.

Notre savoir nous empêche-t-il de nous estimer toujours au-dessus de notre valeur ; notre raison, de nous entre-déchirer comme des bêtes féroces en guerre les unes contre les autres ; notre ambition démesurée, de médire cruellement de nos concurrens, de nos rivaux ; notre réputation, presque toujours usurpée, de jalouser celle d'autrui ; nos vertus, si souvent factices, de calomnier notre prochain ? Songeons-nous jamais assez que :

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort
Vont tous également des douleurs à la mort.

VOLTAIRE.

Ah! si cette pensée philosophique ne s'absentait point de nos réflexions, une bienveillance universelle règnerait parmi nous : on n'y citerait plus comme une ingénieuse moralité la fable du vieux Silène, nourricier de Bacchus. Silène, pris par le roi Midas, obtint sa délivrance en lui enseignant cette triste vérité : *Le premier des biens est de ne point naître ; le second, de sortir promptement de cette vie.*

M***.

Rien n'est malheureusement plus indubitable. Trop d'infortunes nous assiègent. Nous ne touchons au ciel que par quelques légères étincelles d'une espérance d'orgueil, tandis qu'une dure habitude de maux et d'afflictions nous tient constamment le front courbé sur le théatre de nos douleurs. A voir notre dérisoire valeur intrinsèque, on la croirait plutôt l'ouvrage d'un Dieu irrité, que celui d'un Dieu essentiellement bienfaisant.

Ecoutez un apologue tiré d'un livre nouveau. Il s'est gravé dans ma mémoire, parce qu'il rentre à merveille dans l'opinion relative au système spécieux des optimistes, que je suis loin d'approuver.

LE DERVICHE,

CONTE ORIENTAL.

« A quelque distance de Bagdad, un derviche, renommé par sa sainteté, passait des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressaient

chaque jour à lui porter des provisions et des présens. Le saint homme ne cessait de rendre grace à Dieu des bienfaits dont sa providence le comblait. *O! Allha!* disait-il, *que ta tendresse est ineffable pour tes serviteurs. Qu'ai-je fait pour mériter les biens dont ta bonté m'accable? O monarque des cieux! ô père de la nature! quelles louanges pourraient dignement célébrer ta munificence et tes soins paternels? O! Allah! que tes bontés sont grandes pour les enfans des hommes!*

« Pénétré de reconnaissance, notre hermite fit le vœu d'entreprendre pour la septième fois le pélerinage de la Mecque. La guerre subsistait alors entre les persans et les turcs; mais plein de confiance en Dieu, il se met en route sous la sauve-garde d'un habit respecté. . . . . »

« Il traverse sans obstacle les détachemens ennemis, et reçoit à chaque pas des marques de vénération du soldat des deux partis. A la fin, accablé de fatigue, il se voit obligé de chercher un asile contre les rayons d'un soleil brûlant : il le trouve sous l'ombrage frais d'un palmier, dont un ruisseau limpide arrosait les racines. Dans ce

lieu solitaire, l'homme de Dieu rencontra non seulement une retraite enchantée, mais un repas délicieux. Il n'a qu'à étendre la main pour cueillir les fruits les plus agréables. Le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer ; un verd gazon l'invite à prendre un doux repos. . . . . »

« A son réveil, dans un transport d'allégresse, il s'écrie : *O! Allah! que tes bontés sont grandes pour les enfans des hommes!* »

« Bien repu, rafraîchi, notre saint poursuit sa route : elle le conduit quelque tems à travers la contrée la plus riante. Attendri par le spectacle enchanteur qu'elle offrait, il ne cesse d'adorer la providence, qui se montre par-tout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir ; mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle horrible se présente à ses regards. Son ame en est consternée.... »

« Il découvre une vaste plaine, entièrement désolée par le fer et la flamme : les aigles, les vautours, les loups dévoraient à l'envi mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui depuis peu

s'était livrée dans ces lieux. Cette vue plonge notre pélerin dans une sombre rêverie. Le ciel, par une faveur spéciale, lui ayant accordé le don de comprendre le langage des bêtes, il entendit un loup gorgé de chair humaine qui, dans l'excès de sa joie, s'écriait : *O ! Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des loups. Ta sagesse a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables, si dangereux pour nous. Par un effet de ta providence, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent entre eux, et nous fournissent des repas somptueux. O ! Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des loups !* »

L'EX-JÉSUITE.

Cet apologue renferme un grand sens. C'est principalement parce qu'il y a mélange, que j'ai foi au bien qui nous attend et nous sera départi selon nos œuvres. Quoi qu'il en soit, le proverbe italien : *Qui parle sème, qui écoute recueille*, est applicable à la circonstance ; car il m'est péremptoirement démontré qu'en vous écoutant, j'ai amplement moissonné.

Au reste, la pierre philosophale capable d'endormir nos peines, est encore cachée dans les ténèbres du cœur humain. Quant à l'optimiste, on aurait beau le prêcher, endurci dans ses opinions, rien ne saurait l'en faire dévier : comme Mithridate, il s'est accoutumé à une espèce de poison.

Notre dialogue finit là. Quelque jours après, j'eus le bonheur de raccommoder le curé de Saint-Nicolas avec l'abbé Sév**. Celui-ci fut bientôt à même de faire nommer son nouvel ami à un excellent prieuré. C'est là que d'Ar***, vivant en philosophe au milieu de ses paroissiens, les édifie par ses lumières, par sa douce humanité, par une morale toute puisée dans la raison. Aucune dissention ne les afflige depuis qu'il est leur guide. Tous ont en lui un père, un protecteur, dont les vertueuses sollicitudes éloignent loin d'eux les crises de l'indigence.

NOTES

DU LIVRE III.

(1) « Platon entreprend de prouver que toute la nature ne subsiste que par l'amour. Il lui donne pour père le dieu des richesses, pour mère la pauvreté. De son père il tient l'élévation du courage, la grandeur des pensées, la libéralité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'obtenir toutes les préférences ; de sa mère, cette indigence qui le porte à demander continuellement, cette impétuosité avec laquelle il exige, cette timidité qui l'empêche d'oser, quelquefois même de solliciter, et qui le rend secret et mystérieux ; enfin cette disposition qu'il a pour la servitude, et cette crainte d'être méprisé, qu'il ne peut jamais perdre. »

Montaigne appelle l'amour une passion entrepreneuse de grandes choses. Brantome pense que les hommes galans sont les plus braves. Alcibiade et César furent très-adonnés à l'amour ; Alexandre s'y livra avec moins de violence ; il fut très-funeste à Marc-Antoine ; Scipion sut le vaincre ; Auguste, le faire servir à sa politique ; Henri-le-Grand en fut souvent la dupe ; Turenne faillit à l'être ; François I.er et le maréchal de Saxe en devinrent les victimes.

(2) Quelqu'un demandait au bal à une femme de beaucoup d'esprit, pourquoi elle ne dansait plus. *C'est,* lui répondit-elle, *qu'à un certain âge une femme qui danse achève de se défigurer.* Elle avait bien raison. Alphonse, roi d'Arragon, surnommé le Magnanime, disait : *Un fou ne diffère d'un homme qui danse, que parce que celui-ci reste moins dans sa folie.* Peut-être aussi jugeait-il de la danse par celle du *fandango,* que les espagnols aiment de passion. Hommes et femmes en le dansant se livrent sans pudeur à des postures, à des contractions de corps si lascives, qu'aucun étranger de nos régions du nord ne saurait s'y faire. Mais l'indécence se prononce avec bien moins de retenue encore, quand durant un *fandango* très-animé, l'on chante une *tyranna.* Tous les assistans du bal se meuvent alors à-la-fois, la danse devient une frénésie générale. Les expressions, les gestes, la fureur de cette fièvre presque lubrique se propagent avec une rapidité si étonnante, qu'ils donnent à cette pantomime un air beaucoup trop vivant.

Puisque nous traitons de la danse, j'ajouterai que nous serions bien moins émerveillés des tours de force et de souplesse de nos plus fameux danseurs de l'Opéra, si nous avions vu pirouetter des *Mévelevi* exercés dans leur art. Ces derviches tirent leur nom de Mévelana, leur fondateur. Lorsqu'ils dansent le *Czamach,* ils pirouettent pendant deux ou trois heures consécutives avec une telle vélocité, qu'il est impossible aux spectateurs de rien distinguer de leurs personnes ; quelques-uns d'eux tiennent même entre leurs dents

un fer rouge, afin de rendre cet acte de dévotion plus méritoire. Ils font aussi leurs délices de la musique et particulièrement de celle qu'ils exécutent avec une flûte faite de roseau indien. (Voyez *les Obs. Hist. de G. de Sales, sur le Koran.*)

(3) Le comte de Caylus a épuisé les expériences, pour tâcher de retrouver ce secret, mais tous ses essais ont été infructueux.

Les japonais ont celui de tremper l'or et l'argent. Les aiguilles servant à leurs opérations chirurgicales, qui diffèrent beaucoup des nôtres, sont de ces métaux durcis par l'art. La trempe de leurs sabres est aussi très-supérieure à celle de Solingen, à celle des turcs, et à tout ce que nous connaissons en ce genre.

Les sarmates ou sauromates, comme les appelaient les grecs, au rapport de Pausanias, armaient leurs piques avec des os qu'ils savaient rendre aussi durs que du fer.

(4) L'inventeur du feu grégeois ou feu grec, suivant les historiens du tems, se nommait *Callinicus*. Il l'employa la première fois dans le combat naval que Constantin-Pogonat livra contre les sarrasins proche de Cizique sur l'Hellespont. Son effet fut si terrible, qu'il brûla toute leur flotte montée par trente mille hommes. Quelques modernes, Scaliger entre autres, donnent une date plus reculée à cette découverte; ils l'attribuent à Marcus Gracchus. Les successeurs de Constantin eurent le bonheur de conserver ce secret pour eux seuls, depuis l'an 660 jusque vers le milieu du dixième siècle. Selon Ma-

thieu, on savait éteindre le feu grec en 1219 avec du vinaigre. — (Voyez l'*Encycl.* et *le Traité de l'Opinion.*)

(5) On voit un de ces cailloux très-bien conservé et dont l'inscription est curieuse, dans le cabinet d'antiques de M. de Calvière, à Vézenobre-les-Alais en Languedoc.

(6) Athenée donne la description de trois vaisseaux d'une grandeur incroyable. Les deux premiers sont de Philopator, roi d'Egypte. L'un était de quarante rangs de rames. Il avait quatre cent vingt pieds de longueur sur cinquante-sept de largeur, douze ponts ou étages, quatre gouvernails, deux poupes et deux proues armées de sept éperons. Quatre mille rameurs suffisaient à peine pour le mettre en mouvement. L'autre vaisseau, appelé *Thalamegue*, parce qu'il portait beaucoup de lits et était distribué en beaucoup de chambres, avait de longueur trois cent douze pieds et demi, et dans sa plus grande largeur quarante-cinq pieds. Sa hauteur était de soixante pieds. Le troisième vaisseau fut construit par ordre d'Hiéron, roi de Syracuse, sous la direction d'Archimède. Il était à vingt rangs de rames. On y comptait trente appartemens, dans chacun desquels il y avait quatre lits. On y trouvait une salle de bains, dix écuries, des fours, des moulins, etc. (Voyez *le Dict. d'Ant. par Furgault.*)

Les athéniens construisirent un vaisseau d'une espèce singulière, nommé *la Minerve*. Sa destination était d'aller non sur mer, mais sur terre. On l'abritait près de l'Aréopage. Jamais il ne paraissait qu'aux

grandes *panathénées*. Alors il servait à porter au temple de Minerve les habits de la déesse. Ce que, selon Pausanias, on admirait le plus dans ce navire, c'est qu'il voguait sur terre à voile et à rames, par le moyen de certaines machines qu'il appelle *souterraines*. La voile du bâtiment, si l'on en croit Suidas, était l'habit même de Minerve. Reste à savoir la grandeur de ce vaisseau. Aucun auteur, ni ancien ni moderne, n'a donné la dimension de son gabarit.

(7) Ces arènes sont bâties sans ciment comme le colysée de Rome. Charles Martel, après s'en être emparé sur les sarrasins, y fit mettre le feu pendant trois jours consécutifs, espérant les détruire; mais elles résistèrent aux flammes. Elles ne lui causèrent d'autre dommage que celui de faire fendre quelques-unes des immenses pierres dont elles sont couvertes.

(8) C'est donc à tort qu'Alexandre, écrivain anglais, soutient, dans son Histoire des Femmes, que le secret d'écrire avec de l'or liquéfié est perdu. Il n'en est pas de même, quand il affirme que la plupart des volumes composant les fameuses bibliothèques d'Egypte incinérées par les barbares, étaient écrits en lettres d'or; en cela il est d'accord avec nos plus savans antiquaires.

(9) Quand les arabes, seule nation dont les mœurs soient restées invariables, eurent embrassé l'islamisme, ils se rendirent aussi formidables par leur valeur que recommandables par leur amour pour les sciences. Ceux d'entr'eux qui sous le nom de maures, envahirent l'Espagne, portèrent dans le pays conquis le savoir, la politesse et la galanterie. Ils mêlè-

rent tant de grandeur d'ame dans leur manière de vivre, qu'ils seront toujours de ce côté un modèle presque inimitable. Ils aimèrent la poésie, instituèrent des jeux, des fêtes publiques, dans l'intention de plaire aux femmes et de les réjouir. De là ces magnifiques tournois, ces brillans carrousels imités de ceux des romains, qui eux-mêmes les prirent des grecs, lesquels à leur tour les avaient reçus des phéniciens. Enfin tout dans notre langue nous retrace les arabes; astronomie, art héraldique, géométrie, médecine, etc.

(10) « L'empereur Théodose fit une loi par laquelle il condamnait à mort tout délateur qui l'était pour la troisième fois, quoique ses délations n'eussent point été jugées fausses. Ce prince, ajoute Saint-Foix, croyait sans doute qu'un homme infâme n'avait point droit à la vie. »

(11) « C'est une vraie folie qu'ambition; car c'est « courir et prendre la fumée au lieu de la lueur, « l'ombre pour le corps; attacher son esprit à l'o- « pinion vulgaire; renoncer volontairement à sa « liberté, pour suivre la passion des autres. Se con- « traindre à déplaire à soi-même pour plaire aux « regardans, faire pendre ses affections aux yeux des « autres, n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plait au « vulgaire, faire du bien non pour l'amour du bien, « mais pour la réputation, c'est ressembler aux ton- « neaux qu'on perce : l'on n'en peut rien tirer qu'on « ne leur donne du vent ». (*Charron, l. 1, de la Sag. Ch. de l'Ambition*).

(12) Ce que dit ici l'ex-jésuite est applicable à

toutes les cours. Au reste, « donner à un homme, « par quelque motif d'intérêt, plus de louanges « qu'on ne croit qu'il en mérite, c'est une action de « fripon; et faire la chose sans intérêt, c'est une « action de fou. Quiconque, ajoute Pope, a réussi « dans une pareille entreprise, doit de toute nécessité « se regarder lui-même comme un coquin, et re- « garder son patron comme un sot de l'avoir cru. »

(13) Saint-Réal, parlant des gens de cour, les définit à merveille : « Ils ne sont pas tous gens d'esprit, observe-t-il, mais ils ont une politesse admirable qui en tient lieu; ils ne sont pas tous braves, mais ils ont sur cela des démonstrations et des manières qui les font croire tels.... » Rien n'est bien dit ni bien fait que ce qu'on fait ou qu'on dit parmi eux : tout ce qui vient d'ailleurs est ignorance ou impolitesse... « Les gens de province doivent se désabuser une fois pour toutes d'avoir des gens de cour pour patrons. Cette protection leur coûte infiniment, et leur est tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus souvent, et ne veulent rien faire pour autrui. Ils n'agissent jamais, quelques démonstrations qu'ils fassent, que par rapport à leur intérêt. »

(14) « Ce que la philosophie a de plus grand, dit Sénèque, c'est de ne point regarder à la naissance. Pour elle on est toujours assez noble. Chacun de nous est précédé du même nombre d'aïeux; l'origine de tous les hommes remonte au-delà de tous les tems connus. La fortune avec le tems a confondu les rangs et croisé toutes les races. Quel est donc le vrai noble? C'est celui que la nature a formé pour la

vertu. Si vous me renvoyez aux anciens tems, chacun date d'une époque avant laquelle il n'y eut rien. Une suite d'aïeux menée des commencemens du monde au siècle présent, voilà la généalogie de tous les hommes. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse. Nul n'a vécu pour notre gloire, et ce qui fut avant nous n'est pas à nous ». (*Morale de Sénèque*, t. 1, p. 20).

(15) Ecoutons Duclos sur le même sujet : « La politesse, dit-on, marque l'homme de naissance ; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cette politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, et plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respect sans attachement ».

J'aurais désiré que le feu secrétaire de l'Académie, défini par J. J. Rousseau, un homme droit et adroit, eût employé, au lieu du mot *respects*, celui d'*égards*. Le premier donne à la phrase un air de servitude. Or, pareille souplesse n'est jamais obligée.

LIVRE IV.

J'ai connu une infinité de gens dont la nullité était l'unique recommandation. Pétris par les circonstances, ils offraient l'image de ces boules impassibles, que chacun fait rouler à son gré. Quand on est conformé pour devenir ainsi le volant de toutes les raquettes de rencontre, on ne compose son existence que des particules matérielles de la vie. Enclin aux petits mouvemens sans profits, aux versatilités stériles, aux vacillations les plus irrégulières, tout le monde se sert gratuitement de vous sans jamais y compter sérieusement. Cette dépendance déplorable, effet d'une faiblesse de caractère et de moyens, produit à la fin une espèce d'atonie morale chez ceux dont la stupidité consent à un tel asservissement. La crainte de tomber dans une semblable insignifiance, m'a fait négliger, plus d'une fois, de consulter même mes proches dans les occasions ordinaires. Est-ce répréhensible ? Peut-être !

Quand on s'habitue au régime des conseils d'autrui, la trop grande fréquence des

rôles soufflés altère insensiblement notre capacité naturelle. Il est bien de chérir ses proches, de requérir leurs lumières dans les occurrences majeures; mais cela doit s'opérer librement, sans contracter jamais l'obligation d'assujétir chacun de nos projets à leur paraphe rigoureux, sinon l'on risque d'encourir mille désagrémens renaissans les uns des autres.

Pénétré de ces principes, je me rendis à Paris sans avoir prévenu les miens de l'objet de mon voyage. Ce fut aux yeux de mon père une faute capitale. Cependant, au lieu de tremper sa plume dans le fiel d'un despotisme inexorable et de tonner sur ma conduite, il chargea le baron de M...., mon oncle, de m'exprimer son mécontentement. Ce dernier, loin de partager la susceptibilité exagérée de mon père, mit dans la dépêche qu'il m'adressa, tout l'onctueux d'une aimable indulgence. Non-seulement il y adoucit la rigueur des reproches qu'on l'avait prié de me transmettre, mais il me conseilla de répondre à sa lettre, dans le genre le plus analogue à ma façon de penser. « Brisez, me mandait-il, brisez avec la massue du respect, un joug devenu pres-

qu'importun. Vous trouverez en moi un allié fidèle, si par hasard vous en avez besoin, pour sortir victorieux d'une lutte où probablement aucun de vos devoirs ne sera froissé, si votre idiôme est celui de la tendresse; votre éloquence, celle des égards; et votre titre, celui de la raison ».

D'après cet encourageant avis, je joignis à ma réponse ostensible au baron de M...., une esquisse sur quelques coutumes ou usages de certains peuples, persuadé que s'il parvenait à la faire lire à mon père, ce moyen détourné occasionnerait infailliblement quelque variation salutaire dans l'optique de ses idées. Comme je lui destinais depuis long-tems cet ouvrage, tout s'y coordonnait avec mon envie secrète d'énerver peu-à-peu ses préjugés. Seulement l'à-propos y était un peu forcé, car rien n'y correspondait à ma position actuelle; mais à l'aide de quelques phrases parasites, j'en distribuai l'exorde de manière à ce que ce défaut parût moins sensible.

Ce que j'avais espéré de cet essai revêtu d'une sorte de philosophie analytique, arriva. L'on en fut content, et le sens commun

reprit ses droits. En Languedoc, un père conserve sur ses enfans l'autorité la plus absolue, à moins qu'ils ne soient émancipés par lui-même : or, ne jouissant pas de cet avantage, je fus très-aise de voir les choses s'arranger pour le mieux, sans aucune multiplication de résistance.

Me voilà donc une seconde fois à Paris, avec l'approbation de mon père. G*** ne m'avait point quitté; nous avions voyagé ensemble : il me força d'accepter un logement chez un de ses parens, capitaine aux Gardes, homme très-répandu. Ce parent se fit un plaisir de nous initier dans plusieurs cercles agréables où, sous ses auspices, nous fûmes parfaitement accueillis. Indépendamment de nos sociétés en commun, G*** et moi nous cultivâmes ces parentelles, auxquelles, dit-on, il est séant de tenir toujours un peu, quand même elles seraient à charge.

Combien de caractères nous passâmes en revue dans nos diverses tournées! Le chapitre des femmes, sur-tout, nous semblait interminable. Chaque soir elles devenaient l'objet de nos remarques. A considérer l'espèce humaine en grand, nous trouvions

les hommes moins dissemblans entr'eux, que les femmes entr'elles. L'éducation des premiers, assise sur des bases presqu'uniformes, imprime toujours en eux quelques traces profondes, rebelles aux amendemens accidentels; tandis qu'au contraire, l'éducation bizarre des femmes, ne leur donnant aucune ligne commune, aucune empreinte indélébile, aucun signe de ralliement, les porte à s'écarter continuement de leurs premières notions, et à recevoir de ceux qui vivent avec elles un langage particulier, des mœurs relatives et des systèmes inspirés par l'occasion.

Les portraits que nous osâmes faire de quelques-unes donneraient plus de poids à ce sentiment, s'il était loisible d'en invoquer ici le témoignage. Mais leur insertion dans le corps de ces mémoires, y formerait une trop singulière disparate [1].

Parmi celles dont la société charmait le plus, on distinguait madame la com-

[1] Nous n'avons pu retrouver que quelques-uns de ces portraits; ils sont à la fin du dernier volume. Le soin que l'auteur a eu d'y déguiser le nom des personnes, nous a fait penser qu'il n'y a aucun inconvénient à les rendre publics. (*Note de l'éditeur.*)

tesse d'Hozerville, jeune et jolie veuve dont le bonheur consistait à tenir une excellente maison où se réunissaient beaucoup de gens d'esprit. Attirés par son extrême affabilité, G*** et moi nous ressentîmes pour elle un égal degré d'intérêt. Ses délicieux petits soupers, auxquels elle eut l'honnêteté de nous inviter une fois pour toutes, nous mirent à même de faire connaissance avec des littérateurs estimables. Rarement ces soupers étaient composés de plus de douze convives, choisis de manière à ce que les instans s'éclipsassent sans s'en apercevoir.

Je retrouve encore avec quelque plaisir dans ma faible mémoire, nombre d'anecdotes racontées à ces banquets nocturnes de l'amitié. Celles dont le trait satisfait la curiosité sont ordinairement du goût de tout le monde. Madame d'Hozerville le savait, et se laissait guider par cette conviction.

Un soir, où l'on tamisait les ridicules de bien des gens, elle essaya de nous montrer quelques échantillons des travers dont la hauteur est presque toujours accompagnée. Cet attribut des génies étroits, nous dit-elle, acquiert plus ou moins d'étendue, en

raison de leur compas. Feu M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, homme d'un orgueil incorrigible, poussa jusqu'au *nec plus ultrà* les prétentions de son importance. On l'a entendu, prêchant dans sa cathédrale, commencer un sermon en ces termes : *Ecoutez, chrétienne canaille, la parole du Seigneur.* Une autre fois, ennuyé, pendant sa messe, du sourd caquetage des indévots, on le vit se tourner vers l'assemblée des fidèles, en s'écriant : *D'honneur, messieurs, au bruit dont vous remplissez l'église, on croirait que c'est un laquais, et non un prélat de qualité qui officie.*

C'est encore lui qui, tombé dangereusement malade, manda son confesseur, auquel il manifesta péniblement ses terreurs de l'enfer, et en admira cette réponse : « Vous êtes bien bon, monseigneur, de vous effrayer si gratuitement ; soyez-en sûr, Dieu y regardera à deux fois, avant de damner quelqu'un de votre naissance ». Toujours plein de lui-même, toujours infatué de sa dignité de pair ecclésiastique, il ne voyageait jamais sans se faire suivre d'un dais, qu'on avait soin de tendre dans sa chambre à toutes les auberges où il couchait. Enfin,

une heure avant sa mort, il était encore dévoré d'orgueil; on vint l'avertir que le saint viatique attendait à la porte de sa chambre : *hé bien*, répondit-il gravement, comme s'il se fût agi d'un personnage ordinaire; *hé bien, qu'on le fasse entrer.*

On se complaisait aussi quelquefois chez la comtesse d'Hozerville, à promener les opinions sur la capacité de certains hommes d'état qui avaient joui d'une demi-renommée. L'amitié y rappelait avec plaisir les talens de Chauvelin, ancien ministre des affaires étrangères, dont la prévoyance savait embrasser les plus petits détails, sans négliger l'art de dominer les événemens essentiels. Le marquis de Saint-Sauveur, l'un de ses plus invariables amis, cita à l'appui de cette assertion un trait assez extraordinaire.

Lors, nous dit-il, de la seconde fuite de Stanislas Leczinski, (après la prise de Dantzick, à la défense de laquelle quinze cents français, sous les ordres du comté de Pleslo, s'épuisèrent en actions héroïques contre quinze mille russes et leurs alliés), ce roi, pour se sauver de Pologne, où une puissante faction l'avait proscrit, fut obligé de faire

cinquante lieues, sans débrider, sur un cheval tatar, lequel, chose presqu'incroyable, n'en mourut pas. Il vint ensuite à Paris se jeter dans les bras de Louis XV et de Chauvelin. Ce ministre, flatté de la confiance du monarque transfuge, en négocia si habilement les droits, que bientôt les magnats les plus indisposés contre lui, devinrent ses partisans.

Un changement de fortune si inespéré n'entrait point dans les conceptions du bon Stanislas. On eut toutes les peines imaginables à lui prouver la nécessité de retourner en Pologne, pour y être de nouveau proclamé roi. Encore frappé de ses derniers revers, il se serait obstiné à croire cette démarche trop prématurée, si l'adroit ministre, en garde contre les puériles appréhensions du malheur, n'eût su trouver le palliatif de chaque inquiétude. Il apprit à Leczinski que pour mieux dérouter les espions, on venait de faire embarquer à Dunkerque, sur une frégate, le commandeur de Thianges, ressemblant de taille et de figure à ce prince; que le capitaine du bâtiment avait ordre de traiter son passager avec les honneurs dus ordinairement aux

premiers personnages de l'Europe; que les gazettes étant chargées de desséminer cette nouvelle, elles déjoueraient par-là les complots des ennemis du roi, s'il en avait encore; qu'ainsi rien ne s'opposait plus à ce que durant la feinte expédition maritime, il voyageât avec une grande sécurité sur le continent.

Stanislas fut très-satisfait de ces sages précautions. Il éleva pourtant encore une difficulté : celle d'entreprendre un trajet de si long cours, à travers les mauvais chemins d'Allemagne, sans une voiture faite exprès : mais le prévoyant Chauvelin sourit à l'objection; le chariot de poste désiré était prêt depuis deux mois. N'y ayant donc plus aucun obstacle au départ du roi, il le conjura de l'accélérer, de peur que ses amis ne se refroidissent s'il tardait trop à les rejoindre. Il l'invita, en même-tems, à faire en sorte de n'être reconnu de personne le jour de son entrée dans sa capitale, les choses étant concertées de manière à obtenir, même de la surprise, un heureux résultat. Cette dernière proposition semblait trop dérisoire pour y accéder; il aurait fallu au roi qu'un serviteur affidé tînt

précisément la petite porte du parc de son palais ouverte, au moment de sa descente de voiture; pouvait-il raisonnablement y compter? Il le demanda à Chauvelin; mais celui-ci qu'aucun léger incident n'arrêtait, l'étonna bien plus, en lui disant : « Sire, vous seul aurez la faculté d'ouvrir cette porte jugée si utile; en voici la clef. Rien ne devant désormais retenir ici votre majesté, je la supplie, au nom de ses intérêts, de se rendre le plutôt possible au sein de sa cour; là elle sera entourée de ses fidèles, on y recevra ses ordres avec empressement. Son coucher, dès le premier jour, se fera comme l'exige l'étiquette ordinaire; le lendemain, peu après le lever, elle ira sur son balcon se montrer au peuple; aussitôt une multitude immense rassemblée sous les fenêtres du château, s'écriera avec enthousiasme : *vive notre bon roi Stanislas!* on jettera alors quelque argent, et la plus paisible des révolutions sera terminée.

Le Monarque, non moins étonné de l'intelligence consommée du ministre, que reconnaissant des preuves de son zèle, le pria d'accepter son portrait, enrichi de diamans. Il partit le lendemain de cette conférence,

suivit ponctuellement les avis de Chauvelin, et eut le bonheur de réaliser tout ce qu'on lui avait prédit.

L'espèce de réparation accordée par les polonais au beau-père de Louis XV, avait un but politique : on était convenu qu'il abdiquerait la couronne, au bout de quelques mois, en faveur de l'électeur de Saxe, fils du feu roi Auguste. La cour de Versailles, grevée des dédommagemens, avait pris en conséquence des mesures pour lui assigner temporairement la souveraineté des duchés de Bar et de Lorraine. Stanislas se démit sans regret d'un sceptre sans pouvoir, et, conformément aux clauses du traité secret, vint prendre possession de son nouvel apanage, en se fixant à Lunéville.

C'est dans cet agréable séjour que ce roi, surnommé *le Philosophe bienfaisant*, sut, au milieu d'une foule d'amis et de gens de lettres, transformer en momens délicieux les restes d'une vie trop long-tems agitée. Les grâces de son esprit, sa bonhomie urbaine, ses manières affables le faisaient adorer de toute sa cour. Madame de B*******, sa véritable amie, l'entourait constamment de ses plus tendres soins. On dit

qu'elle l'appelait son *Sarmate*, et qu'il la nommait sa *Chérie*. Le fond innocent d'une amitié si pure, eût peut-être perdu quelque chose de sa délicatesse, si la constitution de Leczinski eût permis à l'amour d'en épuiser le sentiment. On n'oublie point l'aimable détour dont il se servit une fois envers elle. Abandonné aux plus doux épanchemens, il l'accablait de témoignages pleins d'expressions, sans néanmoins se reconnaître de pouvoir plus significatif. Fatigué de la nullité de son espèce d'agitation, il adressa ces paroles à madame de B******** : « Mon éloquence ne peint qu'une « partie de mes vœux ; mon chancelier « vous dira le reste ».

Personne ne savait mieux placer un bon mot que ce monarque. Un jour la princesse d'Olynska, sa nièce, dont les charmes n'égalaient pas ceux de madame de B********, emprunta de celle-ci un chapeau qui lui allait à merveille. Quand elle en eut fait monter un sur le même modèle, elle parut avec à la cour. *Voyez*, dit aussitôt Stanislas à madame de B********, *voyez le chapeau de ma nièce ; c'est le sabre de Scunderberg.*

Durant le séjour de la reine de France à Lunéville auprès de son père, elle y blâma souvent ses robes-de-chambre coupées à la manière de Varsovie : celles faites à la française, plus amples, plus légères, lui convenant davantage, elle lui promit de lui en envoyer une douzaine de taffetas ouaté, dès son retour à Paris : elle tint parole. Stanislas fut enchanté de l'attention de sa fille, qui cependant lui devint fatale.

Il avait l'habitude de congédier tous les soirs son monde, au moment où il faisait ses prières, accompagnées de nombreuses génuflexions et d'autres cérémonies usitées en Pologne dans ces occasions. Par malheur, tandis qu'il était prosterné la face contre terre, le dos tourné à sa cheminée, un charbon ardent roula sans qu'il s'en aperçût sur sa robe-de-chambre de taffetas ouaté; le feu y fit de rapides progrès. Il sonna, mais trop tard; quand on arriva à son secours, il avait déjà une partie du bas-ventre brûlé. Malgré ce cruel accident et son grand âge, il vécut encore une semaine. Madame de List****, jolie femme, qui depuis peu s'était brûlée le bras en voulant arroser un vase de fleurs entouré

de bougies allumées, événement suivi de deux accès de fièvre, vint voir le roi trois jours avant sa mort : il souffrait beaucoup ; cependant il sourit à sa vue, et lui dit : *Ah ! madame, si du moins nous étions brûlés du même feu !*

Encore un trait de cet excellent prince. Lorsque Voltaire écrivit à madame Geoffrin, pour la prier d'exciter la commisération du roi de Pologne en faveur des *Sirvens*, dont il prenait si éloquemment la défense, madame Geoffrin lui envoya la lettre de cet homme célèbre, appuyée de ses sollicitations particulières. Elle en reçut la réponse suivante, qui fut insérée dans tous les bulletins à la main, et ensuite imprimée :

« J'ai cru voir dans la lettre que Vol-
« taire vous écrit, madame, la raison qui
« s'adresse à l'amitié en faveur de la justice.
« Quand je ferai une statue de l'amitié, je
« lui donnerai vos traits. Cette divinité est
« mère de la bienfaisance : vous êtes la
« mienne depuis long-tems, et votre fils
« n'oserait vous refuser, quand même ce
« que Voltaire vous demande ne l'honore-
« rait pas autant ».

Mais oublions les aimables défaites, les saillies, les tournures si obligeantes de Stanislas, et revenons à Chauvelin.

Le cardinal de Fleury ne lui pardonna jamais la guerre de 1733, allumée pour ainsi dire à son insçu. La paix se conclut aussi en 1736, sans avoir mis Chauvelin du secret. Ce dernier s'en vengea, en blâmant hautement le traité d'échange par lequel on cédait à l'empereur la Toscane pour la Lorraine, qui ne la valait pas, et ne pouvait manquer de nous revenir tôt ou tard par le sort des armes. Le cardinal, honteux de sa précipitation, disait alors à tout le monde pour s'en excuser : « M. de Chauvelin m'avait escamoté la guerre, moi « je lui ai escamoté la paix ». Si une mauvaise plaisanterie ne disculpe personne, elle peut du moins quelquefois offenser celui qui en est l'objet. Chauvelin, piqué de se voir traité si légèrement, fronda sans aucune réserve les principes de *la vieille éminence* [1]; mais celle-ci réprima bientôt

[1] Le cardinal de Fleury ne pouvait endurer cette épithète.

M. de Béringhen, évêque du Puy, écrivit à une de ses amies à Paris, que le même courrier chargé

les explosions d'une franchise mal-habile, en l'exilant à sa terre de Gros-Bois.

C'était là, nous dit la comtesse, qu'il coulait ses jours avec quelques amis; là, qu'il oubliait et la cour et les intrigues des grands, quand il apprit la mort du cardinal, son persécuteur. L'envie de reparaître sur un théatre dont les élémens hétérogènes contrastaient avec la simplicité de ses goûts, l'envie de manœuvrer à son tour le périlleux gouvernail de l'état, vint dès-lors réoccuper toutes ses pensées. Il adressa, dans ces vues, à deux femmes de la cour restées ses amies, un mémoire où ses pré-

de sa lettre pour elle, en apportait une à la *vieille éminence*, dans laquelle il lui demandait la permission de s'absenter de son diocèse, et par conséquent de se rendre où l'appelaient ses goûts. Par distraction il mit l'adresse du cardinal sur la lettre destinée à la comtesse de T...., et l'adresse de la comtesse sur celle du cardinal, premier ministre. Celui-ci, éclairé par un *quiproquo* si inattendu, lui répondit :

La vieille éminence trouve à-propos, M. l'évêque, que vous restiez au milieu de vos fidèles jusqu'à nouvel ordre. Attaché comme vous l'êtes à vos devoirs, le séjour du Puy doit nécessairement vous sembler préférable à celui de Paris, etc. etc.

tentions étaient exposées avec la modestie du vrai talent. Mais, au lieu d'en faire usage, elles le lui renvoyèrent, avec invitation d'en rédiger un autre plus circonstancié, sur les services éminens qu'il avait autrefois rendus à la France. Chauvelin, influencé par leur conseil, dressa un nouveau Mémoire, où l'apologie de son ancien ministère fut astucieusement infusée dans une censure amère de la gestion politique du feu cardinal. Ce second écrit, approuvé des deux amies, et remis par elles au comte de Saint-Florentin, fut présenté par celui-ci à Louis XV, au moment du conseil. Le succès ne répondit point à l'attente. Quand le roi, le lisant avec attention, y découvrit le dessein formel de flétrir la conduite du cardinal, dont la mémoire lui était chère, il fut transporté d'indignation, et ordonna qu'on mît Chauvelin à la Bastille. Quoique l'ex-ministre eût dans le conseil des ennemis, souriant en secret à sa disgrace continuée, aucun d'eux néanmoins ne poussait l'animosité jusqu'à lui souhaiter un pareil sort. Tous avaient d'ailleurs à redouter individuellement, qu'une punition si sévère ne fît planche

pour l'avenir. Ce motif les engagea à supplier unanimement Louis XV de commuer la peine infligée au coupable, en un exil plus éloigné. Il s'y refusa d'abord; mais, à force de prières, l'on en obtint cette grace.

Rien ne saurait dépeindre la surprise de Chauvelin, recevant, au lieu d'une réponse analogue à son espoir, l'ordre de se rendre à Yssoire, ville au fond de l'Auvergne, et dénuée de ressources. Son premier mouvement, à l'aspect de l'exempt porteur de la lettre de cachet, fut de s'écrier : *Peut-on traiter de la sorte un homme qui a si bien servi l'état! Non, dussé-je porter ma tête sur l'échafaud, je ne bougerai point d'ici!* L'exempt, après avoir rempli sa mission, se retira sans rompre le silence.

Chauvelin avait un valet-de-chambre qui lui était attaché depuis long-tems. Cet ancien serviteur venait d'être témoin de la colère de son maître; il continua d'en écouter froidement toutes les doléances, sans se permettre aucune représentation : mais, le lendemain de cette scène explosive, il envoya chercher, de sa propre autorité, des chevaux de poste, puis entra de

bonne heure chez Chauvelin, à qui il dit : « Allons, monsieur, soyez vous-même ; « avec du caractère, on triomphe toujours « de sa destinée. Vos malles sont faites, la « voiture vous attend ; il est grand matin, « partons avant le réveil du voisinage. « Vous ne resterez pas éternellement à « Yssoire ; l'injustice a un terme : mais si « au contraire vous désobéissiez aux ordres « du roi, vous seriez indubitablement con- « finé pour la vie dans quelque château « fort. Croyez-moi, savoir se soumettre à « propos, est une science utile ». L'ex-ministre, sans proférer un mot, se lève, s'habille, prend ce qu'il a de plus précieux, descend, gagne sa chaise de poste, et y monte en répétant d'un air courroucé : *Non, ce n'est pas ainsi que l'on doit traiter un homme qui a bien servi l'état.* « D'accord, monsieur, reprit son fidèle « serviteur ; mais partons toujours comme « si l'on avait raison de nous punir ».

A peine a-t-on fait cinq à six lieues, que Chauvelin, regrettant Gros-Bois, commande au postillon de rétrograder. Le valet-de-chambre s'exprime en sens contraire. Son maître, irrité, le traite d'insolent,

d'audacieux. Le postillon étonné, s'arrête, hésite, demeure incertain. A ce moment le valet-de-chambre, un pistolet à la main, en termine l'indécision : « Marche, lui crie-« t-il, sinon je te brûle la cervelle. Mon « devoir m'oblige de conduire monsieur, « malgré lui ; obéis ». Ce dernier mot éclaire le postillon ; il reprend son train. L'inflexibilité d'un tel conducteur impose à son maître, qui d'abord essaye de la vaincre ; mais insensiblement il s'y accoutume, et perd toute envie de revenir sur ses pas.

Arrivés à Yssoire, cet étrange surveillant, cessant ses pénibles fonctions, disparaît subitement. Chauvelin, dont la tête s'est enfin remise, le fait chercher dans la ville : on ne le trouve qu'au bout de vingt-quatre heures. Il se présente devant son maître avec un air sérieux, et le maintien de la tristesse. Celui-ci, pressé de s'acquitter, lui saute au cou, le serre dans ses bras, et fait éclater sa reconnaissance en lui disant : « La belle action que vous venez de faire à mon égard est inoubliable ; je sens à présent, mon ami, toute l'étendue de votre attachement pour moi ». — Tout ce que

j'ai fait, monsieur, je l'ai dû faire : j'ai compté sur vos vertus ; elles étaient mon titre d'assurance.

Grace à la fermeté de cet homme estimable, Chauvelin ne compromit point sa sagesse. Il s'ennuya beaucoup moins à Yssoire qu'il ne l'eût pensé. Il y rencontra deux personnes d'une demi-instruction, dont il sut tirer parti ; le receveur des tailles, homme jovial et d'assez bonne compagnie, quoiqu'il jouât *l'intendant* ; et le subdélégué de l'intendance, d'un genre assez récréatif, quoiqu'il jouât *l'homme d'état*. Il s'amusait sur-tout à les rapprocher l'un de l'autre, afin d'avoir le spectacle de leur suffisance respective. Au village comme à la ville, l'amour-propre se niche dans toutes les alvéoles des prétentions humaines. Deux années s'écoulèrent avec cette uniformité : elles furent le terme de son exil, après lequel il ne songea plus qu'à goûter des jours paisibles dans le sein de l'amitié.

De l'esprit de comparaison naît la manie des parallèles. On passa, comme par une transition naturelle, de cet ancien ministre au duc de Choiseul, tenant pour lors si

habilement les rênes du gouvernement; que Frédéric le Grand l'appelait le *cocher de l'Europe*. Les traits saillans qui jettent quelque éclat sur son ministère, sont à-peu-près généralement connus : il n'en est pas de même de ceux appartenant à divers rôles joués par lui dans certaines intrigues de cour. Le duc de Nivernois, si recommandable par ses jolies productions et sa manière de narrer, nous confia à ce sujet l'anecdote suivante :

Un jour madame la comtesse d'E******, dont l'extrême faveur auprès du roi était déjà fortement soupçonnée, alla demander au duc de Choiseul un régiment pour un de ses proches parens. Elle mit dans ses sollicitations un ton d'arrogance et de certitude d'obtenir, qui révolta le ministre. Toutefois, en les éludant, il l'assura de ses vifs regrets de ne pouvoir rien innover à la liste de la promotion arrêtée depuis peu par le roi. Cette réponse évasive choqua la comtesse; elle en conclut que motiver si adroitement un refus, c'était vouloir la désobliger sans s'exposer au reproche. Le duc combattit cette prévention avec des tournures ministérielles infiniment polies.

Madame d'E******, que l'on ne contentait pas avec une simple éloquence de mots, s'oublia dans ce moment au point d'oser dire : « Les tems changeront ; encore huit « jours, et peut-être alors, monsieur, ne « me refuserez-vous plus ». — Je le désire bien, madame, lui répartit sèchement le duc, comme elle prenait congé de lui.

Au verbe hautain de la nouvelle favorite, il n'eut pas de peine à deviner sur quoi elle fondait ses espérances, et que les instans devenaient précieux, s'il voulait se maintenir en place. En conséquence, il alla dès le soir même chez l'intime amie de madame d'E******, à laquelle il s'annonça comme venant de la part du roi, lui proposer une commission secrète, dont le succès serait récompensé par cent mille écus de gratification. Avec de l'or, on eût autrefois acheté tout le sénat romain ; avec de l'or, que ne corromprait-on pas aujourd'hui ? La marquise de P******, cette fausse amie, après s'être répandue en lieux communs sur son profond dévouement envers Louis XV, parla, sans avoir aucune notion préalable, parla, dis-je, du zèle avec lequel elle remplirait la tâche dont

on la chargerait. Quand le duc fut sûr de ses bonnes dispositions, il la pria de s'informer de tout ce qui se passerait la nuit prochaine entre le roi et madame d'E******, sa majesté ayant à cet égard une curiosité mystérieuse très-pressée d'être satisfaite. — Je vous comprends, répliqua-t-elle; demain, avant midi, vous en aurez la relation. — On ne peut mieux, continua le rusé ministre; apportez-nous toute la vérité, et les cent mille écus seront une bagatelle en comparaison de vos loyaux services.

Le lendemain, dans la matinée, la marquise de P****** arracha de madame d'E*****, les aveux nécessaires sur les événemens de la nuit précédente. Comme il n'existait entr'elles aucun motif de défiance, ces aveux, loin d'être parés d'une gaze décente, abondèrent en descriptions licencieuses, qu'entre femmes de la sorte, on fait ou l'on écoute à front découvert, mais qu'un écrivain pudibond doit cartonner, s'il craint de faire rougir ses lecteurs. La visite judaïque terminée, le duc eut aussitôt les renseignemens demandés.

Instruit par cette délation, il monta

le soir chez le roi. Madame la dauphine et madame Adélaïde y étaient.

A l'air composé du duc, Louis XV le soupçonna d'avoir quelque souci grave; il le questionna sur cet objet. Comme le ministre biaisait dans ses réponses, le roi l'entraîna dans son cabinet, afin de savoir le motif de sa préoccupation.

A peine y sont-ils tête-à-tête, que Choiseul débute en ces termes: « Votre majesté a l'expérience de mon zèle. Je dois à sa gloire mon admiration; à sa personne, mes services et ma vie; à ses intérêts, la vérité toute entière. Ces puissantes raisons m'ordonnent de lui parler ici franchement contre une personne honorée de ses plus hautes bontés, qui en mésuse en les déprisant effrontément. Oui, sire, il faut oser déchirer le voile et vous montrer madame d'E****** dans tout son naturel. Des mystères faits pour rester à jamais ensevelis entre vous deux, sont révélés avec une impudence cynique. Achèverai-je? non, je fâcherais votre majesté. » — Continuez, mon ami, continuez. — « Par obéissance donc, mais avec douleur, je dénoncerai au roi le bulletin de la nuit dernière, tel qu'il est conçu dans

certaines nouvelles à la main. Le voici. Il y verra de quoi est capable la plus noire perfidie, et la plus criminelle ingratitude. »

Ce bulletin, fabriqué par le duc lui-même, d'après le récit de madame de P******, portait :

« La première chose annoncée, dit-on, « hier au soir à madame d'E******, en l'em« brassant avec transport, c'est qu'elle sera « déclarée, dimanche prochain, favorite en « titre. Le brevet de duchesse servira de com« plément à cette notification. Emue de joie, « elle a serré vivement contre son cœur le « dieu de sa fortune. On a paru goûter avec « quelque plaisir les étreintes d'une grati« tude témoignée si voluptueusement. En« suite on s'est couché; puis on a eu re« cours à un breuvage propre à ranimer « des sens devenus équivoques. Le confor« tatif a mal rempli l'attente des amans. On « a voulu tenter encore au point du jour, « les essais d'une amabilité plus active ; « mais il est des lassitudes qu'aucun frais, « qu'aucun secours ne sauraient dissiper. « Quelques légers éclairs sans suite, ont « brillanté la scène dans le genre de ces feux « follets qui durant les nuits d'été jettent des

« lueurs trompeuses. Le rôle de la nouvelle « Roxelane l'ennuierait à périr, si les cor« vées n'en étaient compensées par l'avan« tage de gouverner le plus puissant des « maîtres. »

« Choiseul, reprit le roi après avoir lu le bulletin, tous les faits contenus dans ce libelle infâme, sont vrais. Je commence à être vieux, ce n'est pas ma faute; mais j'en commettrais une impardonnable, si je revoyais jamais l'odieuse femme à l'indiscrétion de laquelle je dois une pareille diatribe. Madame d'E****** partira dans vingt-quatre heures pour ses terres. Allez dire à La Vrillière de lui en signifier l'ordre sur-le-champ. Quant à vous, je vous remercie d'avoir détruit ma honteuse illusion ». — « Sire, je supplie maintenant votre majesté de feindre devant madame la dauphine et madame Adélaïde, de ne s'être entretenue avec moi que d'affaires ayant trait à l'Allemagne ». — Soyez tranquille, nos secrets nous seront fidèles.

Choiseul, débarrassé de Mme d'E******, tint parole à celle qui l'avait trahie : les liaisons des grands sont toutes de spéculation, l'égoïsme en dirige l'agiotage ambi-

tieux. La marquise de P******, après avoir reçu un bon de cent mille écus, fut invitée à garder un profond silence sur la conduite de son amie, et sur cette munificence prétendue royale, dont le roi n'eut jamais le moindre soupçon. Voilà comme trop souvent se gaspillent les trésors d'un empire, quand un ministre puissant en dispose à son gré.

Si le duc de Choiseul manqua de fidélité à ses principes dans une circonstance périlleuse pour son crédit, on doit le lui pardonner en faveur de ses autres excellentes qualités. Personne encore ne s'est avisé de lui refuser toutes celles nécessaires à un bon ministre. Il avait en diplomatie de grandes lumières, un genre large, inventif; et outre ces brillans moyens, une fécondité de ressource propre à désorienter l'intelligence de tous les cabinets de l'Europe. La supériorité de ses forces le maintint constamment à la hauteur de sa place. Un seul trait, de peu d'importance en lui-même, donnera l'aperçu de sa capacité.

Quand il fut installé à la tête des affaires étrangères, il reçut, selon l'usage, la visite des ambassadeurs : celui de l'empereur, le

comte de Stharemberg, crut de sa dignité de venir le dernier de tous. On l'annonça. Le nouveau ministre, quoique désœuvré, le fit prier d'attendre un instant. Cet instant se prolongea assez pour impatienter le comte; il somma, avec un ton d'humeur, les gens de M. de Choiseul d'avertir une seconde fois leur maître de son desir de le voir. Un des valets-de-chambre introducteurs s'acquitta de la commission. « C'est bon, c'est bon, lui dit vivement le ministre; prévenez M. de Stharemberg qu'un travail très-pressant m'oblige de retarder encore une minute le plaisir de le recevoir. La porte n'étant pas fermée, l'ambassadeur entendit la réponse; il s'en serait allé sur-le-champ, si l'envie de faire éclater son mécontentement ne l'eût retenu.

Cependant l'inaccessibilité du duc continuait; M. de Stharemberg excédé, déclara hautement qu'il en porterait ses plaintes au roi. M. de Choiseul l'attendait à ce degré d'irritation, pour ordonner de le faire entrer.

Au moment de son admission, l'ambassadeur ne se possédait plus; ses paroles s'en ressentirent. Le duc, calme, de sang-

froid, en arrêta le peu de retenue par une contenance digne, accompagnée d'un sourire gracieux. « Convenez, lui dit-il en l'interrompant, convenez, monsieur le comte, que vous méconnaissez singulièrement mes louables procédés. Quand j'étais ambassadeur de France à Vienne, le prince de Kaunitz me faisait stationner des heures entières dans son antichambre ; loin de m'en formaliser, j'applaudissais à ce genre d'étiquette autrichienne, comme à un signe infaillible de la haute considération dont ce prince cherchait à me donner des preuves. Convaincu de son imperturbable sagesse, je me promis dès-lors, si j'arrivais jamais à un ministère semblable au sien, de le copier fidèlement en tout ; car j'avais le bon esprit, à l'aurore de mon début dans la carrière diplomatique, d'aimer à puiser la science du gouvernement chez ceux qui la professent, et non dans mes seules opinions. Condamnez donc maintenant, si vous l'osez, l'élève d'un si grand maître. Au reste, il m'en a coûté quelque ennui pour vous traiter de la sorte : *imaginez-vous que pour tuer le tems, je me suis occupé à deviner le logogryphe du Mercure.*

« A présent, si M. de Stharemberg, avec qui je suis lié, et dont l'estime m'honorera toujours, consentait à ce que nous nous dépouillassions un moment de notre caractère politique, je lui dirais familièrement : Tenez, mon cher comte, tout ceci est une sorte de prêté rendu ; j'ai acquitté le roi : on en rira à la cour de Vienne comme à celle de Versailles, si vous en parlez. »

Stharemberg, peiné de s'être emporté à pure perte, finit par rire à son tour de la plaisante représaille exercée contre l'ambassadeur d'Autriche par le Kaunitz du roi de France.

Personne n'accomplissait plus heureusement ses desseins, que M. de Choiseul. Tout avait l'air de plier sous ses volontés. Successeur du maréchal de Belle-Isle au ministère de la guerre, il montra dans cette partie autant de génie que lui. L'armée subit, d'après son système, calqué à demi sur celui du roi de Prusse, une fusion générale. Il y établit sur-tout une discipline et une subordination graduelle inconnue jusqu'alors. Les emplois supérieurs y devinrent la récompense du mérite, et non de l'unique

ancienneté de service. Les capitaines perdirent l'entretien lucratif de leur compagnie. Il réforma nombre d'officiers inutiles ; et malgré ces innovations qui changèrent l'esprit de l'armée, il ne s'en attira point la haine. L'art de tempérer les maux de cette crise nécessaire, et de contenter peu-à-peu tout le monde, semblait lui être exclusivement réservé.

Fatigué pourtant une fois des sollicitations d'un ancien militaire qui ne manquait aucune de ses audiences, il s'emporta jusqu'à lui dire : Allez, monsieur, vous faire.... A ce mot, l'officier le regarda fixement..... Le duc, fâché de s'être oublié, se reprit sur-le-champ avec adresse, et dit : *Oui, monsieur, allez-vous faire dresser à mon secrétariat une note exacte de vos services, ajoutez-y votre demande. On me la remettra, j'en parlerai à sa majesté, qui vous accordera sûrement la grace due à votre zèle.*

L'hôtel de la guerre à Versailles, bâti en 1761, est encore son ouvrage. Il y mit un grand ordre dans les bureaux, et plaça à leur tête Dubois, homme capable, qu'il aimait beaucoup.

Un jour le roi alla voir ce nouvel établissement. Le duc de Choiseul y avait fait préparer un incendie, afin de prouver à sa majesté que la compagnie d'invalides attachée à l'hôtel, et quelques pompiers, l'éteindraient avec une promptitude étonnante. On y alluma, le roi présent, une grande quantité de bottes de paille, au plus haut étage de l'hôtel. Le feu parut d'abord violent, les flammes en sortaient par quatre fenêtres à-la-fois ; mais les soldats, quoique dépourvus d'échelles et sans communication avec l'intérieur, l'éteignirent en huit minutes. Après cette expérience, le roi parcourut tous les bureaux. Quand il fut à celui de Dubois, une paire de lunettes y frappa sa vue ; il eut envie de l'essayer. *Voyons*, dit-il, *si elles sont préférables à celles dont je me sers*. Un mémoire conçu en forme de projet, placé là sans doute exprès, tomba sous sa main. Le début contenait un superbe éloge de Louis et de M. de Choiseul. Aussitôt rejetant les lunettes avec précipitation, il dit : *Elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets*. Ce propos du roi, entendu par l'auteur de ces Mémoires,

fit fortune dans tous les salons de Paris.

Beaucoup d'autres anecdotes peu connues, se racontaient journellement chez madame d'Hozerville; celles-ci doivent suffire pour donner une légère idée du genre des préférées. Il régnait dans ses rassemblemens de choix, une facilité de ton et de manières servant d'enseigne à la plus aimable instruction. La maîtresse de la maison y possédait par-dessus tout l'art admirable de se glisser finement dans l'intelligence de chacun. Nul ne se trouvait déplacé auprès d'elle; on y vivait d'imagination, de goût et d'une certaine harmonie de pensées parfaitement d'accord.

G*** et moi, nous nous livrâmes au plaisir de la cultiver de préférence à une foule de femmes insignifiantes, qu'on visite la plupart du tems par désœuvrement. Tous deux ayant la même inclination, nous ne pouvions manquer d'éprouver tôt ou tard l'embarras des rivalités. Pressentir les inconvéniens, c'est déjà leur être supérieur. Il fut réglé entre nous, que la jalousie des succès n'altérerait en rien notre intimité, et que si par aventure, la palme du triomphe était décernée à l'un des deux, l'autre

se renfermerait dans le cercle des condescendances.

Madame d'Hozerville, de son côté, nous devinant bientôt, prescrivit à ses témoignages une circonspection assez régulière pour devoir exciter dans la même proportion, le sentiment délicat qu'elle croyait nous inspirer. Sa coquetterie savait éparpiller des fleurs sur chacun à son tour, et le fixer par des chaînes dorées [1].

Mais afin que G*** ni moi ne pussions nous prévaloir du moindre avantage, elle divisait ses faveurs en sommes égales. Mon ami faisait avec elle de la musique, des heures entières; elle dessinait aussi longtems avec moi. Il lui servait souvent de secrétaire; mais j'étais son unique lecteur. Tantôt on lui reprochait d'arriver trop tard, tantôt on me grondait de ma fuite précipitée. La comtesse nous nommait, lui, son *sage;* moi, son *récréateur :* l'un alimentait ses méditations; l'autre, ses délassemens. « Il me faut, nous disait-elle, cette

[1] « Une femme coquette ressemble à l'ombre qui marche avec vous; si vous courez après, elle vous fuit; si vous la fuyez, elle vous suit ». (*Biblioth. orientale.*)

balançoire agréable pour atteindre alternativement deux points entre lesquels je m'élève comme un monde qui caresse ses pôles ».

Un si parfait équilibre ne pouvait durer long-tems ; l'ambition des deux concurrens cherchant à accroître les prérogatives particulières, troubla bientôt l'ingénuité du plan de la comtesse. Les heures de dessin empiétèrent tout-à-coup sur celles de la musique. Ce haussement subit de mes actions aurait dû alarmer G***, car quoique le conjectural ne soit bien souvent qu'une simple idée lancée à la poursuite de faits imaginaires, souvent aussi il fournit des notions pleines de justesse sur les réalités appréhendées. Cependant, rassuré par son amour-propre, G*** se figura que madame d'Hozerville employait dans cette occasion le piège des caprices, afin de mieux l'éprouver. Cette illusion ne perdit son influence qu'au moment où des observations mieux digérées lui en ravirent le charme.

Nous étions un soir au théâtre Français. On y donnait Alzire. Chaque scène pathétique opérait en moi une légère crise d'attendrissement. G***, au contraire, n'était

nullement affecté. Madame d'Hozerville l'en blâma en louant mon désordre animé. Il fit alors l'apologie des émotions concentrées. On siffla sa thèse. Comme le sentiment même le plus exercé ne saurait être exempt de repos, quand l'abstraction nous écarte de la route battue, il s'accusa de tomber habituellement malgré lui dans une rêverie formant une espèce d'*à parté* très-distinct, quand il assistait pour la vingtième fois à la représentation d'une pièce sue par cœur. « Vous donnez beaucoup trop de « valeur, lui répliqua-t-on, à une simple « plaisanterie. La rubrique des réponses à « tout, offrirait certainement des armes « contre vous, si l'on voulait argumenter en « règle ; mais il est inutile d'enfler des riens « capables de blesser un ami ».

A la sortie du spectacle, la comtesse eut l'air de prendre mon bras comme par mégarde. En voiture, ce fut encore avec moi qu'elle causa le plus volontiers. Mes moindres paroles continuèrent, le reste de la soirée, à être plus prisées que celles de mon rival. Tout dès-lors lui présenta la perspective d'une prochaine déconvenue. Il eut l'art néanmoins de masquer assez bien

sa jalousie naissante. Madame d'Hozerville me dit bas à l'oreille, que le lendemain à huit heures du soir elle me recevrait avec plaisir, mais tout seul : je compris ce mot technique.

Quand G*** et moi nous nous fûmes retirés, je crus ne lui devoir rien cacher du sort auquel m'appelait ma bonne fortune : il en demeura pétrifié un instant. Mais comme c'eût été faillir à l'amitié, d'hésiter à remplir notre convention particulière, il me réitéra la promesse d'en suivre les clauses quand le sceau de la possession aurait consolidé mes droits.

« Dans l'état moral, on s'ignore soi« même ; dans l'état physique, ce n'est « pas sans rire qu'on se ressouvient de ce « qu'on a été [1] ». Me voilà près de cueillir le myrte, d'invoquer la déesse d'Amathonte, de brûler mon encens dans son temple. L'ami à qui j'ai confessé les dispositions où l'on est à mon égard, pourrait seul me nuire ; il ne le fera pas, du moins c'est ma pensée.

Cependant G*** ne se croyait point en-

[1] Le comte de Lamberg.

core éconduit ; mais mon aveu lui défendait de temporiser s'il voulait retarder sa chute. « Dieu accorde, dit Saadi, le som« meil aux méchans, afin que les bons « soient tranquilles ». G***, quoique bon, ne dormit pas ; il roula dans sa tête agitée tous les projets de trahison capables de faire avorter les succès de son rival.

Après avoir arrêté les bases de sa contre-mine sur le modèle de celles pratiquées autrefois par un certain chevalier de Courten en semblable conjoncture, il alla vers les onze heures du matin porter ses tourmens chez la comtesse. Son air triste en excita la curiosité. Des questions pressantes commençaient déjà à l'embarrasser, quand il imagina d'attribuer au mauvais état de ses nerfs l'aspect sous lequel on l'apercevait. Quoi, lui demanda-t-elle aussitôt, seriez-vous par malheur sujet à des affections vaporeuses ? Il lui répondit affirmativement. — En ce cas, poursuivit-elle, je vous plains beaucoup ; cette espèce de maladie est d'autant plus affreuse, disait l'abbé Mongault, qu'elle fait voir les objets tels qu'ils sont. — C'est, reprit G***, la raison sans doute pourquoi vous me paraissez

aujourd'hui plus charmante que jamais. — Fort bien, monsieur le complimenteur, la mélancolie vous rend tout-à-fait galant ; vous permettra-t-elle aussi de me confier vos peines ? — Non ; car si l'amitié m'interroge, la délicatesse me ferme la bouche. — Evasion mystérieuse, même coupable, illicite ; réformez-en l'usage, il ne vaut rien. — Daignez m'écouter : Si, par exemple, la situation dans laquelle vous me voyez, est le produit d'une découverte fâcheuse dont je suis obligé de garder le secret, me condamnerez-vous ? — C'est possible. — *Mon secret est mon esclave ; s'il m'échappait, il deviendrait mon maître* [1] ; cependant, libre à moi de le publier ; mais divulguer celui d'un ami, n'est-ce pas commettre une espèce d'attentat ? — Raisonnons mieux : vous en dites trop, si vous persévérez à vous taire ; vous n'en dites pas assez, si vous voulez parler. Votre secret ou celui d'autrui, n'aurait en aucun tems une plus fidèle dépositaire que ma discrétion, si elle vous inspirait quelque confiance. Les scrupules fanent

[1] Gulistan.

l'amitié ; songez-y. — M'ordonneriez-vous d'enfreindre toutes les règles ? — La lettre tue et l'esprit vivifie. — Hé bien, vous saurez tout ; mais gare le repentir.

Ce matin, M** est venu m'ennuyer de son mariage projeté avec mademoiselle de Murv**** ; il vous a sans doute consultée à ce sujet ? — Non, répartit avec surprise la comtesse,.... vous m'en donnez la première nouvelle ! — Cela m'étonne ;..... comme il raffolle d'elle ; il rejette la proposition de s'unir à mademoiselle d'Essoville, beaucoup plus riche, plus spirituelle, plus jolie que la première. Vainement ai-je essayé d'éclairer sa raison ; la ténacité de ses sentimens a trompé mes efforts. Bref, nous nous sommes tellement échauffés, la discussion a été si violente, que subitement saisi d'un spasme convulsif, d'un crispement de traits, d'une pâleur froide et livide, il est tombé par terre, s'y est roulé avec des grincemens de dents, des hurlemens écumeux, des contorsions effrayantes. Son regard furieux, sa physionomie égarée, m'ont un instant frappé de crainte. Julien, un des gens de la maison, attiré par le bruit, a été témoin de tout.

Quand M** a eu recouvré ses sens, il nous a tendu la main, en nous disant : « Si vous avez de l'humanité, n'ébruitez « pas mon accident ; je me suis évanoui de « la sorte deux ou trois fois en ma vie, « sans nulle suite fâcheuse pour ma santé ; « ce ne sera rien ! Puis s'adressant direc- « tement à Julien : Honnête et fidèle ser- « viteur du parent de mon ami, voilà deux « louis pour prix de vos soins et de votre « silence ». — Monsieur, mon silence est à vous, mes soins ne se vendent pas ; conservez cet argent, l'accepter m'humilierait. — « Pardonnez, homme estimable, un ou- « trage involontaire, et prouvez-moi votre « amitié en ne refusant pas un cadeau que « ma reconnaissance offre à vos vertus ». Il lui a donnné alors sa montre de chasse : Julien l'a prise en s'inclinant respectueusement. L'accès d'épilepsie n'a bientôt plus laissé aucun vestige.

En vérité je suis encore tout hors de moi..... — Eh ! qui à votre place ne serait pas de même ? Vous m'avez glacée d'effroi par le seul détail de la situation de notre malheureux ami ; jugez, si j'en avais eu l'entier spectacle, il m'aurait in-

failliblement causé une horripilation générale. Ah ! brisons sur son infirmité ; puisqu'elle est sans remède comme sans danger ; nos ames sensibles ne sauraient en considérer longuement les tristes résultats.

La comtesse, changeant alors de propos, éteignit peu-à-peu la chaleur de sa pitié. Ses dipositions envers G*** prirent même une tournure caressante, qui laissait déjà percer combien l'effet de sa perfide relation avait affaibli mon ascendant. Toutefois, comme il lui eût été hasardeux de profiter subitement de son avantage, il se comporta jusqu'à la fin de sa visite, avec la modération d'un homme encore incertain de sa prépondérance, trop nouvellement acquise.

Ne compatissez jamais à ceux dont la bonne foi n'élève aucun doute sur l'amitié des femmes, en qui l'activité de l'esprit culbute celle du sentiment ; consentez plutôt qu'elles en soient révérées comme des anges impeccables, sur-tout si l'on n'exige point de vous la profession de ce culte de Dulie. La facilité avec laquelle toute femme galante manie le rouleau des incidens heureux, avertit assez l'expérience de se tenir

en garde contre le charme de sa féerie décevante.

Madame d'Hozerville, consommée dans l'art des séductions, était devenue mon oracle. Croyant en elle plus qu'à moi-même, je ne songeais à rien moins qu'à une disgrace, quand, l'heure du berger sonnée, nouveau Céladon, je frappai à sa porte. Elle s'ouvrit pour y apprendre que madame ne recevait personne; et allait sortir. Ce contre-tems imprévu ne me rebuta point; je forçai la consigne; et pénétrai jusqu'à l'appartement de ma belle sans lui être annoncé.

Pardonnez, lui dis-je en la voyant, si l'indiscrétion de mon amitié a vaincu l'opposition de vos gens. J'ai si grand besoin d'éclaircissement sur la singulière mobilité de vos projets, que vous excuserez cette légère violation des formes. — Il y a mieux, je l'approuve. Si mes chevaux n'étaient mis pour aller sur-le-champ à une assemblée de famille, dont je n'avais hier nulle connaissance, vous sauriez tout cela plus au long : remettons-le à une autre fois. — Quelle réponse vague! En est-il de plus désespérante?..... Je

tombe à vos genoux.... Quoi! vous avez peur d'un acte de soumission et de prière! Ah! n'ayez aucun effroi, la moindre parole consolatrice me calmera. — Relevez-vous, empêchée comme je le suis, il m'est impossible d'être plus verbeuse. — Hélas! d'un mot vous allégeriez ma peine; pourquoi n'ai-je pas le bonheur de l'ouir prononcer? — Point d'impatience, elle siérait mal, quand vous me voyez tourmentée d'un événement imprévu.

Elle sonna. Un de ses gens survint. Sa présence l'ayant rassurée, elle descendit. Je l'accompagnai jusqu'à sa voiture. Avant d'y monter, elle me dit: L'humeur blesse la sensibilité. — Et les caprices, ajoutai-je, la tuent.

Vivement aigri par l'effet de cette entrevue, Emilie me parut alors semblable à une girouette obéissant à tout vent. Dans mon dépit, je jurai de ne plus la revoir, et invitai G***, s'il conservait quelque projet sur elle, de brusquer les entreprises, aucun ménagement n'étant admissible avec un esprit si versatile. Mon ami, loin d'infirmer des allégations prouvant assez combien l'homme désenchanté parodie souvent à

merveille l'homme autrefois séduit, me remercia de mes bons avis, et m'assura qu'il en profiterait, si on ne l'englobait pas dans ma défaveur.

Chez la plupart des femmes, l'amitié s'accroît ou diminue en raison des qualités physiques de leurs adorateurs, eussent-elles même l'intention de les tenir au seul régime de l'espérance. Ainsi une voix de Chapelle peut bien ravir au concert l'oreille de nos élégantes : mais Chifolelli, mais Albanèse auraient beau faire, ils n'ont plus, hélas ! ce que leur a coûté leur mélodieux *Soprano*. Aucune beauté n'en veut ni pour amans, ni même pour amis, ils sont du conservatoire de Naples, fi ! La femme la plus timorée, la plus sainte, n'y touche, n'entend jamais raillerie sur ce point. Il en est de même des infirmités annexées à la pauvre espèce humaine, toutes sont autant de motifs d'exclusion auprès des femmes. On en trouve encore cependant quelques-unes heureusement nées, qui, faisant exception à la règle, m'eussent plaint sans cesser de m'aimer, si ma prétendue attaque d'épilepsie eût été vraie. L'invalidité des corps fut toujours invisible

aux yeux de l'ame, et la femme véritablement sensible n'a jamais que de ces yeux-là.

Quand G*** retourna chez madame d'Hozerville, elle s'étendit avec assez de gaîté sur mes turbulences. Ensuite elle le pria de ne point faire cause commune avec moi, dans le cas où, piqué contre elle, je me retirerais de sa société. Il lui répondit que jamais deux amis n'étaient solidaires jusqu'à l'exagération des principes ; qu'il leur fallait des actions séparées, sans quoi la sphère de leurs rapports ne s'agrandirait jamais. Madame d'Hozerville, contente de cette assertion, donna subitement à ses manières le ton aimable des complaisances. Elle voulut faire de la musique ; G*** fut à ses ordres.

Quelle musique que celle de l'amour improvisateur ! Deux fois des sonates trop importunes glissèrent de son *forte-piano* ; deux fois elle manqua la mesure ; deux fois aussi elle le regarda fixement. — Ne croirait-on pas, lui dit-elle, que tout ceci est fait exprès pour savoir si l'on sera grondée ? — Quand on ne voit que vous et non ces négligences, l'on est à cent lieues de la sonate. — Où donc est votre esprit ? — Au

milieu de mes desirs. — Désirer, c'est déjà exister; satisfaire ses desirs, c'est plus encore, c'est vivre. — On existe donc souvent sans vivre? — Oh! certainement. — Mais pourquoi ne pas vivre, quand on en a le pouvoir? — Avec assez d'énergie pour se moquer de la tutelle d'un faux respect humain, la question est bientôt résolue. Les routines étouffent nombre de nos facultés naturelles. Si nous n'admettions, comme les sages, au rang des vrais biens et des vrais maux, que ceux passant pour tels d'un bout du monde à l'autre, nous ne divertirions ni notre tems, ni nos fonds en sens contraire de leur destination. — Que deviendrait alors l'échafaudage des mœurs locales? — Il resterait le même pour les architectes de la sottise; tandis que les plaisirs se construiraient des temples. — Voulez-vous jouer une autre sonate? — Non, causons, cela vaut mieux. — Que pensez-vous de la sympathie? — Elle est inexplicable: les goûts parallèles et simultanés qui en sont le produit, se sentent, mais ne se définissent pas. C'est absolument la rencontre de deux ames aimantées, s'attirant réciproquement et s'emboîtant l'une dans l'autre

à la première vue. — Entre deux personnes de sexe différent, l'amour doit donc s'asseoir sur le trône où la sympathie les appelle. — L'amour n'est qu'une véritable fermentation des sens ou de la matière. Tout est accord, union, mélange sur notre globe; par conséquent la sympathie existant entre deux êtres, accélère nécessairement ces effets. — Je n'oserais pourtant qualifier du nom de simple fermentation mes tendres sentimens pour vous, ma délicatesse en serait blessée. — Taisez-vous, imprudent, point de déclaration, presque toutes se ressemblent et sont d'une trivialité assommante — Je suis loin d'en faire une; mon attachement pur s'est chargé de vous accoutumer à son langage dénué d'art; s'il parle trop, la faute en est à mon cœur. — Oh! jamais, jamais le mien ne vous fera cette chicane. Le mien! l'ai-je encore? Insensée que je suis!.... — Il est donc engagé? — Ne le voyez-vous pas?....

En disant ces derniers mots, elle posa une de ses mains sur le bras de G***, pencha sa tête sur la sienne, et.... le bonheur les couvrit de son égide.

Quand ils furent un peu remis de ce

doux égarement, la comtesse se permit d'articuler quelques regrets sur l'insipide longueur des avant-propos en galanterie. Elle loua cette espagnole, qui lisant dans un roman français une conversation délicate entre deux amans, s'écria : *Bon Dieu, que d'esprit hors de saison ! ils étaient seuls !* Enfin le résumé de ses conclusions revint à ceci : Nul ne peut, quelque chose qu'il fasse, décliner les lois immuables de la prédestination ; donc il faut se laisser dériver suivant la pente de son sort. — Puisque vous croyez à la prédestination, continua G***, nous ne pouvions éviter de nous appartenir aujourd'hui, conformément au vœu de l'amour ? — Oui, sans doute. — De sorte que si par aventure, j'avais recouru à quelque coupable expédient pour neutraliser la supériorité trop active d'un rival et fixer vos incertitudes, je n'aurais agi que d'après l'impulsion du destin ? — Sûrement. — Ainsi, même conformément à vos principes, il était arrêté dans les décrets de la Providence, qu'un certain jour je controuverais une histoire où, par un adroit mensonge, j'immolerais un ami à ma gloire, sans.... — Que dites-

vous ? — Sans lui faire d'autre mal que de lui enlever votre cœur. — Comment ? l'attaque d'épilepsie est donc un conte ? — Aimeriez-vous mieux le contraire ? — Non, certainement, mais.... — Mais, adorable comtesse, dirigé uniquement par ma passion, auriez-vous le courage de me punir d'avoir fait ce qu'il m'était impossible de ne pas faire. Ma destinée.... ne l'oubliez pas.... — Et la mienne, adroit trompeur, qu'en penser ?.... Tirons le rideau sur vos méfaits.... Pourquoi avoir joué ce tour à M*** ? vous n'en aviez nullement besoin pour l'emporter sur lui, croyez-en ma sincérité, mes sentimens et l'intérêt de ma félicité.

Comme elle en imposait, la perfide!

Auprès d'une coquette, livrée aux fluctuations de ses goûts inconstans, peu de chose suffit pour culbuter l'homme qu'elle vous préfère. Elle est sans cesse à la découverte de ses plaisirs, les plutôt prêts sont les mieux accueillis.

Quand G*** eut acquis la certitude que mon inclination pour la comtesse était entièrement réfroidie, il m'informa non-seulement de ses succès, mais de la supercherie dont il avait usé pour obstruer les miens.

Ma bonhomie la lui pardonna. Nonobstant cet acte de générosité, je m'empressai de revoir mon aimable infidèle ; et notre réconciliation se fit avec une espèce de solemnité, tant on fut aise de part et d'autre de reprendre des habitudes innocentes à l'abri désormais de variations pénibles.

Quelque tems après, G*** rencontra en société madame et mademoiselle d'Essoville. Malgré ses liaisons particulières, il ne put résister à l'impression que lui firent les charmes de la jeune personne ; et, chose assez plaisante, la comtesse, nullement jalouse, s'en étant aperçue, voulut à toute force les unir ensemble. Elle se chargea de la négociation de ce mariage. Le personnel, les entours, la fortune de G***, les avantages d'une alliance aussi sortable, tout fut présenté avec un tel art, que cette union obtint l'assentiment des deux familles.

On ne devait pas présumer un revirement si prompt, si désintéressé de la part d'une femme galante, non encore excédée de la possession de sa nouvelle conquête : cependant on en est peu étonné, presque toutes ayant un fond d'obligeance inhérent

à la bonté de caractère, que l'on sait être un de leurs principaux apanages.

Tandis que les parens réglaient les intérêts respectifs des deux époux futurs, ceux-ci s'étudiaient mutuellement. Leurs aimables qualités tardèrent peu à les enchanter l'un de l'autre, et à leur faire souhaiter vivement la conclusion d'un mariage déja consenti par leurs goûts. Mais on ne pouvait rien précipiter en l'absence d'un vieux oncle, commandeur de Malthe, retiré dans une de ses terres en Roussillon. Enfin, au bout de trois semaines d'attente, il arriva. Sa libéralité fut extrême; un père eût peut-être moins donné : comme il en tenait lieu à mademoiselle d'Essoville depuis la mort du sien, tué à la bataille de Minden, il doubla sa dot. Les deux amans n'eurent plus dès-lors qu'une même ame pour exprimer leur gratitude à ce bon et généreux commandeur.

Les noces furent très-brillantes; nombre d'épithalames (1) en célébrèrent l'heureux événement. A quoi néanmoins personne ne songea pendant les douces réjouissances qui durèrent trois jours, ce fut de mettre

en lumière, sous des emblêmes allégoriques, un trait de l'innocence rare de mademoiselle d'Essoville.

La première de ces brûlantes nuits dont Hymen fait les honneurs, elle eut l'ingénuité de prendre pour autant de dangers amoncelés sur sa frêle existence, chaque témoignage d'amour d'un époux égal au plus valeureux amant. Le lendemain encore, ses larmes coulaient en considérant l'abondante fécondité qui, d'après ses calculs, la menaçait d'une destruction prochaine. Heureusement sa modeste mère, instruite du sujet de sa frayeur, la conjura sans peine, en lui apprenant comment l'esprit vient aux filles. Honteuse du tribut payé par son ignorance, la nouvelle Agnès d'abord rougit, puis se livra aux mouvemens de la plus aimable hilarité.

Depuis ce tems, la gaîté, la raison,
Avec l'amour habitent sa maison.
Là du bonheur tout peint si bien les traces,
Que l'on s'y croit dans le temple des Grâces.

La reconnaissance, si douce à manifester, et si gênante pour celui qui en est l'objet, a aussi ses liens particuliers (2). Elle met en rapports habituels des per-

sonnes qui sans elle fussent resté isolées. Ce serait toutefois une blâmable usure de ne placer ses bienfaits qu'à l'intérêt d'une vive gratitude. Obliger quelqu'un qui le mérite, n'est-ce pas, disait Labérius, recevoir soi-même un bienfait ? On est donc bienfaisant, autant pour soi que pour les autres, et reconnaissant, moins pour les autres que pour soi.

Madame de G***, pénétrée de cette vérité, s'imposa l'obligation de cultiver assiduement la société de madame d'Hozerville. Ses goûts et les siens n'avaient presqu'aucune affinité ; mais elle lui devait son bonheur, et cette dette ne s'oublie jamais quand on a de la sensibilité. Elles convinrent ensemble que, pour se voir plus souvent, on souperait deux fois la semaine alternativement chez l'une ou chez l'autre, avec toujours à-peu-près les mêmes convives, afin d'être plus libres.

Ces réunions charmantes nous mirent tous en grande familiarité : elles ne ressemblaient en rien aux cohues des fastidieux soupers de Paris. Le plaisir y naissait naturellement ; personne n'y bégayait ses prétentions ; on y était bonnement soi-

même, sans crainte d'effaroucher les amateurs des bigarrures à la mode. Le souper fini, l'on se rangeait autour d'une table de loto, non pour y jouer à ce triste jeu, mais pour s'assembler circulairement, et faire une *macédoine*, après laquelle commençait ordinairement le récit de toutes sortes d'historiettes. Nul de nous n'attachait de l'importance à la manière de les couter : on y cherchait seulement à se récréer, et non à se faire une réputation de bel esprit. Peut-être n'en devrais-je citer aucune dans ces mémoires. Mais peut-être aussi l'envie de plaire au lecteur en lui communiquant les improvisations de cette société, me vaudra-t-elle son indulgence. Le genre d'amusement dont il vient d'être parlé, fut imaginé par la comtesse, à l'instant même où personne n'y songeait. Un soir elle s'exprima tout-à-coup ainsi :

« Messieurs, *diversité est ma devise ;*
« au milieu du vaste champ de l'uniformité,
« s'élève la vapeur du léthifère ennui. Sa
« consomptive activité semble non moins
« redoutable que celle du bohon-hupas de
« l'île de Java, duquel, si nous en croyons
« *Foersch*, *Darwin* et *Munchausen*, dé-

« coule un poison subtil, occasionnant « presque toujours la mort des criminels « condamnés à le cueillir [1]. Je vous propose « donc, pour chasser la monotonie, de « varier nos loisirs par le récit de quelques « histoires gaies ou sérieuses, au choix du « narrateur ; et d'abord, afin de prêcher « d'exemple, je vais me lancer la pre- « mière dans cette carrière épineuse, où « j'imiterai la simplicité avec laquelle ma « bonne nourrice Marguerite débitait ses « jolis contes, quand elle berçait mon en- « fance auprès de ma vieille grand'mère. « Ce beau génie villageois entrait naïve- « ment en matière, sans accabler ses au- « diteurs d'aucun préambule ; comme je « sais que vous les aimez peu, je le copierai « servilement ».

ANECDOTE HISTORIQUE

SUR M. DE JAUCOURT.

Personne de vous, je pense, ne refusera au chevalier de Jaucourt, l'un des

[1] Tout ce qu'ils ont avancé sur les propriétés particulières de cet arbre, est aujourd'hui regardé comme une fable. (*L'éditeur*).

collaborateurs de l'Encyclopédie, de l'esprit, une vaste érudition, et par-dessus tout une tête forte très difficile à abuser. Cela posé, vous suspecterez moins les détails d'une aventure qui le concerne; détails confiés par lui-même à feu M. d'Hozerville.

A l'âge de seize ans, Jaucourt sortit de l'académie pour aller rejoindre son père dans une de ses terres. Celui-ci, dont il était chéri, avait rassemblé à son château tous les gentilshommes des environs, afin de recevoir plus splendidement son fils, attendu à jour nommé, et lui procurer l'agrément d'en être plutôt connu. Le chevalier arriva positivement à l'instant où la réunion était complète. Grande joie du père de revoir son fils, et du fils de revoir son père. Félicitation de tous les étrangers. Fête donnée à cette occasion; bref, rien ne manqua à la célébration de cet heureux retour.

Le soir, avant de s'aller coucher, Jaucourt le père adressa ces paroles à son fils: « Vous voyez qu'à cause de vous, tous nos « amis se sont réunis ici; il n'y a plus qu'une « chambre vacante, c'est celle de la grosse « tour, dans laquelle vous coucherez cette

« nuit seulement. Je vous recommande de « n'y pas faire l'enfant ; la peur n'est ja- « mais bonne à rien ». Le jeune homme se mit à rire de l'avis donné, se retira, et oublia bientôt ce qu'on lui avait dit.

Rendu à sa chambre, il se coucha ; Philibert son laquais, en fit autant dans le cabinet voisin. Tous deux dormaient déjà depuis une demi-heure, quand le chevalier, réveillé subitement par le bruit de ses rideaux, qui s'ouvrirent avec fracas, vit une grande clarté dans l'appartement, et les personnages des tapisseries se mouvoir à la suite d'un cercueil.

Effrayé d'une scène si étrange, il sonna. Philibert vint aussitôt. Jaucourt, encore agité, lui fit part de son extraordinaire vision. Les ténèbres, redevenues alors profondes, invitèrent le laquais à plaisanter sur la petite poltronnerie de son maître, et à rejeter sur l'effet d'une digestion pénible, l'illusion chimérique dont ses esprits avaient été frappés. Après cette péroraison, il regagna son gîte, où le sommeil le reprit. De son côté, le chevalier tâcha de se rendormir ; mais à peine ses paupières furent-elles baissées, que le même

spectacle lui sembla recommencer. Il se mit de rechef sur son séant, se palpa, se frotta les yeux, s'examina à fond pour savoir s'il avait réellement bien ses sens, s'il ne s'en faisait pas accroire sur l'ambulance réitérée des figures de haute-lice, et sur l'illumination se prolongeant nonobstant ses cris. Quand il eut vérifié les faits, il alla réveiller Philibert. Ce dernier ne partageait pas les terreurs du chevalier; mais comme il en fallait terminer les accès réitérés, il alluma une bougie, et retourna dans la chambre, où les objets avaient encore une telle immobilité, que Jaucourt lui-même ne sut plus qu'en penser. Les rideaux du lit, il est vrai, étaient ouverts; mais le laquais soutint ne les avoir pas tirés. Quant aux personnages de la tapisserie, leur costume, leur fixité, n'avaient absolument aucune similitude avec les acteurs de la prétendue procession funèbre vue par le chevalier; de plus, il régnait autour d'eux, et un calme profond, et une obscurité très-prononcée, dès que la bougie disparaissait : toutes ces considérations les engagèrent à croire ce prestige un pur effet du cauchemar.

Jaucourt, quoique rassuré, ordonna néanmoins à Philibert de passer le reste de la nuit auprès de lui. On ferma les rideaux du lit, la bougie fut posée, sans l'éteindre, sur un guéridon au milieu de l'appartement, et le serviteur s'étendit sur une antique ottomane aux pieds du lit de son maître. Rien ne troubla plus le repos de ces deux personnages, qui se levèrent à huit heures du matin; mais, au jour, quelle fut leur surprise de voir les rideaux du lit ployés autour de ses colonnes torses et la chambre détapissée. Interdits, ils se regardèrent fixément, comme eussent fait des adolescens attrapés par un habile escamoteur. Ne sachant à quelle espèce de magie attribuer l'événement nocturne dont il avait été le jouet, Jaucourt mémoratif encore du propos tenu la veille par son père, résolut de lui en demander l'explication.

En conséquence, la première chose qu'il fit en le revoyant, ce fut d'entamer la relation du singulier spectacle auquel il avait assisté malgré lui; mais son père l'interrompit dès le commencement de sa narration, en lui reprochant *d'avoir fait l'en-*

fant et manqué de fermeté. — Cela peut être, répartit le chevalier, cependant un autre à ma place aurait à coup-sûr montré les mêmes inquiétudes. A quoi bon de pareilles épreuves ? — Point de question, mon fils, sur un secret qui mourra avec moi. — Comment, mon père, je n'en saurai pas davantage ? — C'est un mystère impénétrable pour vous.

Le chevalier n'en put obtenir d'autre éclaircissement.

Pendant la dernière maladie qui conduisit son père au tombeau, il lui renouvela envain ses instances pour être initié dans ce bizarre secret; jamais il n'en reçut que des réponses négatives.

Depuis lors, personne n'a cherché à pénétrer ni le pourquoi, ni le comment, d'une opération digne de figurer parmi celles d'Albert-le-grand, ou les tours d'adresse de nos Comus modernes.

Vous souhaiteriez, sans doute, Messieurs, qu'on finît par vous placer derrière les coulisses, les poulies, les cordages, les machines employées dans cette occasion. Vous voudriez également connaître les raisons déterminantes du vieux Jaucourt, traitant

si singulièrement son fils la première fois qu'il le revoit après une assez longue absence. Mais comme ce dernier n'acquit à ce sujet aucune lumière de plus, vous inclinerez sûrement à penser avec lui qu'on s'amusa à ses dépens, au moyen de quelque expérience à-peu-près semblable à celles des phantasmagoriciens, dont le talent se borne à montrer des spectres au milieu d'une sombre lueur graduée.

Quoi qu'il en soit, il suffit à une chose d'avoir l'air surnaturel pour nous paraître de quelque prix; mais il faut se garder en pareil cas, de mettre définitivement au nombre des réalités incontestables, ce qu'une bonne foi superstitieuse leur accorde. Les esprits vulgaires sont la pelotte des inepties. Ceux-là particulièrement aiment de passion les histoires de revenans, toutes comparables qu'elles sont à celles du petit Poucet et de la Barbe-Bleue. — C'est que le fabuleux, reprit M***, est toujours récréatif. De là le charme des Mille et une Nuits, où la Sultane Schéhérazade sans cesse éveillée, professe avec tant de grâce l'art de conter, que le khalife ou sultan Schahriar ne s'endort jamais. Si ce genre

de narration pouvait avoir le don de vous plaire, je vous prierais d'écouter avec bonté une vieille histoire, puisée dans les chroniques des *trouvères* actuels de mon pays, et de pardonner au confabulateur, son peu de facilité à coudre ensemble plus d'une douzaine de phrases. Au reste, ce conte est pour les enfans; mais les personnes sensées peuvent en supporter le récit.

LE SABAT DES ESPRITS

DU CHATEAU DE MAÏRES.

Ce sont des contes de peau d'âne que toutes les histoires de revenans, dirent un soir à M. de Tzerdor, son fils et sa fille, l'un âgé de quatorze ans et l'autre de douze. — Pas tant, mes enfans, pas tant, reprit-il. Connoisssz-vous la déplorable aventure du fameux seigneur de Choleu? — Non, mon père, nous ne la connaissons pas, répondirent à-la-fois le frère et la sœur; vous seriez bien aimable si vous aviez la complaisance de nous la conter.

Or donc, le seigneur de Choleu ne croyait pas plus que vous à ces histoires, lorsque passant il y a environ vingt ans à Maïres, village situé en Vivarais, il entendit, comme il mettait pied à terre devant un mauvais cabaret du lieu, plusieurs bonnes femmes, qui tout en filant leurs quenouilles sous un de ces ormes appelés aujourd'hui des Henri, s'entretenaient du sabat que faisaient les esprits dans un vieux château inhabité, bâti à mi-côte à un quart de lieue de ce village. Attiré vers elles par la curiosité, il leur témoigna une forte envie d'aller vérifier lui-même si les merveilleux faits qu'on en débitait n'étaient pas de pure imagination. Toutes à-la-fois lui déconseillèrent de hasarder semblable entreprise. *Cavalisquo*, s'écria une des plus surannées, dans son jargon languedocien : *Quanto Maouvéso pénsado avéz à ki ; n'én revéndrés pas, de Ségur, car Moun paouvro Mousu, à quel Castel énsourcela, és déspiéï lountéms lou Tumbéou dé toutes à quels qu'oun égus la folio d'y éntra* [1].

[1] *Traduction.* = Las ! quelle mauvaise pensée vous avez là. Vous n'en reviendrez pas, c'est sûr ;

Le seigneur de Choleu méprise cet avis salutaire : moderne don Quichote, il veut à toute force délivrer la contrée de ce fléau local. Muni d'une paire de pistolets à espingoles et d'une lanterne sourde accrochée à une des boutonnières de son habit, il ordonne à Lubard son valet, de le suivre. Celui-ci, digne émule de Sancho Pancha, s'arme d'un tromblong, fait retentir les sons du courage et montre l'exécution de la peur. Tous deux ont encore de ces grands couteaux de chasse, inventés du tems de Charlemagne, dont la longue et large lame équivaut à celle d'un sabre turc.

Équipés de la sorte, ils arrivent vers le commencement de la nuit à la porte du vieux château ; elle était ouverte ; ils entrent. Une cour spacieuse s'offre à leurs regards, ils la traversent ; après avoir monté le perron, ils tournent à droite, y trouvent une grande salle, dans laquelle ils jugent à propos de faire une espèce de veille d'armes. Elle n'est pas longue ; un

car, mon pauvre monsieur, ce château ensorcelé est depuis long-tems le tombeau de tous ceux qui ont eu la folie d'y entrer.

bruit confus de chaînes trainantes, s'accroissant à mesure qu'il s'approche d'eux, les avertit de se tenir sur leurs gardes. Déjà Lubard tremble de tous ses membres, déjà il n'ose ni avancer ni reculer; sa couardise le cloue où il est. Quant au seigneur de Choleu, il est la bravoure même, rien ne l'intimide; combattre est son élément.

Les portes du fond de la salle s'ouvrent tout-à-coup avec explosion, et vomissent une vingtaine d'hommes cuirassés de pied en cap. Chacun de ces guerriers tient de la main gauche une torche allumée, et de la droite un poignard moresque dentelé, ils assaillent à-la-fois Choleu: Lubard transi frayeur, se cache derrière son maître. Ce vaillant seigneur, soutenant l'abordage en vrai Bayard, met en joue le commandant de la troupe, tire sur lui deux coups de pistolets, puis un autre avec le tromblong chargé de trente balles, dont le lâche Lubard n'osait faire usage: mais son audacieuse résistance n'est comptée que pour une vaine forfanterie. On l'entoure, on le presse, on le saisit, on massacre sous ses yeux son poltron de valet, pendant que le

chef de la bande s'écrie : *Les lâches sont les polypes de la société : les en extirper c'est faire une action agréable aux dieux.* — Et Choleu, mon père ? — Écoutez, mes enfans avec tranquillité, point d'inutiles questions . . . . . Choleu reçoit le prix du courage, il est ménagé ; cependant on lui passe une chaîne légère autour du corps, ensuite on le conduit au milieu d'une vaste rotonde, où l'échométrie semble avoir épuisé l'art pour rendre plus sonores, plus retentissantes, ces paroles répétées de minute en minute par une voix lugubre :

TOUT MORTEL ASSEZ TÉMÉRAIRE POUR VENIR BRAVER LES ESPRITS DANS CES LIEUX SAUVAGES, LEUR ASILE DE PAIX, Y SUBIRA LA GRANDE MUTILATION, OU LA MORT.

Cette pièce éclairée par trois lampes sépulcrales, qui en doublent l'horrible aspect, est jonchée par-tout d'ossemens humains . . . . — Ah ! ciel ! quelle affreuse position ! — Silence, mes amis, si vous voulez que je continue . . . . . Quoique la frayeur de l'infortuné Choleu soit à son comble, d'autres épreuves l'attendent encore ; son intrépidité doit être poussée à

bout : telle est la rigueur des statuts de ces génies isolés. Tenu sous leurs poignards menaçans, il frissonne quand il entend faire ce commandement :

ALLEZ, CONSOMMEZ L'ŒUVRE.

Aussitôt on l'entraîne vers un sombre escalier. Forcé de le descendre à travers deux files de féroces gardiens, il enjambe à tâtons environ quatre-vingt marches, au bout desquelles est un corridor d'une longueur presque indescriptible. Ce corridor, il le parcourt la tête baissée, l'œil à demi-éteint, l'agonie dans tous ses traits, et croyant chacun de ses pas le dernier de sa vie. Absorbé par cette poignante perspective, son ame, abymée de souffrance, dépose entre les mains de l'Eternel toutes ses destinées. Pendant ce saint recueillement, sa marche est interrompue subitement par l'action d'une trappe qui l'engloutit.... — Oh ! c'est épouvantable ! — Ma fille, laissez-moi donc achever.... Certes, le patient n'est pas encore au bout de ses maux. Si sa chute est alarmante, des lattes élastiques en ont mollement adouci la gravitation. Il en est quitte pour quelques faibles contusions réservées à cette seconde épreuve.

Toutefois, le seigneur de Choleu, abreuvé d'angoisses, n'a plus assez de force pour sonder les situations mobiles qui rendent son existence une espèce de problème. Il règne autour de lui un silence profond, durant lequel heureusement ses sens se reprennent à demi; mais s'il entr'ouvre des yeux mourans, c'est pour se voir encore enfermé dans une grotte spacieuse, où deux réverbères suspendus au centre d'une voûte noircie de leur fumée, propagent à travers des vitraux rouges, une lueur ensanglantée. Cette odieuse lumière projette au-dessous d'elle quelques-uns de ses rayons sinistres sur des oubliètes, dont le gouffre armé de mille faux tranchantes, fait reculer d'effroi quiconque ose l'envisager. Près de cette invention criminelle, est un antique sarcophage ouvert et adossé debout contre une des arcades extrêmement surbaissées de la voûte: l'œil y decouvre un squelette enniché, indiquant d'une de ses mains desséchées, l'infernal entonnoir; et de l'autre, un clepsidre, au bas duquel est appendu un écriteau contenant la sentence suivante:

Ton heure est venue, recommande-

TOI A THAUT, ET RÉCITE PROMPTEMENT QUELQUES-UNS DES TORA, OU QUELQUE OTOHT DU KARAH, AUTREMENT DIT MIKRA: URIEL T'ATTEND[1].

Le sens de ces paroles, quoique certains mots en soient inintelligibles pour lui, le replonge dans un nouvel accablement..... — Il va être précipité dans les oubliètes!... — Ma fille, imitez donc votre frère; il m'écoute attentivement, sans m'ennuyer de ses réflexions..... Où en suis-je à présent?... je ne le sais plus.... — Vous en êtes à l'accablement produit par des mots barbares. — Bon..... Un captif, quelques heures avant d'être livré à ses bourreaux, conserve encore l'espoir de briser ses fers; de même le seigneur de Choleu, abandonné à lui-même, accueille l'idée d'échapper à ses persécuteurs. Rappelant alors tous ses esprits, toute son énergie fugitive; il se met à errer çà et là dans ce souterrain, espérant y découvrir une issue favorable à son évasion. Après nombre de circuits inutiles, il a le bonheur d'y

[1] *Tora* signifie en hébreu chapitre, et *Otoht*, section. Les juifs désignent par *Karah* et *Mikra*, toute l'Écriture.

trouver une petite porte de fer. Une porte à cent pieds de profondeur en terre ! où mène-t-elle ? . . . . . Il s'en approche, l'examine, se courbe pour la toucher ; soudain elle se hausse d'elle - même comme une herse qu'une puissance invisible ferait mouvoir ; il en profite : à peine l'a-t-il franchie, qu'elle retombe dans ses coulisses. Obligé de se tenir baissé, il continue sa marche en se traînant sur les genoux, le long d'un conduit de vingt toises d'étendue, bas et étroit. Comme il ignore sa communication avec une immense pièce octogone, il chemine tristement ; mais lorsqu'il entre dans cette magnifique salle, son aspect imposant le frappe d'admiration. Toutes les dimensions intérieures de l'édifice ont une coupe grandiose ; toutes ses parties, une teinte de clarté artistement effectuée par d'innombrables phosphores placés à dessein. De sa coupole, enrichie des plus savantes peintures, émanent les sons de mille accords sublimes ; leur harmonie céleste efface celle de nos plus délicieux concerts. On dirait presque d'un acousmate, tant les excellens acteurs de cette magique symphonie, qu'on croirait

aérienne, sont habilement voilés par la somptuosité des ornemens décoratifs.

Au fond de la salle, s'élève un trône majestueux; l'ivoire, l'or, les pierreries les plus précieuses, tout ce que le travail peut enfanter de plus exquis rehausse l'éclat de sa noble ordonnance. On assure que le maître de cet empire subterrané y siége dans les grandes occasions. Alors une gaze couleur d'azur, parsemée d'étoiles d'or, le couvre en forme de nuage; et quand il daigne se communiquer à ceux qui vivent sous ses lois, la manifestation de ses volontés suprêmes est toujours précédée d'un bruit égal à celui du tonnerre. Il en fut du moins ainsi lors de son apparition devant Choleu, pendant laquelle il dit :

CRAINDRE LA MORT, ET SAVOIR LA DÉFIER, C'EST MÉRITER DE VIVRE. LA VRAIE BRAVOURE, N'EST QUE LA PEUR VAINCUE.

Après avoir proféré cet axiôme, il brandit son sceptre d'or; la gaze azur frémit légèrement, et l'orchestre, dont les accords voluptueux avaient été suspendus un moment, reprodigua ses tons enchanteurs.

Le seigneur de Choleu, réconforté par le verbe influent du génie, s'imagine dès-

lors que sa détention va finir, la liberté lui paraissant être la seule récompense due à sa valeur. Plein de cette suave idée, il dirige ses pas vers une fenêtre ovale, fermée par des volets d'acier poli. Près de la fenêtre, il voit une superbe console de lapis-lazuli, sur laquelle repose un magnifique vase d'albâtre antique. La beauté du vase enchaîne son attention. Il admire, et le bord de son orifice, garni de grosses émeraudes de la plus belle eau; et ses anses incrustées de rubis, lozange au milieu, cordon sur les arêtes. Le pied en est assis sur un socle de jaspe sanguin, entouré d'une broderie en filigrane d'argent, espacée à distances égales par des rosettes de brillans. Une jatte de cristal de roche natif, non moins remarquable par la science des formes, reçoit au-dessous du vase la liqueur violette qui en découle goutte à goutte. L'ensemble de ce chef-d'œuvre si plein de goût le captiverait uniquement, s'il n'était pressé de lire l'inscription suivante, conçue en style lapidaire, et gravée sur la merveilleuse console :

SI TU BOIS, TU DORMIRAS; SI TU DORS, TU MARCHERAS; SI TU MARCHES, TU TOMBE-

RAS ; SI TU TOMBES, TU SAUTERAS ; SI TU SAUTES, TU SUERAS ; SI TU SUES, TU FINIS.

Incité par cette inscription mystérieuse à déguster la liqueur, il en boit une dose légère. Elle n'est pas plutôt avalée, qu'une douce ivresse engourdissant mollement ses lassitudes, lui procure un sommeil réparateur.

Tandis qu'il est dans les bras de Morphée, il croit voir une belle poule aux plumes argentées, à la huppe noire comme du jais, aux jambes d'un incarnat presque rose, qui vient ébattre ses ailes luxueuses sur sa poitrine, et y pondre une escarboucle d'une grosseur extraordinaire. Cette si singulière vision l'éveille en sursaut : il n'y accorde d'abord nulle confiance ; mais en faisant un mouvement involontaire, l'escarboucle se détache et roule sur le carreau. La ramasser précipitamment, la soupçonner un talisman envoyé du ciel pour le préserver de tout danger, est à-la-fois son action et sa pensée. Etayé de ce bienveillant secours, il tente d'ouvrir la fenêtre : vain essai ; la résistance opiniâtre des volets d'acier épuise ses efforts. De désespoir, il leur assène un coup de poing ; ce

coup, loin d'être indifférent, le commotionne violemment, et le renverse étourdi. Relevé l'instant d'après, il songe à l'escarboucle; peut-être a-t-elle quelque vertu particulière: en se disant cela, il l'applique contre les volets rebelles; heureuse découverte! Ce faible contact les divise en éclats, sans que la percussion lui soit communiquée. Dès-lors, sautant par la fenêtre, il s'empresse d'aller vers un caveau au fond duquel oscille une lueur semblable à celle des rayons prismatisés du soleil. Le chant d'une poule invisible l'appelle du même côté; il y trouve un drapeau de taffetas aurore, frangé en argent, dont la flamme ondoyante déroule à chaque instant les caractères suivans, brodés en perles fines:

VA TE PROSTERNER AUX PIEDS DU TRÔNE DU GRAND ESPRIT, POUR Y PRENDRE L'ANNEAU DE LA GLOIRE; IL EST LE PRIX DU COURAGE SOUTENU ET RÉFLÉCHI: LUI SEUL TE FERA RECOUVRER TA LIBERTÉ.

Comme toutes les résolutions de Choleu ont acquis beaucoup de ténacité, une difficulté dilatoire de plus n'en saurait attiédir le zèle.

Il retourne à la salle du trône. L'anneau,

qui avait échappé à ses regards parmi tant de magnificences, y est suspendu à la hauteur de cinq palmes, par un cordon de soie verte. Six épées, ayant leurs poignées enveloppées d'une draperie blanche, et leurs pointes dirigées sur l'anneau, semblent menacer imminemment quiconque aura l'audace d'y porter une main sacrilége.

Malgré cette imposante défensive, Choleu est d'airain au milieu du péril. Il s'élance sur l'anneau sans calculer les événemens; plus la conquête en est difficile, plus il multiplie les prouesses et les efforts; mais au bout d'une heure, passée péniblement à reconnaître la faiblesse de ses moyens, il renonce à l'entreprise de laquelle il attendait sa délivrance. — Ah! mon Dieu! ma sœur, il ne sortira pas de là; n'est-ce pas, mon père? Vîte, dites-nous-le...... — Mon fils, l'impatience gâte tout; nous n'en sommes pas encore au dénouement.... Choleu, tout contristé de sa mésaventure, ne songe plus qu'à regagner le caveau. Obligé, pour cet effet, de repasser par la fenêtre ovale, il prend son escarboucle, dont il venait de négliger

l'usage. A peine la tient-il en main, que la poule reparaît, fond sur l'anneau, en casse la soie, et le fait tomber devant lui. Il s'en empare aussitôt.

Cette prise de possession opère subitement la plus étonnante métamorphose ; tout s'ébranle, tout s'écroule ; les décombres s'entassent les uns sur les autres : c'est une subversion générale. Notre brave s'effrayerait lui-même d'un tel chaos, si, transporté hors de là comme par miracle, il n'était déjà déposé et en contemplation devant un superbe monument de marbre statuaire érigé à la Vertu, où cette divinité, représentée avec ses attributs ordinaires, a de plus la poule argentée sur son bras gauche. La poule y fait voltiger un ruban noué au bout d'une badine, sur lequel on a brodé pour légende :

JE TIRE DU BIEN SEUL TOUTE MA FORCE,
LE VICE EN PALIT SANS CESSE.

Au fronton du monument, l'on voit écrit en lettres d'or :

AIMER BIEN SES PARENS, SON PROCHAIN, SA PATRIE ; NE PRENDRE QUE DANS SA CONSCIENCE LE NERF DE CHACUNE DE SES ACTIONS, TELLE EST LA VERTU DU SAGE.

Plus bas, sous le cintre, dans l'entre-colonnement, un bouclier de bronze, mis en pendentif vis-à-vis d'un carquois garni de flèches et d'un arc crétois, se fait remarquer par ces mots, dont la partie convexe est chargée :

LA SAGESSE EST L'ANNEAU DE LA RAISON ; LA RAISON, CELUI D'UNE BONNE CONDUITE ; LA BONNE CONDUITE, CELUI DU SENTIMENT.

Après avoir retenu le sens moral des différentes inscriptions, Choleu, enthousiasmé, s'écrie : « Ah ! je conserverai soigneusement l'anneau que m'ont donné les dieux : il sera pour ma jeunesse le rémémoratif continuel des meilleures maximes. » En s'exprimant ainsi, il passe l'anneau divin dans un de ses doigts.... ; et voilà qu'une main angélique empoignant la blonde chevelure du nouvel Habacuc, l'enlève derechef à perte de vue....

Le sublime enchanteur Merlin, dont les vieux grimoires consultés au tems des chevaliers de la Table-Ronde par tous les chiromanciens, le sont encore de nos jours par les vierges sexagénaires, et les doctes envieux de connaître l'avenir, avait prédit ce second enlèvement. Il laisse même en-

trevoir dans l'appendice, n.° 7, qu'il aura une heureuse issue. C'en est assez pour appaiser le zèle de nos sollicitudes, et lui souhaiter un bon voyage à travers les régions aériennes.

Cependant sa brillante ascension n'est pas sans inconvénient; il entend autour de lui un son criard, semblable au bruit d'une planche heurtée, auquel succéderait le sifflement de la bise, s'agitant sourdement entre les joints d'une croisée. Frappé de cette nouveauté, sa bouche profère machinalement la question : *D'où vient donc ce tintamare?* — De moi, lui répond froidement Lubard. J'ai ouvert tout-à-l'heure les fenêtres, maintenant je souffle le feu. Il est déjà midi. Si monsieur ne s'était pas couché très-tard, je serais entré beaucoup plutôt dans sa chambre. — Ouf!... quel service, mon ami, tu me rends de m'éveiller, je faisais un rêve diabolique, aussi suis-je tout en nage. Apporte-moi promptement une chemise.... — Ha, hà, ha, comme le papa s'est moqué de nous, disent les deux enfans en pouffant de rire. — Non, non, pas tant que vous le pensez. Ce conte aura le mérite de vous prévenir désormais contre ceux

de revenans. Presque tous ressemblent au songe de Choleu; il le crut vrai tant que dura son sommeil. Vous dormiriez donc éveillés, si vous ajoutiez foi à de pareilles sornettes (3).

Toute la société fut assez contente de ce conte improvisé, quoiqu'il péchât par un peu trop de prolixité.

G*** prit après la parole, et dit : « Au tems des aveugles, j'étais le borgne voyant pour eux ; au tems des troubles, le philosophe enseignant aux mortels à mépriser l'éclair de la vie ; au tems présent, je ne veux être qu'un des cent mille sceptiques dont les lanternes s'allument au foyer de la grande lumière. Voilà pourquoi mes discours sont toujours pleins de faits matériellement déduits.

Il n'y a jamais eu de revenans, personne n'en doute ; mais il est quelquefois des étourdis qui s'occupent à singer les traits controuvés par nos bonnes, quand elles cherchent à nous endormir. En voici la preuve.

LES FAUX REVENANS.

Des officiers racontaient un soir à leur auberge l'histoire du *Minimé*, de ce prétendu esprit qui apparait, dit-on, dans un vieux château de Gascogne, près de Condom, tantôt sous la forme d'un enfant, tantôt sous celle d'une grande femme, tantôt sous celle d'un vénérable vieillard. Mais de quelque manière qu'il se configure, on est sûr de le voir se promener silencieusement parmi les étrangers qui en visitent le propriétaire, dont la demeure est fixée dans le bâtiment neuf contigu. Chacun l'observe avec crainte, se dérange attentivement de son passage, et jamais ne lui adresse la parole. L'usage est de mettre un couvert pour lui à tous les repas, sans quoi il renverserait la table. Il n'en profite pas toujours; mais quand il vient s'asseoir à la place réservée, immobile et sérieux, il ne regarde personne.

Un quidam eut l'imprudence, il y a quelques années, de vouloir l'exorciser. Pour parvenir à son but, il demanda la permission d'aller braver le *Minimé* dans

les ruines du vieux château, son refuge ordinaire. Le maître de la maison la lui accorda, en lui faisant des représentations sur le danger auquel il s'exposait : il n'en tint compte. Dès qu'il s'y fut introduit, l'on oüit un grand vacarme, mais il dura peu ; un calme inquiétant le remplaça. Alors les domestiques coururent vers le lieu du combat ; ils y trouvèrent l'exorciseur étranglé, et étendu par terre. Depuis cette terrible leçon, nul incrédule n'a osé renouveler une pareille expérience.

A la suite de cette histoire, vint celle des faits non moins étranges, dont le célèbre Fénelon fut témoin oculaire. Comme elle est consignée dans les registres du parlement de Douai, qui rendit à cette occasion un arrêt mémorable, il serait oiseux de la rappeler. On s'étendit après sur celle non moins authentique, qui causa la mort du président Puget de Toulouse.

Un des plus jeunes de la compagnie excédé de la puérilité de ces divers récits, les tourna en ridicule, et protesta que s'il avait jamais à faire à de prétendus revenans travestis en loups-garous, ou à des noctambules affublés de chaînes, ayant des

intentions malévoles, il les corrigerait à jamais de leur manie de tourmenter les vivans.

Personne ne contraria son vœu; quelques-uns même eurent l'air d'y applaudir. mais quand ses camarades furent hors de sa présence, ils tinrent une espèce de conciliabule, dans lequel la résolution de sonder sa bravoure passa à l'unanimité. La manière d'en exécuter le projet fut également arrêtée, et toute conversation capable de donner au futur patient la moindre suspicion, prohibée.

De son côté, le jeune homme, se défiant des essais de la malignité, chargea dès le soir même ses pistolets, et depuis, ne manqua jamais d'en faire l'inspection avant de se coucher.

Comme ces militaires étaient en quartier dans un village où aucune de leurs chambres ne fermaient solidement, il ne fut pas difficile de profiter de quelques instans d'absence pour faire des recherches dans celle de leur jeune camarade, et y éventer ses dispositions hostiles.

On choisit pour les rendre nulles et lui faire subir l'épreuve concertée, un diman-

che où des seigneurs du voisinage l'avaient engagé à une partie de chasse. Tout l'artifice opposé à ses précautions se borna simplement à retirer les balles des pistolets, et à leur substituer une quantité équivalente de son ; ensuite l'on posta au-dessus de sa chambre un soldat, chargé d'épier à travers une fente du plancher toutes les actions du jeune chasseur, quand il y rentrerait pour se mettre au lit.

Le soldat fidèle à sa consigne, la suivit ponctuellement ; il instruisit à minuit ses commettans, qu'ils ne couraient aucun risque s'ils voulaient réaliser leur projet ; l'officier, avant de se déshabiller, s'étant seulement contenté de vérifier la hauteur de la charge de ses armes, d'en rafraîchir l'amorce, et de les placer sous son chevet.

Ainsi rassurés contre toute espèce d'événement fâcheux, ces jeunes officiers, au nombre de huit, vêtus de longues chemises, serrées à mi-corps par une large ceinture de crêpe noir, et aux bras par des bandes de même étoffe ; tous ayant la tête encasquée d'une citrouille surmontée d'une queue de cheval, et chacun un flambeau

de poix résine allumé, se rendent à l'appartement du patient, dont ils forcent aisément la porte. Là, croisant avec une sorte de pompe leurs flambeaux, ils décrivent un cercle : son mouvement ondulé correspond à la lenteur de leur marche, il a quelque chose d'imposant. L'officier s'éveille, regarde sans la moindre émotion, les acteurs d'une si burlesque pantomime, et leur dit froidement : « Messieurs, mon attitude fière prouve assez combien votre grotesque déguisement m'arrache peu de surprise. J'aurais certes le droit de m'élever contre l'indélicatesse d'un essai tendant à compromettre mes vertus guerrières; mais j'incline à l'oublier, si, satisfaits de ma fermeté, vous vous retirez sur-le-champ. »

Cette apostrophe pleine de dignité, n'opère cependant aucune innovation. L'épreuve continue. Choqué de ce manque d'égards, l'outragé s'écrie d'une voix de Stentor : « Camarades, sortez, je vous en conjure; ne poussez pas plus long-tems à bout un homme bouillant de témérité. Voyez mon épée, voyez mes pistolets, ils sont chargés à trois balles; je m'en ser-

pu les consoler de la perte de leur estimable camarade. Le plus poignant repentir les poursuit encore, et semble, par de douloureuses réminiscences, les punir cruellement de leur faute à jamais déplorable.

Cette histoire, continua Mme de G***, prouve jusqu'à l'évidence combien il est essentiel de réprimer chez les jeunes gens leur penchant à essayer des plaisanteries où souvent l'esprit et la raison, également subvertis, ne sauraient mener à rien de bon. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, messieurs, qui veuille entrer dans l'arène et dissiper le noir effet d'une catastrophe si imprévue, en nous racontant quelque autre aventure ? — Moi, répartit l'abbé Duhav**, pourvu que vos oreilles chastes pardonnent une exclamation admirative, absolument liée au sujet, et sans laquelle il serait impossible de le traiter à fond. Mais avant tout, je préviens l'auditoire que c'est du tragique encore.

LA PUCE.

Il n'est pas jusqu'au plus petit animal qui ne puisse quelquefois jouer un rôle utile

mettre en pièces plutôt que de capituler. »

Cet élan de courage, au lieu de faire finir un tour d'écolier devenu beaucoup trop sérieux ; n'excite que le mépris. Il semble qu'on ait résolu d'immoler la victime dans les derniers retranchemens de son désespoir. Outré enfin contre ses camarades, il en prend un au collet et lui tire à bout portant son second coup, dont les suites ne sont pas plus dangereuses que celles du premier. Stupéfait de son inutile défense, il éprouve sur-le-champ une telle révolution, qu'après avoir chancelé un ou deux pas, il tombe roide mort à leurs pieds. Sa situation est d'abord prise pour un évanouissement dont il peut être rappelé en lui faisant respirer de l'alkaly fluor ; mais on acquiert bientôt la triste conviction de la superfluité de ce spécifique. La gravité des circonstances exigeant des secours plus puissans, le chirurgien major est mandé sur-le-champ : il accourt, examine le malheureux jeune homme, et prononce, à la grande consternation de tous les assistans, qu'il est décidément expiré.

Il serait oiseux de dépeindre la profonde affliction de ces huit officiers ; rien depuis n'a

miroir incliné. La tentation d'y admirer ses attraits, fit taire sa pudeur. Enchantée de s'y voir en tout sens, elle répéta plusieurs fois avec complaisance : *Ah ! le vilain derrière ! passe pour... !* Cependant elle attrapa la sautillante puce, la tua, se remit entre ses draps et se rendormit si profondément, que durant la nuit, sa maîtresse fut assassinée et volée sans qu'elle en ouït la moindre chose.

Toute cynique qu'est cette description, elle est tellement indispensable, que l'on excusera bientôt les pinceaux ingénus du narrateur.

Le matin, la femme-de-chambre s'approcha du lit de sa maîtresse pour l'éveiller. Jugez quel dût être son effroi à l'aspect d'un cadavre noyé dans son sang ! Elle tomba à la renverse, en jetant un cri aigu. L'hôte, attiré par ce cri d'alarme, monta presque à la minute : un si horrible tableau le glaça lui-même d'épouvante. Toutefois, conservant assez sa tête, il appela ses domestiques, leur enjoignit de garder à vue la femme-de-chambre, qui d'ailleurs n'avait pas encore repris connaissance, et ensuite alla faire sa déposition

chez le juge de la ville. Ce dernier se transporta en diligence sur les lieux, y dressa son procès-verbal, et, le corps du délit constaté, condamna la nommée Julie Barthe, femme-de-chambre, à être provisoirement détenue en prison jusqu'à un plus amplement informé.

La procédure fut longue; Julie essuya divers interrogatoires : enfin, ne découvrant aucun indice à sa charge, il intervint sentence des juges, par laquelle son innocence fut reconnue, et son élargissement prononcé.

Julie avait une de ces ames chatouilleuses, à qui l'irréprochabilité paraît le premier des besoins; ce n'était point assez de la justice qu'on lui avait rendue, elle voulut encore résider quelque tems dans la même ville, afin d'y obtenir du tribunal de l'opinion publique le complément de sa justification. Ainsi résolue, elle se logea chez une couturière, qui lui fournit assez de travail pour l'aider à subsister sans entamer la pécune amassée par ses services auprès de feu madame de Browler.

Telles étaient depuis environ deux mois ses nouvelles habitudes, lorsqu'allant ache-

ter du fruit vis-à-vis d'un atelier de menuiserie, un des ouvriers, qui chantait à tue-tête, fixa son attention; celui-ci la remarquant à son tour, cessa brusquement de chanter, pour dire : *Ah! le vilain derrière, passe au moins pour....!* Il était évident que cette phrase, où l'ouvrier interpolait la conjonction restrictive *au moins*, ne pouvait avoir été apprise que de la bouche même de Julie; donc il devait être l'assassin de madame Browler. La femme-de-chambre le conjectura ainsi. Mais, dans la crainte de donner l'éveil au coupable, elle se contraignit assez pour ne laisser transpirer aucun soupçon. Ses provisions faites, elle se rendit chez le magistrat, et l'instruisit de la circonstance où elle avait employé la ridicule exclamation répétée par le garçon menuisier. Le juge, frappé de ce trait de lumière, lança aussitôt un décret de prise-de-corps contre cet homme déjà très-mal famé. On épuisa d'abord toutes les formes de la procédure criminelle, sans pouvoir en arracher un aveu équivalent à un adminicule. Il fallut recourir à la question; moyen presque toujours sûr pour obtenir de l'innocent le langage du coupable; sa

puissance opéra l'effet attendu. Le scélérat convint de s'être tapi sous un des lits du cabinet où madame de Browler et Julie couchèrent le jour de leur arrivée, et d'y avoir remarqué le manège de la dernière, malgré la gênante position d'où il ne sortit qu'au moment de la retraite des gens de la maison; qu'alors, armé d'un poignard et d'un bâillon, il commit son crime dans le plus grand silence; que Julie dut à son profond sommeil, à l'intérêt qu'il avait de laisser planer sur elle toutes les suspicions, l'avantage d'être épargnée. Il ne lui fut rien demandé de plus. Le rapport du chirurgien, dressé en tems utile, par lequel il était péremptoirement démontré que les blessures de l'assassinée avaient été faites avec un instrument tranchant, la délation motivée de Julie, le propre aveu de ce monstre, tout cet ensemble provoqua son arrêt de mort.

Qui aurait soupçonné qu'un incident de ce genre servirait un jour à éclairer la justice et à protéger l'innocence suspectée?

Plus de semblables récits, reprit madame de G***; ils font frémir. Le trait suivant,

honorable pour l'intelligence de la police, laissera du moins reposer notre sensibilité.

LES LIVRES DÉFENDUS.

Un sexagénaire, jouissant de sept à huit mille livres de rente, et retiré du commerce depuis quinze ans, demeurait à Paris, avec une seule servante, au second étage d'une maison située au Marais.

Il était nuit. Un homme passant auprès, entendit une femme s'énoncer ainsi : « Mon « maître soupe ce soir avec un négociant « de Rouen : il se couchera par conséquent « plus tard que d'ordinaire. Revenez donc « vers une heure après minuit, muni des « choses utiles ; vous me comprenez : point « d'hésitation sur-tout ; soyez franchement « déterminé ».

Le sens amphibologique de ces derniers mots lui parut si scabreux, qu'il se hâta d'en aller référer au commissaire du quartier. Le commissaire ordonna sur-le-champ à un exempt de police de cerner cette maison avec des soldats travestis, et d'épier

de loin les gens qui y entreraient. Il lui communiqua en même tems le propos tenu par la servante dénoncée.

Ce ne fut pas la précaution inutile. L'exempt aperçut, vers une heure du matin, deux hommes d'assez mauvaise mine, qui se glissaient furtivement dans l'allée, dont la porte n'avait été que poussée. Il les suivit sans bruit, d'assez près pour acquérir la certitude de leur admission au second. Dès-lors, rassemblant d'un signe ses satellites, il y monta avec eux, sonna à une des portes principales, ordonna au nom du roi d'ouvrir, étant chargé de procéder à une recherche de livres défendus, que le gouvernement savait être en dépôt chez le locataire de cet appartement. La servante, transie de frayeur, balança un instant à répondre ; mais bientôt l'appréhension des forces de l'autorité la décida à les laisser entrer.

Son maitre se leva pour assister à la fouille, que l'exempt ne voulut faire qu'en sa présence. Il eut beau lui certifier n'avoir en sa possession qu'une centaine de bouquins peu dignes de la sévère perquisition de la police, on ne l'écouta pas ; il fallut

les montrer. La vieille poussière dont ils étaient rongés en silence, ne les sauva point de l'examen minutieux de l'exempt. On l'eût pris pour un des syndics de la librairie. Il ne s'en tint point là ; feignant d'espérer surprendre l'ex-commerçant en contravention, il lui soutint que, d'après ses renseignemens secrets, les ouvrages prohibés devaient être recélés dans quelque armoire des autres chambres ou cabinets. Comme ses gens étaient disposés de manière à ce que l'inspection des lieux se continuât en règle, il passa au salon, ensuite à la salle à manger ; il y vit un grand buffet sans clef. Il la demanda à la servante. Elle s'agita d'abord, comme si elle la cherchait vraiment ; mais à la fin, ne la retrouvant pas, elle protesta l'avoir oubliée par mégarde chez une de ses amies. Cette défaite était trop grossière pour en imposer. Cependant l'ex-commerçant y croyant bonnement, assura que le buffet ne valait pas la peine d'être sérieusement examiné : il ne renfermait, à l'entendre, que sa vaisselle, du linge de table, et nullement des livres. « Puisque c'est ainsi, poursuivit l'of-« ficier de police, je n'insiste plus. Ah

« lons, mademoiselle, s'adressant à la ser-
« vante, allons, conduisez-nous maintenant
« à votre chambre ». — Volontiers, mes-
sieurs.

Quand ils y furent, l'exempt lui ordonna de livrer la clef du buffet, sans quoi il la constituerait prisonnière. Cette menace ne l'effrayant point encore assez, on lui mit les fers. Un si dur traitement confondit l'opiniâtreté de son effronterie. Elle indiqua pour lors l'endroit où était cachée la clef exigée. L'officier de police, après s'en être saisi, retourna à la salle, et y plaça des soldats l'arme en joue devant le buffet. Il fut ouvert avec promptitude : on y captura deux bandits armés de toutes pièces.
« Voilà, monsieur, dit l'exempt au maître
« du logis, voilà les livres en question ;
« le stratagême dont nous nous sommes
« servis ayant paralysé leur résistance,
« vous évite d'être égorgé cette nuit : vivez
« désormais en paix, la justice vous débar-
« rassera à-la-fois d'une domestique crimi-
« nelle et de deux infâmes coquins ».

Ce bon humain qui, depuis quinze ans, n'avait rien de caché pour sa servante, ne revenait pas de son étonnement : à peine

pouvait-il croire à tant d'atrocité de sa part. Dans la joie d'y avoir échappé, il appela l'exempt son sauveur, l'accabla des plus vifs remercimens, et voulut encore savoir son nom, afin de lui laisser par testament un témoignage de sa gratitude. Mais l'officier de police refusa de se nommer : il le pria de ne point insulter à la pureté de ses vues, quoique par état il remplît des fonctions souvent non moins pénibles qu'aventureuses. Malgré ce refus, le vieillard en mourant lui fit, dit-on, un legs de vingt mille livres, que ses héritiers acquittèrent avec un empressement bien rare au tems où nous vivons.

Je fais grace au lecteur des réflexions provoquées naturellement par chaque narration. Comme il lui sera facile d'y suppléer, il ne me pardonnerait jamais la fade complaisance de tracer une route à ses réflexions.

Quand madame de G*** eut cessé, on m'accorda la parole. L'envie de faire trève avec le ton sinistre du moment, me força de prendre celui de la légèreté, en disant :

LA SURPRISE.

Vous connaissez tous P******; personne ne fut plus libertin avant d'être marié, ni plus exemplaire dans ses mœurs après avoir subi la loi du terrible *conjungo vos*. Alors, se dépouillant du vieil homme, il devint le saint Augustin de sa contrée; on le vit réfréner des goûts ardens, d'agréables manies domiciliées dès son adolescence dans un cœur volage mollement exercé, et cependant n'être pas récompensé des privations endurées pour paraître meilleur: car si d'un côté, sa femme l'enrichissait par un apport de cinquante mille livres de rente, de l'autre, elle l'excédait par la plus brusque maussaderie, une exigence pointilleuse, des prétentions à toutes les sortes d'esprits, de petites formes agrestes, toutes brisées, toutes infiniment gauches; en sus de cette fatalité, elle offrait continuellement à ses yeux le chef-d'œuvre d'une laideur étique: rien n'en pouvait corriger l'effet. Sa noire chevelure, sa gorge amollie (4), sa taille douteuse, empruntaient tout de l'art: enfin, le postiche se

casait dans chaque pli de ses défectuosités.

Malgré tant de repoussantes imperfections, P******, fidèle à ses devoirs, la comblait de ces égards délicats dont le raffinement est un des plus sûrs moyens de plaire. Vous l'eussiez pris, à ses vives assiduités, à ses soins circonvenans, à ses voluptueux épanchemens, pour l'exacte copie du médor de l'incomparable Angélique. De même votre bonne foi eût accordé quelque confiance aux démonstrations de sensibilité dont sa femme l'accablait. Jamais deux ames ne vous eussent semblé plus mêlées, plus confondues, plus necessaires l'une à l'autre. Mais après l'aventure du beau Joconde, qui oserait jurer de rien et se croire long-tems à l'abri d'un affront!

> Heureux amans, que l'absence est cruelle !
> Que de dangers l'on essuie en amour !
> On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,
> D'être .... deux ou trois fois par jour.
>
> VOLTAIRE.

P******, s'y serait-on attendu? en acquit bientôt la preuve. Obligé d'aller visiter une de ses terres pour y réformer des abus préjudiciables à ses intérêts, il promit à sa femme désolée de son départ, de n'y rester

au plus qu'un mois. A la manière touchante dont ils se séparèrent, sa bonhomie conçut l'espoir qu'en accélérant le terme de ses affaires, elle lui en saurait gré. Quinze jours lui suffirent pour y mettre ordre. Joyeux d'avoir la possibilité de retourner plutôt chez lui, et de donner par-là à sa femme un signe non équivoque de son attachement, il reprit, sans l'en prévenir, le chemin de ses pénates; mais par malheur il y arriva précisément à l'instant où les pensées étaient si peu remplies de lui, qu'il surprit sa demi-matrone en coulpe amoureuse. . . . .

Le bruit est fait pour le fat, la plainte est pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

A sa place, bien des gens, peut-être, eussent fulminé de colère; bien d'autres aussi, au lieu de se gendarmer, se fussent résignés à cet échec et mat, sans l'ébruiter ni même convenir de la pièce jouée : lui au contraire ne fit rien de semblable; il s'avança poliment vers l'objet chéri de madame, le félicita de son heureux triomphe, lui promit d'être un des premiers à proclamer sa gloire; puis il sortit en riant aux

éclats, et laissant les deux coupables dans un rare déconcertement [1]. On n'a pas plus le tact des positions, on ne punit pas avec plus d'urbanité que cet époux philosophe; c'est un modèle à fournir à tous ceux dont l'inquiète jalousie guette les heures de l'infidélité.... L'infidélité !.... ignorée, elle n'est rien; sue, qu'est-elle encore?

CHUT!

Chut! . . . dit G***, en appliquant un doigt sur ses lèvres, Chut! . . . n'approfondissons pas plus avant une matière si délicate. Quoique nous ayons notre franc parler, quoiqu'on nous pardonnât la nudité des idées vierges, suspendons l'ardeur de notre zèle. Le zèle engendra jadis plus d'une indiscrétion; l'indiscrétion, plus d'un mal-entendu; le mal-entendu, plus d'une chicane; la chicane, plus d'une brouillerie; la brouillerie, plus d'une sérieuse

[1] M. de ***, dans une pareille circonstance, se vengea de sa femme et de son amant, en disant au dernier : *Quoi, monsieur, sans y être obligé!* Ce sarcasme lancé, il se sauva de leur présence.

animosité. Chut, est donc l'à-propos du moment. D'ailleurs j'ai à vous faire part d'une anecdote galante, où cette exclamation d'ordre figure d'une manière assez comique. Chut!... écoutez:

L'abbé de Bois***, académicien aimable, et suivant en tout les traces de Chaulieu, s'oublia un soir aux chastes côtés de la duchesse de ***; il ne songeait à rien moins qu'à être troublé sous les courtines protectrices de ses doux ébats, quand tout-à-coup les portes de la chambre s'ouvrirent à deux battans, en faveur du gracieux duc de ***, qui par extraordinaire venait le même soir offrir son encens à sa fidèle moitié.

Quand on est surpris par l'ennemi, quand on tombe à sa merci, la meilleure des contenances est celle du sang-froid. Point de suppliques, elles gâtent le maintien de la dignité; point de soumissions, elles confirment trop l'abaissement. Il faut alors savoir se rendre avec toute la décence de son infortune. Cependant l'abbé ne fut pas réduit à une si dure extrémité.

Dormez, ou feignez de dormir, dit-il bas à la duchesse au moment épineux; nous nous tirerons d'affaire.

Le duc s'avança vers le lit de sa femme ; peignez-vous son étonnement d'y rencontrer un couple si indécemment pervers. Il allait éclater, quand Bois**** s'avisa, le doigt sur la bouche, de lui dire à voix étouffée, Chut... Chut.... vous en êtes témoin ; j'ai gagné. — Quoi ? — Mon pari. Est-ce que vous ne le savez pas ? — Non. — Chut.... Au nom de Dieu, ne faites pas de bruit. Hier, madame la duchesse afficha la prétention d'avoir le sommeil si léger, que le bourdonnement d'une mouche, selon elle, la réveillait. Sur cela je pariai cinquante louis qu'on se coucherait auprès d'elle sans en être entendu, pourvu qu'il fît du vent. Elle accepta mon pari en se moquant de moi. Il fait du vent ce soir ; je suis venu, et vous le voyez, j'ai gagné. Chut !.... — Fort bien ; mais quel extravagant pari ! — A la bonne heure ; toutefois comme madame aurait pu contester le succès de ma folle entreprise, ne me blâmez pas de vous avoir attendu avec l'impatience d'un joueur ardent à constater son avantage et à rendre ses droits irrécusables.

Pendant ce dialogue, la duchesse trem-

ble et ronfle tout-à-la-fois. L'abbé de son côté, se rhabille froidement devant le duc; et quand sa toilette est finie, il en prend congé avec autant de sérénité que s'il eût été un second Robert d'Arbrisselles.

Le lendemain, il vient à l'ordinaire chez la duchesse, avant que le duc ne soit sorti. Elle a l'air d'ignorer l'événement de la veille. Son mari, par des raisons sans doute à lui particulières, n'en avait pas encore soufflé le mot. L'abbé remet avec finesse la conversation sur le prétendu pari, et en réclame le paiement de madame, comme l'ayant indisputablement gagné. Son rôle à elle, est de soutenir qu'elle ne comprend rien à une telle extravagance, sans néanmoins renier la gageure; elle manifeste en même-tems l'intention de ne pas ruiner le pauvre abbé dont le projet ne saurait s'effectuer; ce sentiment de modération la détermine à vouloir lui rendre sa parole. L'abbé fait la sourde oreille à ce beau procédé; il prouve que les conditions du pari ont été complètement remplies. Grands débats à ce sujet; on le traite de visionnaire, on l'inonde d'un déluge d'épi-

grammes ; d'épithètes, de personnalités ; mais rien ne le déferre ; il en appelle au témoignage du mari, le priant dexcuser une action cupide en apparence, mais juste, comme spéculation de finance risquée à droit égal. L'interpellé avoue de bonne foi ce qu'il a vu, et prononce en faveur de Bois****. Cette décision surprend singulièrement la duchesse ; elle paye les cinquante louis, joue l'humeur la mieux accentuée, et boude l'abbé. Lui, il en rit ; son succès est irréprochable ; il se croit un ange ; mais le triste duc rêve, il cherche à cacher sa clairvoyance ; enfin, il est l'ombre du tableau, la draperie du silence, le manteau de sa propre déconvenue. Ah,.. ah,.. ah..,

Ah ! vous riez aussi, mesdames, continua Dain*** ; on a bien raison de dire que les malheureux n'ont plus d'amis. Voici un autre effet de cinquante louis, non moins digne d'être offert à votre goût pour les choses piquantes.

LE ROULEAU D'OR.

Un capitaine de milice, grand amateur du beau sexe, après avoir ouï chanter à

l'opéra mademoiselle Arnould, en devint si éperduement épris, qu'il alla chez elle au sortir du spectacle, pour lui dire : « Mademoiselle, nulle mortelle ne vous « est comparable ; beauté, grâces, voix « divine émanée du ciel, toutes ces qua- « lités soulèvent de terre les ames sensi- « bles qui vous voyent ou vous écoutent. « Cinquante louis composent tout mon « patrimoine ; recevez-les de mon enthou- « siasme pour un seul acte de bonté. Si après « son obtention il m'en fallait expier le « bienfait par le sacrifice de ma vie, je « mourrais enivré de bonheur, puis- « que avoir possédé la femme de France la « plus accomplie, ne fût-ce qu'une minute, « c'est avoir délicieusement vécu ».

Cette proposition motivée si originalement, eut le don de plaire à mademoiselle Arnould.

Il ne m'appartient pas de vous rendre les titillations joyeuses du nouveau conquérant, ni d'exposer nuement à vos timides regards le plus léger croquis d'une nuit brûlante. Qu'il vous suffise de savoir que le lendemain d'un succès dont le charme s'était décomposé dans le sein même de la

félicité , l'officier n'abonda plus qu'en réflexions moroses sur les suites de sa folle prodigalité. L'ame abreuvée d'angoisses, il s'admonétait, il se grondait intérieurement en regagnant à pas lents son hôtel garni, lorsque voulant tirer de sa poche la clef de sa chambre, il sentit sous sa main quelque chose de rond qu'il saisit. C'était..... ô trait unique ! un rouleau de cent louis.

Confondu de tant de générosité, il retourna sur-le-champ chez sa bienfaitrice pour l'en remercier, et solliciter d'elle de nouvelles faveurs, croyant lui exprimer mieux encore, par cette double démarche, sa vive gratitude. « Monsieur, lui répondit mademoiselle Arnould, de pareilles actions n'ont du mérite qu'une fois ; soyons heureux par le ressouvenir ».

L'officier, honteux d'avoir mal deviné, essaya de restituer la moitié de la somme donnée ; mais mademoiselle Arnould lui objecta, avec toutes les grâces d'une obligéance caressante, que puisqu'elle avait accepté son présent comme une marque d'amitié, il ne pouvait refuser le sien sans l'humilier. Cette observation empêcha le

capitaine de milice de continuer ses instances. Ils se quittèrent ; lui, plein d'admiration pour cette charmante actrice, elle dans l'enchantement d'avoir fait du bien à un homme peu fortuné.

La délicatesse de sa façon de penser était inépuisable, le comte de L********* l'aima éperduement ; mais excédée à la fin de ses soupçons, ou plutôt de son incorrigible jalousie, elle renvoya pendant une de ses absences, à la comtesse de L********, équipage, enfans, bijoux, tout ce qu'elle avait eu de son mari.

Cette scission désespéra le comte ; il s'en plaignit au ciel et à la terre. Il poussa néanmoins la générosité jusqu'à lui envoyer un contrat de six mille livres de rente viagère. Mademoiselle Arnould le refusa. La comtesse de L******** intervint, la pria de l'accepter ; et pour l'y déterminer, lui promit d'avoir soin de ses enfans comme des siens. L'actrice vaincue par ces formes d'estime, se rendit à ses sollicitations.

Peu de mois après, les deux amans renouèrent leur liaison. Ils vivaient dans la

meilleure intelligence, lorsque Mlle. Robbe, jolie danseuse, débuta à l'opéra. Le comte frappé de ses charmes en devint tellement épris, qu'il ne put s'empêcher de confier ce nouveau goût à mademoiselle Arnould. Après en avoir écouté de sang-froid l'aveu, elle résolut d'en suivre les progrès. Un soir qu'elle lui demandait où en étaient ses succès, il lui avoua sa désolation de trouver constamment chez mademoiselle Robbe un jeune chevalier de Malte. « *Un* « *chevalier de Malte*, s'écria mademoi- « selle Arnould, *vous avez raison*, cher « comte, *de redouter cet homme là*, *il y* « *est pour chasser les infidèles* ». Quoiqu'on sache presque tous les bons mots de cette femme, extraordinaire dans son genre, on voudra bien me pardonner d'avoir répété celui-ci [1].

Une chose digne de remarque, c'est

[1] Le hasard nous a fait jeter les yeux sur le *Petit Magasin des Dames*, 2.e année (1804), ouvrage rédigé avec esprit et goût. Il contient beaucoup de réparties de cette célèbre actrice; mais le dernier trait que cite l'auteur des *Souvenirs*, y est énoncé sans aucun détail préliminaire; il y a même quelque légère différence dans les expressions.

(*Note de l'éditeur.*)

qu'en général les vices idéaux ou de convention, sont presque toujours les acolytes des vertus utiles, principalement de la bienfaisance, la première de toutes ; car elle est une espèce de rosée morale qui féconde nos autres bonnes qualités. L'actrice de l'opéra, douée d'une si rare vertu, est à mon gré au-dessus du vulgaire des femmes hérissées de formes étudiées, et dont la vanité s'étaye du clinquant de leur stérile réputation. Passée à la coupelle de la vraie philosophie, une telle actrice est sûre d'en sortir avec l'éclat imposant qui captive par-tout le suffrage des gens sensés.

Après une si longue digression, dont il eût peut-être fallu abréger l'écart, je ramènerai la curiosité du lecteur, sans périphrase introductive, aux bizarres vacillations qui donnèrent à la fin une toute autre face à notre société. Rien ne dure ici-bas ; les hommes, les choses changent continuellement, le tems seul est toujours le même, parce qu'il ne vieillit point.

Quoique assez bien réconcilié avec madame d'Hozerville, pour aimer à lui répéter souvent qu'à jamais je lui resterais attaché, je n'en découvrais pas moins toutes

ses incohérences. Il était impossible de la connaitre à fond, sans lui donner une toute autre valeur que celle aperçue en société. Son esprit savait décrire, non inventer; le texte de ses idées appartenait toujours à autrui. Nul ressentiment contre elle, mais l'unique résultat de mes observations, me conservait à son égard dans une heureuse indépendance. G*** cherchant aussi à me préserver des dégoûts infailliblement produits par des habitudes trop méthodiques, me présenta un soir, presque en dépit de ma volonté, à madame la comtesse d'Hirstein, une de ses nouvelles connaissances.

Cette Saxone, débarquée depuis peu à Paris, réunissait à de la gentillesse, une simplicité tudesque, et d'expérience très-stimulante pour des français. Personne n'ajoutait plus aveuglément foi à tout ce qu'on voulait lui faire accroire, pourvu néanmoins que l'on s'étayât de la mode ou de l'usage sur lequel elle allait bien rarement aux enquêtes. Ce caractère à demi-brut valait beaucoup à lui seul, par la raison que, semblable à un sol neuf, on ne se lassait point d'y chercher l'équivalent

des mines précieuses. Louer avec excès une femme quelconque sur des talens, sur des perfections qu'elle n'a point, c'est aiguiser les pointes de son amour-propre et s'allier à ses faiblesses. Madame d'Hirstein nullement indifférente à ce tribut de la séduction, le prenait pour un pur hommage de la vérité ; des vœux intéressés n'entraient point dans ses conceptions ; tout culte adressé à elle, en était reçu avec la complaisance d'une coquetterie habituée au succès.

Son mari la quittait peu, parce qu'il ne s'ennuyait jamais avec elle. Il n'avait d'allemand que le nom. Une éducation brillante, soutenue par beaucoup d'acquit et de connaissances, fruits de ses voyages, doublait ses facultés morales. On le voyait quelquefois réprimer l'assommante fadeur des petits agréables occupés de sa femme, et cela avec une politesse si spirituelle, qu'ils ne savaient comment résister à ses incursions. Peut-être la comtesse en murmurait-elle ; mais très-certainement personne ne s'en doutait. D'ailleurs on devinait aisément, à l'amabilité du comte, le secret de leur union : on hait si difficilement celui

qui nous amuse ! A dire vrai, tout époux aimé n'est pas plus qu'un amant, et tout amant, à la longue, plus qu'un époux aimé ; tant l'atmosphère des présences perpétuelles exhale une vapeur faite pour dégrader insensiblement le coloris du bonheur. Mais ici il y avait exception, tous les rapports étaient actifs sans user aucun de leurs rouages.

En général, on ne saurait expliquer pourquoi la femme la plus fidèle ne veut pas être privée d'une certaine liberté de sentiment ; pourquoi elle range au nombre de ses plaisirs celui d'affronter impunément les occurrences les plus difficiles, et de les maîtriser ou de leur céder à son gré. Le cours des astres changerait plutôt que leur obstination sur ce point. Aussi la prudence ordonne-t-elle de se prémunir contre bien des disgraces, qui sont en quelque sorte leur ouvrage involontaire. L'aimable Saxone eût tôt ou tard payé son contingent à l'infidélité, si la fine prévoyance du comte n'eût souvent démasqué l'occasion travestie en apparences insignifiantes, et cependant capables de miner la sécurité conjugale.

Ainsi se comportaient les situations, quand madame la vicomtesse de Dur****, dont je crois avoir fait mention dans quelques portraits non encore sortis de mon porte-feuille [1], ayant appris que le marquis de Los***** son amant, voyait la comtesse d'Hirstein, en conçut la plus effrénée jalousie. Ce sentiment orageux, né de l'insuffisance du cœur, acquit dans son ame irascible toute son odieuse intensité. La crainte d'en être trop connue pour ne pas mériter ses négligences, la tourmenta comme une furie. Rien n'irrite plus souverainement le vice, que d'être surpris contrefaisant la vertu. Une femme galante est plus qu'aucune autre sujette à ce genre de falsification. Moins excitée par tempérament que par vanité, elle ne pardonne jamais à quiconque la distingue de la femme sensible dont l'amour-propre fléchit sous la naïveté de ses goûts. La dernière, dédaignant communément de punir l'infidèle qui la fuit, préfère les larmes de ses peines au plaisir de la vengeance; l'autre, au contraire, ne rêve

[1] Sous le nom d'Howelmaïse. *Voyez* le n.° 3, à la fin du second volume de ces Mémoires.

qu'hostilités, et devient souvent une mégère implacable.

La conduite de madame de Dur**** envers la comtesse d'Hirstein, semblerait prouver cette assertion : non contente de la croire injustement l'inspiratrice du réfroidissement de l'homme qu'elle comptait abuser long-tems encore, elle voulut la faire repentir du tort imaginé par sa folle prévention.

Rarement excusons-nous un manque total de dignité dans le caractère. L'oubli parfait de ce qu'on se doit à soi-même, est précisément cette déviation qu'on appelle bassesse. Nous qualifierons donc de ce titre l'impudence de madame de Dur****, qui, dans la circonstance actuelle, résolut le problême de sa réputation, indécise encore chez les observateurs trop indulgens à son égard.

Déguisée en homme, et décorée de l'ordre de l'Aigle blanc de Pologne, elle s'insinua un matin chez la trop crédule saxone, dont elle savait le mari à Versailles. Le suisse lui refusa d'abord la porte, sous le prétexte qu'il n'était encore que demi-jour. « C'est fâcheux, lui répondit-elle; car,

« ayant très-peu de tems à moi, il ne me « sera guères possible de revenir. Si « vous avertissiez, Madame, que je suis « le comte de Lowenhersky, l'intime ami « de son frère, elle aurait sûrement la « bonté de me recevoir ». Le suisse, entraîné par ces paroles, va chercher la femme-de-chambre, et le prétendu étranger s'explique avec elle.

Il était déjà midi, heure ordinaire de l'admission des familiers de madame d'Hirstein. La femme-de-chambre, d'après le discours de l'étranger, s'empressa d'aller dire à sa maîtresse qu'un jeune polonais, portant un nom difficile à retenir, souhaiterait la voir de la part de son frère. — Pour le coup, Auzélia, voilà du singulier, répliqua la comtesse; mon frère m'écrit de Dantzick, où il est maintenant sédentaire, sans me dire un mot en faveur de cet étranger. Quelle tournure a-t-il? — Madame, il est de la plus jolie figure du monde, et très-élégamment mis. L'ordre dont il est chamarré, imite beaucoup celui du cordon bleu. — En ce cas, priez-le de patienter un instant, et d'excuser ce léger retard.

Aussitôt, madame d'Hirstein, volant à sa toilette, y compose, et le désordre voluptueux de sa belle chevelure, et le dérangement séducteur d'un négligé fait pour donner à chacun de ses attraits une grâce particulière. Sa toilette finie, elle se plaît, par conséquent se croit sûre de plaire : c'est le moment d'admettre l'inconnu ; il entre.

A son abord noble et facile, au ton harmonieux de sa douce physionomie, elle se prévient tellement pour lui, que lorsqu'il la supplie d'éloigner un instant sa femme-de-chambre, loin d'improuver une si précoce indiscrétion, son trouble la rend elle-même complice de cette irrégularité. Ah! plutôt, pourquoi le taire, puisque la volubilité de son cœur devient l'organe de sa faible raison ; puisqu'au lieu de s'alarmer de la conduite d'un beau jeune homme, qui pousse la targette de la porte, et suit des yeux par le trou de la serrure la fugitive soubrette, elle médite, elle soupire, elle se dit à elle-même : « Aucune « sorte de dénouement ne saurait inculper « ma sagesse ; car si, par hasard, quel-« que violence m'immolait au plaisir, ma

« vertu n'en resterait pas moins intacte ».

Cette rêverie d'amour se serait sans doute prolongée, si l'étranger n'en eût interrompu la progression naturelle, en disant à la comtesse : « Je suis pressé d'arriver « à mon but. Comme vous dépendez en « ce moment de moi, je vous somme, au « nom de votre propre sûreté, de vous « montrer toute nue à mes yeux, sans « laisser aucun voile à la pudeur. La moin« dre hésitation vous coûterait la vie ».

A cette insolente proposition, la comtesse recule, pâlit, essaie de résister ; mais on la menace de la percer d'un stylet si elle crie, si elle n'obéit à l'instant. — Quoi ! balbutie-t-elle toute tremblante, quoi, Monsieur, vous exigeriez..... Mon Dieu ! que vous me faites peur !.... Non, non, jamais je n'oserai me déshabiller entièrement..... du moins si.....

Un nouveau geste de l'audacieux inconnu l'impressionne au point qu'elle termine là toutes ses réclamations.

Quoiqu'un pareil début blesse toutes les convenances, la comtesse n'en est pas révoltée ; elle se persuade même qu'en France on y tolère de tels écarts, lorsqu'on y a la

tête dérangée par une forte passion. Corrompant ainsi toutes ses idées, elle s'apprivoise d'avance avec les égaremens prochains d'une ardeur si fougueuse.

Mue par ses propres interprétations, la voilà qui découvre lentement chacun de ses appas avec une pudeur plaintive. Non, jamais Cypris ne dut être plus ravissante, le jour même où, sans nul vêtement parasite, son sein, plus blanc que l'albâtre, son beau sein, envié des Grâces, éblouit le trop heureux Adonis. Cependant, à mesure que ses charmes se dégagent de l'étoffe moelleuse qui les retenait captifs, une rougeur éloquente en reproches muets, trace sur sa figure céleste cette sorte d'émotion à laquelle est due une offrande brûlante, que vous, moi et bien d'autres nous n'eussions pas voulu différer. Mais l'impitoyable étranger a d'autres yeux; le plus désordonné ressentiment bouleverse son ame; s'il temporise jusqu'à ce que madame d'Hirstein se soit entièrement dépouillée de ses ajustemens, c'est avec un air d'Euménides apprêtant le supplice des malheureux tombés en leur pouvoir. Enfin, dès qu'elle est réduite à une com-

plète nudité, il sort une discipline armée de globules de plomb, et tenant la comtesse en respect avec un pistolet, il la fustige sans aucune pitié. Ce traitement inoui terminé, l'inhumain flagellateur la salue par dérision, et sort en l'apostrophant ainsi : « Réjouissez-vous maintenant, « trop aimable comtesse de l'empire, de « m'avoir enlevé mon amant ; cette cor- « rection amicale ne vaudra jamais votre « triomphe.... Adieu ».

Madame d'Hirstein, dans l'excès de rage qui suivit ce sanglant affront, jura la mort de la coupable. Aucun frais, aucune recherche ne furent épargnés pour en savoir le nom et la demeure. Tous les émissaires de la police furent mis en campagne. Ils découvrirent à la fin l'auteur d'un guet-apens si cruel. Sartines, lieutenant de police, habile à épargner les puissans, tergiversa dans cette occasion. Sa facilité à aggraver ou à pallier la nature des événemens selon l'importance des gens, épuisa l'art sitôt qu'il crut madame de Dur**** compromise.

Madame d'Hirstein, intimidée par l'appréhension de devenir l'objet de la chro-

nique du jour, consentit, d'après les conseils de Sartines, à suspendre ses poursuites : ainsi, les choses n'allant pas plus loin, la plaignante se tut. Si, au lieu d'une femme accréditée, madame de Dur**** n'eût été qu'une particulière obscure, on eût sans doute vigoureusement sévi contre elle. Tout est évaluation dans ce monde ; bien des gens y possédant l'oreille du prince, ménagent ainsi qui pourrait les renverser. . . . .

L'intéressante affligée, depuis cette aventure, n'admit plus dans sa société que quelques amis sûrs. Conservé du nombre, j'usai souvent de mon privilége. Madame d'Hozerville y trouva à redire : nous eûmes même à ce sujet une altercation assez vive, dans laquelle le ton improbatif fut réciproque, et les opinions se heurtèrent avec peu de ménagement. Cette pointillerie eût naturellement dû finir là ; mais, semblable au grain qui s'amasse sur la montagne de la Table, vers l'angle aigu du cap de Bonne-Espérance, elle se gonfla tout-à-coup, et accoucha d'un orage. Je sortis.

Le lendemain, en la revoyant, je m'at-

tendais à partager avec elle les bienfaits d'une explication : il en fut tout autrement ; la tempête recommença, nos esprits ne voulurent plus se comprendre, et nous nous brouillâmes sérieusement. J'en attribuai la véritable cause à mon indifférence pour elle : le mariage de G*** l'avait privée d'un amant chéri ; elle comptait probablement sur moi pour le remplacer ; ses calculs se trouvant erronés, je lui devins insupportable ; il fallait ne plus se voir, ou s'aimer ; le premier fut le plus aisé. S'accoutumer aux faux bonds de sa destinée, sans se roidir contre les circonstances impérieuses, est une opération à laquelle on ne saurait trop associer son cœur.

Madame d'Hozerville était du nombre de ces femmes à sensibilité, purement d'imagination. La maxime : *Chaque individu cajole son vice favori, l'orgueil a ses couronnes et la débauche son paradis*, s'arrangeait à merveille avec ses fantaisies, toujours si bien spiritualisées qu'on les prenait pour de la raison. Si, dans son intérieur, les caprices de l'exigence rendaient son commerce difficile, en public, au contraire, il était paré des formes les plus engageantes.

Son naturel s'emprisonnait alors dans la boîte de toutes les séductions aimables ; et certes, sous ce dernier rapport, je la crois insurpassable. Quant à sa toilette, elle y sacrifiait peu d'instans ; un clin-d'œil lui suffisait pour donner à sa figure les traits du jour, et à sa taille des contours souvent imposteurs, mais ordinairement applaudis. Telle fut la comtesse d'Hozerville, dont j'osai haïr les imperfections, sans pouvoir jamais la haïr elle-même.

G***, à cette époque, se retira du service. Deux habitations, provenant du chef de sa femme, réclamaient sa présence à Saint-Domingue. Il pouvait d'autant moins se dispenser d'y aller, que madame de G***, née sous cette zone enflammée, désirait y retourner avec cet empressement qui caractérise la nostalgie [1]. J'assistai à leur départ : cette séparation est une de celles qui m'ont le plus péniblement affecté.

Ma sensibilité ne put de long-tems s'accoutumer à l'absence continuée de mes deux amis. Ils avaient en dépôt tous les chiffres de mes goûts ; je ne m'aperçus

[1] On sait qu'en médecine ce terme signifie *maladie du pays*.

combien leur amitié m'était essentiellement nécessaire, qu'après les avoir perdus. Toutes les jouissances suivies nous blasent ; il faut en être quelquefois sevré pour en bien connaître le prix. Le séjour de Paris ne m'offrit plus alors de charmes ; je le quittai sans éprouver d'autre regret que celui de m'éloigner d'une parente à feu ma femme, la duchesse d'Aiguillon, dont les douces bontés surent créer mon amour-propre et former ma raison. Je parlerai ailleurs des rares qualités de cette femme philosophe, modèle de toutes les vertus.

NOTES

DU LIVRE IV.

(1) Bien des gens ignorent l'origine de l'épithalame. « Stésichore, qui florissait dans la 42.e olympiade, passe communément pour en être l'inventeur. Les grecs chantaient l'épithalame à la porte de l'appartement de l'époux. (En grec, ce mot signifie chant nuptial.) Origène donne le nom d'épithalame au Cantique des Cantiques. » (*Encyclop.*)

(2) Madame Geoffrin faisait une plaisante apologie des ingrats. « On ne leur rend pas assez de justice, disait-elle en riant; ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent. »

Cicéron regardait un ingrat comme l'ennemi de tous ceux qui ont besoin de secours. « Si vous avez prêté une somme d'argent, écrit-il dans ses Offices, ou celui qui l'a reçue la possède encore et vous en prive, ou s'il l'a rendue, il ne doit plus rien; mais la reconnaissance paye toujours sans jamais s'acquitter. »

D'Alembert, dans son Essai sur les gens de lettres, dit : « On a beaucoup écrit, et avec raison, contre les ingrats; mais on a laissé les bienfaiteurs en repos, et c'est un chapitre qui manque à l'histoire des tyrans. »

(3) « J'ai vu maintefois deux genres d'esprit les plus « opposés faire dans la même personne des efforts « pour se concilier. L'esprit de simple raisonnement « pur et sévère, qui n'admet que ce qui est prouvé; « et l'esprit ou le goût du merveilleux, qui tient à « l'imagination, au froissement des nerfs et à un « certain saisissement de sensibilité. » (*Pièces Morales de madame J. W.*)

(4) Quelqu'un demandait à un homme plein d'esprit, ce qu'il pensait des deux globes charmans de madame de P***, âgé de trente-deux ans, et femme possédant à fond l'art de la toilette. « Je ne pro« nonce jamais, lui répondit-il, sur les miracles, « quand ils n'ont point subi la censure de mes « mains. »

Le chevalier de la Poujade, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, accusé à tort par des Zoïles, jaloux de son mérite, de n'avoir su ni lire ni écrire, quoiqu'il fît de jolis vers, crayonna un jour ceux-ci sur le même sujet :

Votre gorge, belle Iris, vous occupe,
Vous l'examinez avec soin;
A beau mentir qui vient de loin,
Je n'en suis pas la dupe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le premier volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

